



La gestion des paradoxes

La philosophie d'un surviviste

Les éditions R.J.T.P.
www.editions-rjtp.com

La gestion des paradoxes.

Philosophie d'un surviste.

L'humain veut tout, mais en ayant tout, il finit par se lasser.
Alors comment gérer nos paradoxes ?

En comprenant comment fonctionne
la mécanique humaine.

À Marie-Louise Moretti,
à Pascal (in Ô)
à Julie, Estelle,
et tant d'autres.

Partie 1 :

Introduction :

Pour ceux qui aiment les précisions, différentes définitions et préambules.

Qu'est-ce que l'intelligence ?
Qu'est-ce qui reste vrai dans tout le bazar de notre monde ?
N'y a-t-il pas un ordre prioritaire quelque part ?
Qu'est-ce que le survisme ?
La philosophie surviviste
Nuire aux sectes
La psychologie
Différence entre « penser mal » et « mal penser »
La philosophie
Pourquoi ce livre ?
Se regarder en face est-il possible ? (intro)
Conscience égal impuissance ou puissance ? (intro)

[Le cercle des profs disparus.](#)

Partie 2 :

Liste des paradoxes :

« les autres ne pensent pas comme moi, mais je dois les respecter car ils peuvent m'être utiles pour comprendre, pour survivre. »

C'est quoi le bonheur ?

Paradoxe : il est partout, mais insaisissable ?

Paradoxe : quête totalement personnelle mais impossible sans les autres.

Gérer la violence

Paradoxe : par la non-violence ou par une violence plus forte ?

L'être supérieur

Paradoxe : Etre supérieur, c'est être esclave

C'est écrit d'avance

Paradoxe : Le hasard du destin ou le destin du hasard ?

Le miroir

Paradoxe : je veux savoir ! Mais pas trop...

La conscience fait peur

Paradoxe : conscience = impuissance ou puissance ?

Je suis né mais je n'existe pas

Paradoxe : peut-on exister sans être ?

L'éducation

Paradoxe : Savoir que l'on ne sait pas.

Dialogue avec un clown

Paradoxe : sans la peur, le rire n'existerait pas

Dieu existe-t-il ? (la fin d'un vieux débat)

Paradoxe : dieu est partout et nulle part ?

Anti-dieu contre surviviste.

Paradoxe : Annihiler la puissance de « l'idée dieu » mais reconnaître que « l'idée dieu » est immortelle.

Le but de l'univers (la fin d'un autre vieux débat)

Paradoxe : l'univers bouge sans être vivant

La notion de justice

Paradoxe : pour bien voir, être aveugle

Contrer une manipulation

Paradoxe : savoir manipuler un manipulateur

Le but de ceux qui ont tout

Paradoxe : avoir tout pour s'ennuyer plus

Les sentiments

Paradoxe : les émotions sont du poison
ou le nectar de la vie ?

Gérer la mort

Paradoxe : l'impensable doit être pensé

Penser à la virgule

Paradoxe : tout a une fin mais rien ne finit vraiment.

Partie 1 :

Pour ceux qui aiment les précisions, différentes définitions et préambules.

Notre monde ne sera jamais davantage que ce que notre cerveau voudra bien en voir et comprendre.

Alors comment être sûr que l'on ne se trompe pas ? A-t-on le droit à l'erreur ?

Comment gérer ses erreurs ?

<p>Savoir que l'on ne sait rien (ou presque)</p>

Qu'est ce que l'intelligence ?

Le cerveau humain est fait pour tisser des liens entre les éléments qui l'entourent. Le type de liens le plus répandu est celui de cause à effet.

Exemple : Le père et la mère sont la « cause » de l'existence de l'enfant.

L'enfant est un « effet ».

Tout ce qui est présent autour de nous est un enchaînement extrêmement complexe de causes et d'effets multiples.

Exemple : pour me déplacer j'utilise une voiture. Mais...

- avant de pouvoir utiliser cette voiture, il a fallu qu'une société commerciale imagine et construise cette voiture.

- mais avant que cette société commerciale agisse, il a fallu que des inventeurs fassent des découvertes dans le domaine de la chimie, de la géologie, de la mécanique.

- mais avant que ces inventeurs (ou découvreurs) établissent leur découverte, il a fallu qu'ils reçoivent une certaine éducation, un certain savoir.

- mais avant que ce savoir soit transmis, il a fallu le collecter, l'enregistrer dans des livres.

- mais avant que ces livres soient réalisés, il a fallu inventer l'imprimerie, l'écriture, etc.

Puis après l'utilisation d'une voiture, d'autres effets ont été générés :

La pollution, le travail des réparateurs, des hôpitaux, celui des recycleurs, etc.

Tous ces enchaînements sont certes complexes, mais il ne faut pas se laisser submerger par ces complexités. En prenant son temps et en communiquant, on peut arriver à isoler chaque élément et à comprendre quelle est sa place dans l'ensemble. Le monde n'est qu'un immense ensemble complexe de choses très simples.

La connaissance de tous ces enchaînements de causes et d'effets s'appelle l'intelligence.

Remarques : certaines personnes conçoivent l'intelligence comme une action et non comme une somme de savoir. Il est vrai que le savoir pour le savoir, (un livre posé dans une bibliothèque poussiéreuse) n'est pas en lui-même « intelligent ». Mais lorsque le mot intelligent est le qualificatif d'un raisonnement, (que ce raisonnement soit fait par une machine ou un être vivant), le mot « intelligent » se définit par la capacité d'analyser, de reconnaître, de comprendre, autrement dit, la capacité de maîtriser des chaînes de causes et d'effets. Un humain qui comprend une situation, mais qui ne réagit pas d'une manière ou d'une autre, peut être qualifié également de « non dégourdi », de « passif », etc. Mais « dégourdi, passif » sont des qualificatifs indépendants de « la compréhension ».

L'action, la réaction peuvent être empêchées par d'autres paramètres comme « la peur de ne pas avoir toutes les cartes en mains avant d'agir », par « le désir de laisser les autres se débrouiller », ou tout simplement par paresse.

Peut-on être intelligent et trouillard ou paresseux ?

L'un n'empêche pas l'autre. L'intelligence n'est donc pas fonction d'une action, mais d'une connaissance correcte des éléments en présence.

Et les erreurs que l'on commet dans ces enchaînements de causes et d'effets s'appellent (désolé pour le langage non châtié) « la connerie ».

La connerie peut être volontaire, mais la plupart du temps elle est involontaire.

Dans ces conneries involontaires, il y a encore un autre stade de danger :

la connerie que l'on prend pour « vérité » et qui sert de base à l'organisation de notre vie.

Alors dans tout ce qui nous entoure, comment faire le tri entre « la connerie » et « l'intelligence » ?

Il faut déterminer où est la réalité en prenant en compte tous les avis possibles et différents.

Exemple : le climat de notre planète.

Certains scientifiques constatent que des glaciers fondent et en concluent que la planète se réchauffe.

D'autres scientifiques constatent que certains glaciers dans les Alpes, ne fondent pas, mais augmentent de taille.

Quelle peut alors être la conclusion « intelligente » de la situation ? (c'est à dire, quelle peut être la conclusion la plus proche de la réalité, par delà les peurs, par delà les passions, par delà les luttes de pouvoir)

A l'échelle de la planète (en prenant la moyenne des températures sur tout le globe), la température augmente. Mais lorsque dans certains endroits la température augmente, certains courants climatiques se modifient, et génèrent des températures plus froides dans d'autres lieux.

Pour déterminer où est « la connerie », où sont « les erreurs » lorsque le sujet est un élément matériel (relevés de températures, glace ou eau présente ou non, etc) la présence effective ou non de cet élément matériel (chiffres, objets) permet de savoir où est la réalité.

Mais lorsqu'il s'agit de « valeurs d'importance » que chaque humain accorde à ces éléments physiques (exemple : un auto-radio est-il plus utile qu'un toit ouvrant, faut-il manger de la viande ou s'en priver, etc.) comment savoir « où est l'erreur » ?

La valeur que l'on accorde à tel ou tel élément est fonction du vécu de chacun, ainsi que d'autres éléments comme la génétique.

Faut-il croire en dieu ?

Faut-il ne pas croire en dieu ?

Si nous sommes seuls sur un territoire, nous pouvons tout faire, tout penser. Mais nous ne sommes jamais vraiment seuls ! Nous sommes même de plus en plus nombreux sur la planète. Et notre vie dépend également de personnes à l'autre bout de la planète que nous ne connaissons même pas ! (surtout si ces personnes possèdent des armes capables de voyager par delà les océans).

Où s'arrête la liberté de chacun ? Là où la liberté des autres commence ? Mais où est précisément la limite ?

L'équilibre est-il possible ? L'équilibre est-il une fausse bonne solution ?

Et nos pensées, sont-elles si désorganisées que cela ?

Qu'est-ce qui reste vrai dans tout le bazar de notre monde ?

Notre société est inondée sous les informations les plus diverses, elles sont souvent gravement déformées par leurs annonceurs, alors comment les digérer ? Ou comment gérer notre existence face à ces déferlantes ? Comment ne pas tomber dans l'excès inverse et voir du danger partout ?

Depuis toujours l'humain se pose des questions sur ses priorités.

Elles sont parfois d'ordre juridique, parfois morales, parfois religieuses, parfois sans « ordre apparent ». Sans oublier la principale priorité peut être : la priorité économique. Déjà au niveau d'un humain, il est difficile d'identifier correctement ses priorités, mais lorsqu'il s'agit de plusieurs humains, c'est à dire d'une société, identifier clairement les priorités devient quasiment impossible.

Pourtant, notre cerveau répond aux questions consciemment ou inconsciemment.

N'y a-t-il pas un ordre prioritaire quelque part ?

Ce livre utilise différents dialogues, différentes situations, afin de « mettre à plat » les problèmes existentiels de l'humain, quel que soit son âge, son sexe, son origine sociale, sa couleur de peau, etc.

Et en mettant à plat tous ces éléments, l'un d'eux apparaît comme dominant : la survie.

« Il était en pleine jungle, il a survécu aux bêtes venimeuses.

Elle était dans sa chambre, elle a survécu à une explosion de gaz.

Elle aimait « l'amour de sa vie » passionnément, ce dernier l'a quittée, elle n'a pas survécu.

Il adorait la musique, on l'a privé de musique, il n'a pas pu supporter une telle vie. Sa survie passait par la musique.

La sophistication de notre société nous fait souvent croire que nous sommes au dessus d'éléments simples, que nous ne sommes plus dépendants de « choses menaçant notre survie ». Or la notion de survie est beaucoup plus subtile qu'il n'y paraît. »

Qu'est-ce que le survisme ?

Non, ce n'est pas un truc étrange et indéfinissable ou une secte. Mais le dire ne suffit pas, surtout dans un monde à tendance paranoïaque où toute chose nouvelle est « suspecte ». Sans oublier que d'autres points de vue (psychanalytiques, mouvements obscurantistes, etc.) veulent faire taire « le survisme » car ce dernier nuit à leurs intérêts économiques, et ces « concurrents » n'hésitent pas à mentir.

Pour que les choses soient limpides, voici la définition du survisme, puis celle de secte. A vous de comparer.

Le **survisme** est le nom d'une approche de la psychologie humaine basée sur « la survie » :

Notre cerveau est un moyen d'analyser des informations. Ces informations sont de plusieurs sources : les 5 sens (vue, ouïe, odorat, toucher, goût) et le 6^{ème} sens (l'imaginaire).

Selon l'approche du survisme, ces informations sont analysées suivant cet unique classement : assure ma survie / menace ma survie.

Un peu comme les « 0 » et les « 1 » de l'informatique, le courant passe, le courant ne passe pas. De cette base très primitive en apparence, on arrive à faire des choses extrêmement complexes.

Ce classement permanent que fait notre cerveau, permet à l'humain d'agir :

« je fais ce qui assure ma survie, je ne fais pas ce qui n'assure pas ma survie ».

JAMAIS l'humain ne pense autrement. Il fait absolument toujours ce qu'il croit être le meilleur pour sa survie.

Ainsi en connaissant cet « ordre de marche », on arrive à déterminer quels sont les éléments qu'un humain a pris en compte pour agir de telle ou telle manière. Ceci non dans un but de transformer l'humain en pantin, mais au contraire de le rendre conscient, de lui démontrer qu'il n'agit pas « par hasard », que lorsque notre voisin a un comportement apparemment illogique, finalement, son comportement est parfaitement compréhensible, que lorsqu'une personne a telle ou telle maladie mentale, c'est que telle et telle information dans son cerveau ont une valeur éloignée de la réalité, etc.

L'analyse de la cascade d'effets et de causes est lente à effectuée car il faut être prudent sur les éléments à prendre en compte, mais une aide nous est précieuse dans cette analyse :

Quel que soit l'humain, son sexe, sa couleur de peau, ses coutumes, lorsque des éléments identiques l'entourent, l'humain agira de la même façon, qu'il habite à New-York ou en Indonésie.

Comprendre que « tous nos actes sont liés à la survie » n'est pas une nouveauté en soi. Mais lorsqu'on va un peu plus loin, annoncer :

« une personne se suicide parce que pour elle, sa survie passe par la mort », cela étonne. Et pourtant...

De même lorsqu'une personne rit de vous, le premier réflexe est de se sentir gêné, de se sentir en danger. Or lorsqu'on comprend les mécanismes du rire (le survisme aide à cette compréhension), on sait que le rire n'est que l'expression d'une peur chez celui qui rit.

Précision :

« La gestion des paradoxes » évoque et précise certains principes liés au survisme, mais le livre de référence décrivant le traitement de l'information par le cerveau est « Psychologie, et si on arrêta les conneries ? », ISBN N° 2-9526280-0-9 aux éditions RJTP, disponible dans toutes les bonnes librairies et par internet.

Comment se situe le survisme parmi les Ecoles de psychologie :

Il faut savoir qu'en matière de psychologie, il y a deux approches « dominantes » en guerre l'une contre l'autre (en guerre pour des raisons de luttes d'influences dans les écoles et **pour des raisons financières**).

La première est « la psychanalyse Freudienne » et toutes les écoles issues de celle-ci (Lacan etc).

La deuxième est « les sciences cognitives » ou sciences du comportement.

La première cherche à analyser ce qui est dans la psyché mais selon des modèles de normalité contestés de par ses fondements mêmes, basés sur des légendes grecques. La notion de perversité y est omniprésente, or les notions de « bien et de mal » sont du ressort de la philosophie et non de la psychologie (voir plus bas les définitions).

La deuxième fait appel à l'observation des comportements mais généralement ne cherche pas à analyser le traitement de l'information dans le cerveau.

Le survisme se base sur les comportements pour comprendre quel est le cheminement de l'information dans le cerveau, pour analyser quelles informations dominantes sont présentes.

Comprendre cette approche sert à prendre conscience de ce que nous sommes.

Et lorsqu'il y a maladie mentale (la maladie mentale étant lorsque le patient est éloigné de la réalité), cette approche est la plus efficace pour ne pas se perdre dans les mensonges. Cela se vérifie dans les cas les plus complexes comme l'anorexie, et les TCA (Troubles du Comportement Alimentaire).

Il faut préciser que le survisme n'est actuellement pas utilisé dans les secteurs médicaux pour la raison suivante :

Pour être reconnue, une approche doit être cliniquement expérimentée.

Mais pour être expérimentée, une approche doit être déjà reconnue comme valide.

Kafkaïen n'est-ce pas ?

Aucun organisme officiel n'est chargé d'expérimenter quoi que ce soit de manière systématique. Même le CRNS ou l'INSERM (en France) ne sont pas là pour répondre à cette demande. Leurs recherches se font au gré du bon vouloir des décideurs et des budgets accordés par les Politiques.

Qu'importe, le temps et les échecs des autres approches feront qu'un jour le survisme prendra sa place. Ne soyez pas les derniers à l'étudier !

Tout cela pour expliquer que le survisme n'est pas « un ramassis d'évidences » et qu'il est idiot d'à la fois se plaindre de « trop d'évidences, déjà connu », tout en ne comprenant pas que le rire est basé sur une peur relative (voir explication dans le chapitre spécial), que l'imaginaire est fondé sur un effet déjà présent mais mal raccordé à ses causes, etc.

(pour plus d'informations voir le site www.survisme.info (site totalement gratuit))

Face à la présentation d'une approche nouvelle de la psychologie, certaines personnes méfiantes ont tendance à utiliser immédiatement les mots « attention, c'est sûrement une secte ».

Il est bien pour notre survie d'être méfiant, mais il est également utile de savoir de quoi on parle avant d'utiliser la peur pour manipuler les autres ou soi-même.

<p style="text-align: center;">Nuire aux sectes.</p>

Qu'est-ce qu'une secte :

ce terme est souvent employé à tort et à travers, et sa définition bouge avec le temps (les Chrétiens ont été considérés comme « une secte » au temps des romains). Alors où sont les limites vu que tout groupe d'individus peut être qualifié de « secte » ?

Une secte, c'est avant tout « un repli sur soi-même » ou seule compte la pensée unique d'un chef ou d'une hiérarchie. Mais cette définition pourrait faire passer tous les partis politiques pour des sectes... Un parti politique est-il une secte ?

Il est donc important de préciser que les membres des sectes utilisent la notion de dieu pour légitimer leur supériorité sur les autres.

Mais cette précision ne suffit pas car tous les religieux pourraient être qualifiés de « membres d'une secte ».

Les dernières caractéristiques pour les sectes dangereuses, sont l'irrespect des libertés de l'individu :

Un membre de secte n'est pas libre de communiquer avec qui il veut et quand il veut.

Un membre de secte donne beaucoup d'argent pour « le fonctionnement de la secte. ».

Un membre de secte doit obéir aveuglément.

Un membre de secte ne mange pas correctement (en quantités suffisantes, des aliments variés) et ne dort pas 8 heures par jour.

Pourquoi les sectes empêchent-elles leurs membres de dormir tranquillement et suffisamment ? Pourquoi elles ne permettent pas de manger correctement ?

Parce que : SOMMEIL + BONNE ALIMENTATION = CERVEAU EN PLEINE CAPACITÉ de fonctionner.

Or la secte a besoin de robots, de moutons, pas d'humains avec un cerveau en état de comprendre.

Certains d'entre vous répondront : vu que la société nous pousse souvent à ne pas dormir correctement (programmes télés à toute heure de la nuit et du jour), à manger de façon chaotique (« une petite faim ? Manger ça tout de suite sans respecter d'horaire ! soyez libres ! »), à suivre le troupeau (« soyez à la mode ! »), à donner son argent par les impôts, sans oublier que nous ne sommes pas libres de communiquer avec qui on veut quand on veut, à cause de divers facteurs (coûts des communications, horaires d'ouverture, etc.) alors la société actuelle peut être qualifiée de secte !

Tout est relatif, mais ne pas oublier que :

Un membre de secte n'est jamais libre de communiquer avec qui il veut et quand il veut, quel que soit l'horaire.

Alors à vous de vous rendre libre de communiquer et d'échanger des savoirs quand bon vous semble.

Autre moyen de transformer un humain en mouton : l'obliger à réciter par cœur avec régularité (dans la journée ou dans la semaine) des phrases écrites par des chefs.

Ainsi, par la répétition continuelle, n'importe quel concept finit par passer dans l'inconscient de l'humain. Si on répète et fait répéter à un humain qu'il peut finir par s'envoler en battant très vite des bras, cet humain aura de plus en plus tendance à prendre cette affirmation pour un fait réel. Cet exemple peut paraître extrême et irréel, mais de nombreuses sectes (religieuses ou politiques) font croire à leurs membres grâce à la répétition continuelle, qu'ils sont des sur-hommes par rapport à d'autres. Le sont-ils ?

Le survisme est à l'opposé d'une approche sectaire car le survisme prône de penser par soi-même, de communiquer librement, d'échanger son savoir, de prendre soin de son sommeil et de son alimentation.

Les hiérarchies autoritaires qui transforment l'individu en mouton sont à rejeter.

Le survisme n'a pas de chef, n'est pas là pour vous dire quelles valeurs doivent être prioritaires. C'est à vous de comprendre, de vous assumer.

Le survisme n'est qu'un moyen de comprendre vos choix ou ceux des autres.

Certains lecteurs pourront dire « ce n'est qu'un ramassis d'évidence ». Que ces personnes n'oublient pas que d'une part, les « évidences » ne sont pas les mêmes pour tout le monde, et d'autre part que « les évidences sont relatives ».

Afin de compléter la définition des éléments en présence (d'appeler « un chat, un chat ») voici les définitions de « psychologie » et de « philosophie ». Ces deux étant trop souvent mélangées dans l'esprit humain, cela entraîne des interventionnismes qui n'ont pas lieu d'être.

La psychologie

est la détermination des éléments (des informations) ainsi que leurs valeurs respectives, présents dans le cerveau. La psychologie décrit également les mécanismes liés aux interactions de ces éléments (exemple : pourquoi on a ri ? Comment naît l'imaginaire,)

La psychologie ne peut pas avoir de sémantique liée au « bien et au mal ». Pourquoi ? Parce la psychologie s'occupe de la logique des interactions de valeurs, d'expliquer pourquoi une personne agit de telle ou telle manière.

Juger de la présence de telle ou telle information dans le cerveau, est du domaine de la psychologie.

Juger du bien fondé de ces présences (exemple : « penser ça c'est bien, penser cela est mal ») ce n'est plus du domaine de la psychologie mais de la morale.

Différence entre « penser mal » et « mal penser »

(équivalent à la différence entre « avoir le mal en soi » et « commettre une erreur de compréhension »)

« Penser cela est mal » ce n'est pas comme dire : « cet élément dans ta tête a une valeur incorrecte (exemple : tu crois que le soleil tourne autour de la terre, c'est faux) ».

Emettre un jugement de valeurs, (exemple : « si tu es jeune et que tu laisses ta place assise à une personne âgée, c'est bien ») est une façon d'organiser la vie en société. Cette organisation est utile à notre survie car elle permet de comprendre que le monde ne se limite pas à notre petite personne, et qu'en pensant aux autres, on permet un respect mutuel des caractéristiques de chacun.

Mais ce jugement de valeur trouve rapidement sa limite si la morale devient « tout est dû aux générations plus âgées », car dans ce cas, la jeunesse écrasée (survie non assurée) ne pensera qu'à une chose : échapper aux règles. Et au lieu d'organiser la société, la « morale » n'aura fait que créer des tensions et des bases à des mouvements violents et destructeurs.

Le jugement de valeur se fait dans un autre domaine que la psychologie : la philosophie.

La philosophie

est la détermination des éléments prioritaires qui organisent notre vie ou celle d'autres individus. Ces valeurs prioritaires n'ont pas à être prouvées comme étant supérieures à celles du voisin : une personne qui aime la couleur verte plus que la couleur bleue ne peut pas prouver que son choix est meilleur que l'autre. C'est un choix, c'est tout.

Exemple pour aider à comprendre la différence entre psychologie et philosophie :

Notre tête est comme une grosse poignée de billes. Il y a des billes en terre cuite, des billes en verre de différentes couleurs, de différentes grosseurs. (Les billes symbolisent les informations présentes dans notre cerveau, informations plus ou moins fragiles, plus ou moins importantes (que l'on utilise souvent ou pas)).

Les informations se touchent entre elles, comme les billes dans un sac.

La psychologie, c'est un moyen d'identifier quelles billes sont en terre ou en verre, leur place, leur importance.

De comprendre la mécanique : que lorsqu'on déplace une bille d'autres prennent leur place.

La psychologie est un moyen de faire une photo de ce sac.

La philosophie, c'est dire : ceci est mieux que cela, il faut faire ceci ou faire cela.

La bille en verre aux couleurs bleues est plus jolie donc elle doit grossir pour qu'on la voit plus que les autres. (Exemple : faire grossir l'information « je suis une personne importante » en achetant un bien matériel (écran plat aux dimensions gigantesques) que peu de personnes ont).

La psychologie, c'est dire : « lorsqu'il y a telle information dans sa tête, avec telle valeur, et aussi telle information avec telle valeur, alors il y aura telle réaction. Pour se soigner (pour avoir une autre réaction) il faut modifier la valeur que l'on donne à l'une des valeurs car cette dernière n'est pas réelle. »

La morale, c'est dire : « il faut faire cela pour être « dans le bien » il ne faut pas faire cela sinon on est « dans le mal ». Exemple : avoir des rapports sexuels doit se faire uniquement dans les liens sacrés du mariage : ça, c'est le bien.

Avoir des rapports sexuels sans être mariés, ça c'est le mal.

Pourquoi la philosophie religieuse a situé « le sexe hors mariage » comme étant « nuisible à la survie ? »

Pour différentes raisons :

Parce que les religieux aiment contrôler ce que font les autres, et le mariage est une manière d'autoriser tel comportement pour telles personnes.

Parce que la transmission de maladies sexuellement transmissibles se fait très facilement lorsque les humains ont des partenaires multiples.

Parce que la conséquence d'un acte sexuel peut être la naissance d'un enfant, et que cet enfant doit pour sa survie, être entouré d'un environnement stable.

Parce que le désir sexuel est un désir puissant qui doit absolument être maîtrisé.

Etc.

Ces valeurs religieuses, on peut les trouver « bien » ou « mal », autrement dit, estimer qu'elles assurent notre survie, ou qu'elles ne l'assurent pas.

Mais un même comportement religieux peut autant « assurer notre survie », que la menacer.

Exemple : une personne qui n'est pas satisfaite sexuellement à qui on interdit d'aller voir ailleurs, peut préférer utiliser la violence plutôt qu'aller voir ailleurs afin de trouver d'autres principes lui permettant de se sentir mieux.

Autrement dit, en respectant une valeur qui est sensée « assurer notre survie », on peut arriver au résultat inverse : la destruction.

Voilà pourquoi le survisme ne s'occupe pas de dire « il faut faire ceci ou cela pour assurer sa survie », car tous les chemins peuvent être bons ET mauvais.

Le survisme ne s'occupe que d'établir les relations cause à effets entre « la présence d'informations dans notre cerveau, et le comportement qu'elles engendrent. »

Pourquoi ce livre

Le Survisme est une approche psychologique, alors pourquoi faire un livre sur « la philosophie d'un surviste » ? N'est-ce pas antinomique puisque le survisme prend une photo sans juger, or la philosophie est sensée déterminer « ce qui est bien, ce qui est mal » ?

La remarque est importante car l'hésitation à écrire ce livre a été longue.

Deux éléments ont été déclencheurs de l'écriture :

1 – La psychologie est une mécanique, et même si la sémantique utilisée par le survisme est simple, avec des mots compréhensibles par tous, cette notion de mécanique est pour certaines personnes une barrière virtuelle qui les empêche de comprendre le survisme.

La forme « philosophique » étant plus un dialogue (voir les chapitres suivants), elle rend la compréhension du survisme plus accessible.

2 – La société actuelle (des années 2000) semble en perte totale de repères de fond. Cette perte de repère amène soit à un refuge dans la culture des apparences, soit dans un retour de l'obscurantisme (obscurantisme = répondre aux questions sans réponse, par une réponse unique qui ne doit pas être mise en doute).

On atteint le sommet de l'obscurantisme lorsque la notion de « spirituel » (le spirituel existe uniquement avec la présence d'un cerveau), fait croire qu'il ne faut pas utiliser son cerveau.

Il existe de très très nombreuses philosophies (arts de vivre) dans notre monde. D'ailleurs, chacun doit avoir SA philosophie de vie.

La philosophie d'un surviste, c'est une philosophie « cool » qui peut se résumer par « tous les chemins peuvent mener à la survie. Donc établir une liste de « choses interdites » ou « choses à faire parce qu'elle apporte le paradis ou le bonheur » n'est absolument pas inutile.

La philosophie d'un surviste est une recette pour cultiver le doute (car remettre en cause ses certitudes est un important facteur de survie), sans pour autant se noyer dans les doutes (car c'est la connaissance des faits, la compréhension des argumentaires qui permet de se construire un esprit fort, équilibré.)

Et cette « recette » qu'est « la philosophie d'un surviste », cette prise de conscience, commence par : se voir en face.

Mais « voir les éléments qu'on a dans la tête » est-il facile ?

A-t-on envie de comprendre ce que nous sommes, sans nous mentir, sans nous auto-manipuler ?

Se regarder en face, est-ce possible ?

En général, la réponse est non.

« je suis très bien comme ça, inutile de chercher plus loin ! »

Il ne faut pas voir là un nombrilisme exacerbé, simplement une résistance naturelle face un danger. Quel danger ?

Il y a plusieurs éléments qui gênent notre remise en question :

1 : notre flemme.

Réfléchir demande un effort, se poser des questions sur soi est un effort, surtout lorsqu'on essaye de prendre conscience des suites de causes et d'effets qui interviennent dans telle ou telle situation passée ou présente. Notre survie passe par l'économie de l'effort.

(Précision : cet économie d'effort est présente chez tout humain, mais lorsque la valeur « effort » est associée à « valorisation de notre existence », alors faire des efforts n'est plus inutile ou dangereux).

2 : la peur :

Quand on cherche, on trouve. Et que trouve-t-on lorsqu'on cherche dans « l'âme humaine » ? Des choses que l'on regrette d'avoir fait ou de ne pas avoir fait, des désirs que l'on ne comprend pas ou que l'on n'assume pas parce que notre société, la morale, ou d'autres éléments nous qualifieraient de « pas bien ».

La peur peut être recherchée (que ce soit des montagnes russes, de l'alpinisme, des films d'horreur etc), mais cette peur là reste un « danger maîtrisable ». Les montagnes russes sont sûres, l'alpiniste soigne son matériel, et les films d'horreur ont un cadre de « divertissement ».

Ce que l'on a à l'intérieur, on s'en fait souvent des montagnes, ou ne connaissant pas bien ces zones d'ombres, on les imagine facilement prendre de l'importance si on fait attention à elles. Cette dernière idée (réfléchir = danger) n'est pas à négliger, car réfléchir à un problème dans de mauvaises conditions (conditions d'urgence, ou/et ne pas dormir assez, ne pas manger correctement de façon équilibrée et suffisante, ou réfléchir uniquement dans son coin, isolé (communication mauvaise, une seule source d'information (soi ou un groupe homogène) peut entraîner « l'envie de ne pas réfléchir, car cela ne m'apporte rien de bon (n'assure pas ma survie) »

3 : la résignation.

Cette résignation à se dire « les choses sont comme elles sont et je n'ai pas à chercher à comprendre » peut sembler être une forme de modestie : dire que les choses dépendent d'un élément plus puissant que moi.

D'un côté, il est vrai que « se prendre pour le centre du monde » est un mensonge. Nous sommes soumis à des éléments plus forts que nous (exemple, la volonté humaine ne peut pas grand chose lorsqu'on est pris dans une tempête).

D'un autre côté, cette « modestie » est fondée principalement sur les deux éléments précités, à savoir : la flemme et la peur. Flemme en croyant la tâche impossible à réaliser, seulement réservée à des sur-êtres, et peur, peur d'aller voir ce qui est « interdit de savoir, interdit de comprendre », parce que comprendre nous mets dans un stade de « conscience », donc, de « responsabilité ». Or, on peut vouloir fuir les responsabilités.

<p style="text-align: center;">Paradoxe : conscience = impuissance ou puissance ?</p>
--

Sur un plan philosophique, la conscience n'apporte souvent que la frustration de son impuissance : alors pourquoi vouloir être conscient ?

On a beau comprendre une suite d'évènements, les interactions en présence, changer les choses est-il pour autant toujours possible ?

Oui, à deux conditions :

Ne pas croire qu'il suffit d'appuyer sur un bouton comme avec la télécommande de la télé, pour que les choses changent, autrement dit, il faut savoir apprécier le temps qui passe.

Ne pas se prendre pour un sur-être parce que l'on comprend mieux les choses que d'autres, autrement dit, rester humble et ne pas oublier qu'un seul cerveau humain n'a pas la capacité de tout comprendre dans tous les domaines, que plusieurs cerveaux valent mieux qu'un.

A ce propos d' « apprendre sans limite », la conscience fait peur. Parfois, on préfère « ne pas savoir »...

Pourquoi ? est-ce dangereux d'agir ainsi ? Comment faire autrement ?

Il existe plusieurs raisons pour laquelle on ne veut pas « être pleinement conscient » des éléments qui nous entourent.

L'une d'elle se résume par la phrase :

La conscience n'apporte souvent que la frustration de son impuissance.

Parfois on a beau savoir qu'un météorite arrive, connaître sa grosseur, sa vitesse, sa composition, n'empêchera pas de se faire écraser comme des moustiques si ce météorite entre en collision avec la terre. Et le fait de « savoir » ce futur angoissant pose la question « est-ce que je ne serais pas plus heureux si je ne savais pas ? »

C'est bien résumé. Alors ?

Alors il ne faut pas oublier 2 choses :

La première, c'est qu'un décalage entre les informations présentes dans un cerveau (informations sensées être le reflet de notre univers extérieur) et la réalité de ce qu'est le monde, reste et restera une « erreur ». Et cette erreur, en terme psychologique, ça s'appelle la souffrance. Et plus on est en décalage avec la réalité, plus on est « malade ».

La deuxième implication est une conséquence de la première. Si on croit que notre cerveau est le centre du monde, que s'il « veut » alors les choses doivent être « comme il veut », il ne faut pas s'étonner qu'il n'y ait en finalité aucune harmonie.

Les forces du cerveau ont leur limite.

Donc, « la conscience n'apporte souvent que la frustration de son impuissance » quand sont associées les informations « conscience des causes et des effets », et « je veux, donc ce sera ».

Dans le cas où la conscience est associée à « je suis humble : je fais de mon mieux mais ne m'appelle pas ATLAS soutenant l'univers », il y a beaucoup moins de frustration.

Le cercle des profs disparus.

« **Pourquoi êtes vous sur terre ?** » demande un prof à sa classe.

- Parce que si j'étais en l'air, je tomberais !
- Pour emmerder les profs !
- Pour gagner plein de tunes !
- Pour avoir du plaisir ! Beaucoup de plaisir !
- De la jouissance tu veux dire ?!
- Ha ha ah

Est-ce tout ?

- On est sur terre par la volonté de dieu.
- Mais oui c'est ça ! Et les milliards d'années d'évolution tu en fais quoi ?
- Elle n'explique pas le début ! Comment est née l'évolution ?!
- Par le big bang !
- Mais ce big bang, qui te dit qu'il n'a pas été fait par dieu ?
- Et dieu alors ? Qui l'a fait ? Il s'est créé tout seul ? T'en sais rien ! Alors arrête de dire des conneries !

Ho la ! On se calme ! Chacun a le droit de penser ce qu'il veut, pas la peine d'en venir aux insultes.

Et les extrémistes religieux ? Vous croyez qu'ils laissent dire ce que l'on veut ?!

Les extrémistes quels qu'ils soient, ne laissent pas les autres s'exprimer. Personne n'a le monopole.

Mais revenons au sujet : « c'est quoi la vie ? »

La vie c'est une lutte entre les extrémistes, avec nous au milieu ! Et les extrémistes nous cassent les couilles ! Ras le bol !

Donc la vie se résume à une lutte ?

- Oh hé la lutte finale on sait ce que ça a donné ! La lutte des « classes » c'est une utopie !
- Et les castes en Inde alors ?! ça existe toujours et ce n'est pas près de s'arrêter ! c'est une réalité ça !
- Mais une lutte n'est pas forcément liée à un groupe ! Moi je lutte contre le bocal de cornichon qui ne s'ouvre pas, et bien c'est une lutte avec le couvercle !
(rire des autres élèves)

**Ton exemple est humoristique, mais il y a du fond quand même.
Car cette lutte pour obtenir un cornichon, est motivée par quoi ?**

- Par ma faim.
 - Ou par ta gourmandise !
- (rires)

Et si tu n'obtiens pas le cornichon ? Que deviens-tu ?

Je suis mort !
(rires)

Tu as donc agit quelque part... pour ta survie ?

C'est un peur fort comme terme ! Je n'allais pas mourir de ne pas obtenir ces cornichons !

Parce que tu n'étais pas dans un désert seul avec tes cornichons dans le bocal, mais quand tu étais dans ta cuisine, le bocal dans les mains, n'étais-tu pas dans un désert avec cette unique pensée : « J'ai besoin de ces CORNICHONS ! » ?

- Oui mais ce n'était pas vital pour lui.
- Ben si, je les voulais vraiment ! Mais vital...
- Ce n'est pas Bouddha qui disait qu'il fallait chasser ses désirs pour vivre librement ?

Il disait un truc de ce genre. Pour lui, vivre, ça passait par une certaine approche de la vie.

Mais connaissez-vous la vie de Bouddha ?

Vous allez faire de la pub pour le bouddhisme ?

Il n'est pas question de dire « suivez tel ou tel exemple », il est question de voir les différentes façon d'agir, pour mieux comprendre comment nous, on agit.

- C'était un riche, un roi !
- N'importe quoi il était pauvre !

Dans sa jeunesse il était immensément riche, puis il a décidé ensuite de vivre dans la pauvreté totale. Alors pour certains d'entre vous dont la principale occupation est d'avoir « de la tune », comment comprenez-vous cela ?

- C'était un malade ! Moi je n'aurais jamais fait ça !
- Si vous espérez qu'on va faire comme lui, vous vous fourrez le doigt dans l'œil !
- Il pouvait peut être se le permettre d'être pauvre ?! il n'avait peut être pas d'enfant à charge ou n'était pas marié !

Si, il l'était et avait un fils.

Il ne devait pas beaucoup les aimer pour les quitter !

Sa priorité n'était pas celle là. Cet homme avait tout, et il est parti. Alors selon-vous, quelle était sa motivation ?

Il s'est peut être passé un événement dans sa vie juste avant qu'il parte !

Effectivement. Il a été confronté à la mort, à la misère, aux souffrances des autres. Et ça l'a touché.

- Si c'était un mec riche, il aurait dû donner son fric aux miséreux ! ça aurait été plus cool que de se barrer !

- Oui mais après avoir donné tout son fric, il aurait fait quoi ?

C'est peut être un problème ! Même s'il avait donné tout son argent, cela n'aurait pas suffi à amoindrir la misère humaine, et ça, il devait le savoir. Alors que faire ? Qu'auriez vous fait à sa place ?

- J'en aurais rien eu à faire des pauvres !

(rires)

- Peut-être qu'il voulait chercher à contrer la misère mentale ? Et cette misère ne se contre pas en donnant de l'argent ?!

Qui sait ? Peut-être que sa motivation était là !

Peut-être qu'il a cherché la plénitude ailleurs que dans les richesses qu'il possédait !

- C'est débile ! Quand on est riche et qu'on a tout, et bien on nage dans la plénitude !

- N'importe quoi ! si c'était le cas, il n'y aurait pas de riches qui se suicideraient !

- T'en connais beaucoup toi, des riches qui se suicident ?

- Comment tu veux que je sache ? Je ne connais aucun « riche » !

(rires)

- Ouais mais y'en a beaucoup qui se droguent, et on ne se drogue pas quand on est en paix et qu'on se sent bien ! On a pas besoin de ça !

Alors, pour être heureux, il faut être riche ? Pauvre ? Aisé ?

- Il faut être aisé ! Avoir de quoi se payer ce qu'on veut, mais pas trop, pour continuer à avoir du désir et des choses inaccessibles ! Comme ça, ça motive à avancer !

- Mais Arrête de faire ton philosophe ! Avancer vers quoi ?

C'est vrai ça ! Avancer vers quoi ? Vers le futur ? Vers le bonheur ?

Le bonheur ça doit être une carotte en permanence devant soi ? Un truc que l'on rattrape de temps en temps, puis « hop ! » ça disparaît ?

...

- Le bonheur, ce n'est pas comme la plénitude !

- Mais si c'est pareil !

Partie 2 :

C'est quoi le bonheur ?

Paradoxe : il est partout, mais insaisissable ?

Paradoxe : quête totalement personnelle mais impossible sans les autres.

C'est quoi le bonheur ?

Le bonheur est avant tout « un état d'esprit » symbolisant le bien être.

Me voilà bien avancé...

Désolé pour l'imprécision. Mais il est difficile d'expliquer ce qu'est le bonheur en peu de mots. Pour se faire une idée et éviter de se perdre en conjoncture, on peut commencer par déterminer ce qu'il n'est pas : en aucun cas le bonheur est une configuration d'événements ou une configuration matérielle précise et immortelle.

?

Je veux dire par là que le bonheur serein, ce n'est pas comme une liste de commissions pour remplir un frigo, qui serait toujours identique jusqu'à la fin des temps. Ce n'est pas non plus un endroit clos bien délimité (une île déserte sous les tropiques). En un mot, le bonheur n'est pas un point précis.

Pourquoi le bonheur n'est pas un point précis ?

Lorsqu'on mange toujours le même plat à midi et le soir, on finit par ne plus apprécier de venir à table. Le cerveau se lasse généralement des situations rigoureusement identiques : lorsqu'il tourne trop en rond, le cerveau s'ennuie, se lasse, déprime. Avoir atteint le « bonheur tant désiré » n'est donc pas une garantie de « bonheur jusqu'à la fin des temps ».

Par exemple, une situation maritale n'est pas une fin en soi. Atteindre un certain confort ou avoir des habitudes dans les normes de la société peut donner l'impression d'étouffer ou d'être un robot.

Le cerveau a besoin d'excitation, de mise en danger, afin d'avoir pleinement l'impression d'être vivant.

Comment puis-je faire pour atteindre le bonheur ?

Le bonheur est un état d'esprit. Pourquoi ? Parce qu'avec « tout », certaines personnes continuent à être malheureuses, et qu'avec « rien » d'autres gardent le sourire et sont heureuses. Faut-il ne « rien » avoir pour être heureux ? Non, car « avoir » participe à notre

survie. Mais comme nous n'avons pas tous les mêmes besoins, (certains cerveaux se lassent plus vite que d'autres, certains cerveaux ont plus peur que d'autres), notre bonheur est et restera personnel, une quête intérieure. Et cette quête intérieure relève autant de la connaissance de nos propres besoins, que de l'équilibre avec les besoins des autres.

Cela fait beaucoup de connaissances à gérer !

Aussi, pour ne pas se noyer, il est important de faire un tri, un tri par importance, par valeurs dominantes. Le survisme permet de définir les valeurs dominantes des situations complexes. Cette approche permet d'établir un subtil équilibre, de ne pas mépriser certains paramètres, mais laisser de côté ceux qui n'agissent pas directement sur la mécanique.

Certaines personnes vous vendent le bonheur : « achetez cet objet et vos soucis disparaîtront. » « Suivez mon enseignement à la lettre, ne mangez pas ceci, buvez cela, et tout ira pour le mieux ».

Seulement il y a tellement de paramètres dans l'univers, dans notre univers, tellement d'incertitudes dans le hasard des rencontres d'une vie, même en ayant cerné les caractéristiques précises qui permettent d'évaluer vos propres besoins à un instant précis, il est impossible que quelqu'un trouve votre bonheur à votre place. Personne ne peut savoir d'avance qu'un jour dans un musée, la vision d'une peinture peut toucher votre âme au point de ne plus voir la vie de la même manière.

Si quelqu'un vous dit « ceci est ton bonheur, fais ce que je te dis », il y a de grandes chances pour que vous alliez dans le sens de cette personne, mais pas dans le vôtre. Obéir aveuglément à une personne ne vous permettra donc pas de trouver le bonheur. Une personne « sage » peut éventuellement donner des indications sur des domaines à explorer, mais en aucun cas elle ne pourra dire « fait exactement ceci et tu seras heureux ».

En jouant l'avocat du diable, je dirais que des gens se sentent bien mieux en obéissant à quelqu'un toute la journée, qu'en étant face à eux même ! Je connais une fille qui a choisi de vivre avec une personne autoritaire parce qu'elle avait ainsi moins de responsabilités écrasantes, moins à réfléchir sans trouver de réponse : il lui suffisait de se laisser vivre !

C'est vrai qu'un grand nombre de personnes sur terre, préfèrent être sous les ordres de quelqu'un. L'exemple le plus répandu est « l'ordre militaire », où l'individu n'a pas à « se prendre la tête », il lui suffit d'obéir. Mais si l'ordre militaire finit par disparaître pour une raison ou une autre, l'individu se retrouve complètement perdu, sans but. Or, c'est ce qui arrive après un accident invalidant ou lorsque le militaire prend sa retraite.

Tous les anciens militaires ne se retrouvent pas dans cette situation, heureusement, mais si l'alcool est si présent dans certaines vies, ce n'est pas un hasard. C'est pour oublier que l'on s'ennuie ou que l'on est incapable de résoudre correctement ses problèmes.

Donc à court terme, obéir aveuglément à des ordres peut quand-même parfaitement procurer « le bonheur » !

Oui, pour bon nombre de gens c'est le cas. Mais c'est du court terme et l'habitude d'obéir sans réfléchir par soi-même fragilise l'individu lorsque des changements arrivent. Or le monde change en permanence ! Rien n'est éternel, même pas une armée ou une patrie.

Que peut apporter le point de vue « surviste » dans la quête du bonheur ?

Le point de vue surviste permet de déterminer facilement et avec exactitude, nos valeurs prioritaires. Et ainsi, de savoir où est notre chemin, où est notre bien être, notre bonheur.

Le bonheur est-il impossible à trouver si on ne connaît pas ses propres valeurs prioritaires ?

Evidemment ! Enfin... On peut tout de même être heureux sans s'être posé les grandes questions de base : qui suis-je ? Qu'ai-je ? Courge ? Mais ce bonheur là est bien fragile lorsqu'arrivent les grands chamboulements de la vie comme la vie en couple, les décès, les naissances, l'éducation des enfants, etc.

Soit, mais concrètement cette quête du bonheur passe par quel chemin ?

Reprenons les deux définitions de « philosophie » et de « survisme » :

Qu'est-ce que la philosophie ?

La philosophie c'est une sélection de valeurs prioritaires (que nous soyons simple citoyen actuel ou « Platon » ou « Socrate », nous privilégions tous des valeurs : le cynisme, la jouissance, la famille, notre travail, etc. Ce sont nos valeurs prioritaires).

Qu'est-ce que le survisme ?

C'est une approche de la psychologie qui permet de déterminer les valeurs prioritaires d'un individu à un moment précis, suivant un axe unique : la survie.

Concrètement, à chaque information nouvelle reçue par le cerveau, ce dernier se demande si elle doit être classée dans la boîte « assure ma survie » ou dans la boîte « n'assure pas ma survie ».

Et une fois classées dans chacune de ces 2 boîtes, les informations de chaque boîte se classent par ordre de priorité.

Exemple :

deux informations :

la première : j'ai faim

(information = « j'ai faim » transmise à travers l'hypothalamus et le thalamus)

et une deuxième information : je suis en train de travailler et le travail n'est pas fini.

2 possibilités de classement d'importance suivant « nos valeurs propriétaires » :

Possibilité 1 :

Je vais manger tout de suite car l'information « me nourrir » est plus importante (valeur prioritaire) que « finir le travail avant ».

Certains appelleront cela : être épicurien.

Possibilité 2 :

Je vais continuer à travailler car l'information « travail fini » est plus importante (assure mieux ma survie) que l'information « manger à heure fixe ».

Certains appelleront cela : être un bosseur acharné.

La question que se pose en permanence notre cerveau (de manière plus ou moins inconsciente) est :

« est-ce que cela assure ma survie ? Si « oui », je le fais, si « non » je ne le fais pas, »

le survisme aide donc à la prise de conscience des valeurs prioritaires.

Autre exemple :

Si un militaire s'engage dans l'armée parce qu'il veut défendre « la patrie », et qu'il meurt au combat, a-t-il pour autant oublié la valeur que représente sa famille qu'il laisse derrière lui ?

Non, car sa survie, ce qui fait qu'il est pleinement lui, c'est la défense de la valeur « patrie ». La patrie est sa valeur dominante.

Tant pis si une personne dans un bureau a décidé qu'il doit être à un moment précis dans un lieu précis et qu'il meurt.

La patrie = survie.

Pourquoi ? Parce que même s'il meurt, la patrie survivra (selon lui, en partie grâce à lui). Il ne se sera donc pas trompé sur sa « survie », son harmonie.

On peut trouver cela étrange de « survivre de cette manière », mais le bonheur de ce militaire est dans cette survie-là et il n'appartient à personne de dire « tu as des valeurs erronées », car c'est son choix et son bonheur n'appartient qu'à lui.

Si par contre le militaire s'engage pour la sécurité de l'emploi parce qu'on est en temps de paix, parce qu'il aura une bonne retraite bien avant 60 ans, à ce moment là, le survisme permet de comprendre que ses valeurs prioritaires sont « la sécurité ».

Sa sécurité peut sembler illusoire quand son métier est directement ou indirectement lié à la mort d'autres humains qui se défendent également avec des armes.

Dans ce cas, le survisme peut mettre en évidence le fait que sa valeur prioritaire « la sécurité = survie » n'est pas réellement en accord avec ses agissements.

Se trompe-t-il ? A-t-il mal pris en considération certaines données, certains risques ?

Pour lui, sa mort n'assurera pas du tout « sa survie » (sa valeur dominante : sa sécurité)

On peut donc douter de sa façon d'obtenir « le bonheur ».

Dans ces deux cas, personne ne connaît d'avance l'avenir et les deux peuvent mourir.

Mais le premier assume et inclut ce risque dans sa vie, il vivra donc dans un certain bonheur (en accord profond avec ses valeurs). Le second, lui, vivra mal, dans l'angoisse qu'une guerre se déclenche. (angoisse = opposé du bonheur).

Ce dernier point de vue est antimilitariste ! Le survisme est donc antimilitariste ?

Mais ? Le survisme n'est pas « pro ou anti militariste » ! Ce n'est qu'un moyen pour comprendre quelles valeurs l'individu rend prioritaires à tel ou tel moment ! Rien d'autre. Ce n'est pas un moyen de juger l'individu, mais de le rendre conscient. C'est tout. Et c'est déjà pas mal. Pour le reste, chacun doit assumer les valeurs qu'il se donne comme prioritaires.

Mais pour revenir à la question : est-ce que certains peuvent savoir où est le bonheur des autres, je pense que la réponse est « oui ». Exemple, les parents d'un enfant savent ce qui est bon pour l'enfant, bon pour son bonheur.

Non.

Ils savent ce que leur expérience leur a enseigné. Et leur survie passant par l'enfant (car l'enfant est une projection d'eux-même, une sorte de continuité temporelle), ils seront toujours tentés de dire « fais ceci, fais cela, ne va pas là ». Ces choix font évidemment partie de l'éducation, mais en aucun cas le parent ne pourra avoir la certitude que SES choix pour l'enfant apporteront réellement le bonheur à son enfant.

Pourquoi pas ?

Parce que même si le parent connaît très bien son enfant, ses goûts, son histoire, sa sensibilité, il y a tant de paramètres qui constituent l'univers, que personne n'a le cerveau capable de calculer toutes les possibilités, toutes les combinaisons amenant ou non à la survie.

Déjà calculer, comprendre, être conscient pour soi-même, c'est long, difficile, alors le faire pour une personne autre que soi, un autre corps, une autre histoire... C'est impossible !

Pourtant la mère aimante est très bien placée pour comprendre son enfant et savoir où est son bonheur !

Non, je regrette : même une mère aimante ne vit pas à la place de son enfant, ne voit pas ce qu'il voit quand il est seul en classe, quand il shoote dans un ballon, lorsqu'il est avec ses copains ou copines. Chaque individu est unique. Et même si l'enfant communique bien avec sa mère, il dira ce qu'il ressent avec son âge d'enfant, sans conscience réelle de beaucoup de paramètres. Résultat, même si l'enfant dit beaucoup de choses, il déformera naturellement certaines données, il taira ce qui lui fait honte, etc. Et ces déformations parfois très éloignées de la « réalité », amènent à des raisonnements inexacts de la mère (ou du père).

T'es sûr ?

Combien de parents aimants se retrouvent néanmoins « sur le cul » lorsqu'on leur annonce que leur enfant a fait telle ou telle chose dans leur dos ?

Car cela fait aussi partie de la « survie » pour l'enfant que de ne pas tout dire, d'apprendre à être autonome, de prendre des risques, d'expérimenter, de faire des bêtises pour voir les limites, ressentir les peurs, les joies, etc.

Alors les parents ne doivent pas servir de guide ?

Les parents ne peuvent que « faire du mieux qu'ils peuvent », expliquer et prévenir des dangers potentiels, être là pour le réconfort, etc. Mais le bonheur de chacun dépend de chacun. Car un enfant qui suit aveuglément des parents autoritaires se retrouve généralement perdu lorsque ces derniers disparaissent, ou alors l'enfant sous cette pression « pète les plombs » avant !

Pareil dans le cas où l'enfant a des parents qui ont réponse à tout : l'enfant ne fait pas l'effort de réfléchir par lui-même, se contente d'être « gavé » par ses parents. Si un jour il n'y a plus cette source qui le gave, qui répond automatiquement à ses problèmes, qu'il ne peut pas appuyer sur le bouton pour avoir une réponse, il se sent perdu.

Un cerveau qui n'a pas pris l'habitude de résoudre des problèmes par lui-même, est un cerveau « handicapé » qui aura du mal à assurer sa propre survie.

Donc, il ne peut pas exister de « guide » pour la vie ? Mais alors que tentes-tu de faire en répondant à la question « où est le bonheur » ?

Je ne fais qu'exprimer mon avis et ne donne aucun « ordre » à respecter à la lettre. Tout le monde peut être « guidé », que ce soit par un policier ou un pompier en cas de danger dans un incendie, que ce soit par un guide de musée qui nous transmet son savoir, que ce soit par un étranger lorsqu'on est perdu dans une ville inconnue, donc le problème n'est pas le mot « guide » ni l'action de « suivre ». Le problème est « suivre aveuglément sans rien chercher à comprendre ».

Mais il existe des personnes beaucoup plus intelligente que toi ou moi, qui gèrent facilement des situations complexes qui nous dépassent, qui savent mieux ce qu'il faut faire ! Qui savent où est la réalité ! Donc il n'y a pas de mal à suivre aveuglément des personnes très très intelligentes !

Si, il y a un problème.

Ce problème est toujours le même : la dépendance.

Car si cet être « extrêmement intelligent » ou qui te fait croire à son extrême intelligence, disparaît, tu te sentiras complètement perdu et ta survie ne sera plus assurée.

Comme l'on été des dizaines de milliers de personnes à la mort d'Hitler ou de Staline. Elles se sont senties totalement perdues et cela engendre parfois le sacrifice ultime de leur vie, le suicide.

Si l'être « extrêmement intelligent » ne te donne pas les clés pour comprendre ce qu'il comprend, si au lieu de transmettre son savoir il te donne des ordres, s'il dit « moi je sais, toi tu ne sais pas » et en reste là, c'est que cet être est finalement un ignorant, ou qu'il méprise les conséquences que cela peut avoir sur ta propre vie.

D'une manière générale, un « intelligent » qui écrase l'autre, qui le rend dépendant, qui ne rend pas l'autre plus fort, c'est finalement un être identique à celui qui arrive vers toi avec une massue et qui te frappe.

Que l'écrasement soit physique (avec une massue) ou mental (suite à une discussion), cela revient au même. Cette domination ne sert qu'à donner l'illusion aux dominateurs de mieux assurer leur survie. Ce n'est pas une vraie confrontation face à un être égal ou plus fort, c'est un combat lâche.

L'être « plus faible » reste plus faible.

Pourquoi un être intelligent devrait être « généreux » en donnant de la force aux autres, en leur transmettant tout son savoir, sans limite ? La survie passe par garder pour soi ses avantages ! Sinon l'autre peut retourner l'arme contre toi, devenir aussi intelligent et te menacer !

L'intelligence n'est jamais menacée par une autre intelligence.

L'intelligence, c'est connaître correctement les causes et les effets d'une situation. Et cette connaissance ne peut pas détruire autre chose que l'ignorance et l'obscurantisme.

Ta définition de l'intelligence me paraît bizarre. Je ne vois pas la différence entre ta définition de l'intelligence et la définition du « savoir »...

Le savoir, c'est l'identification de causes et d'effets. Point. Ce savoir peut être faux, inexact. (C'est une différence avec l'intelligence).

Le « savoir faux » n'a pas comme synonyme « l'ignorance » car la personne ayant ce « savoir inexact » ne se sent pas « ignorante ».

D'autre part, « le savoir » n'est pas forcément lié au support humain. « Le savoir » peut être contenu dans un livre ou tout autre support non vivant.

L'intelligence, c'est « connaître », ce qui implique que le support doit être vivant.

Un livre ne « connaît pas » une formule mathématique...

Les différences sont bien subtiles...

Mais je pense que l'intelligence ne supporte pas l'égalité. Un être intelligent ne cherche pas à transmettre son intelligence, il la garde pour lui.

Je crois que tu confonds intelligence et ego. Et là, il est vrai que certains « ego » préfèrent que le voisin soit plus bête, plus pauvre, etc.

Mais c'est un problème d'ego et non directement d'intelligence ou de transmission de savoir. Evidemment, l'égo n'est pas une entité à part entière, il dépend de l'intelligence. Et une intelligence pleine et entière ne place pas son ego au centre du monde... En conclusion, la personne qui ne veut pas transmettre ses connaissances n'est peut-être pas si intelligente que tu le crois.

Aucune personne ne connaît précisément où sera le bonheur de l'autre, mais... Puisqu'il faut connaître ses valeurs prioritaires pour savoir où est son bonheur relatif : quelles sont les valeurs prioritaires dans la philosophie surviviste ?*

**Précisons que « reconnaître le survivisme comme une approche rigoureuse de la psychologie » ne fait pas de celui ou celle qui l'admet, une personne dont la philosophie est surviviste. Chacun reste évidemment libre de son choix de valeurs prioritaires.*

Les valeurs prioritaires de la philosophie surviviste sont la liberté totale d'accès au savoir, ainsi que la liberté de communiquer ce savoir quel qu'il soit.

Pourquoi ? Parce que tous les chemins ont potentiellement la capacité d'assurer notre survie. Il est donc impératif de connaître le plus de chemins possibles afin de pouvoir choisir celui qui nous paraît le meilleur. Et pour connaître le plus de chemins possibles, il faut respecter la liberté d'expression. Attention, le plus dur est d'accepter de respecter la liberté des autres alors que notre ego nous pousse à penser « j'ai raison les autres ont tort ! ».

Cet objectif entraîne l'obligation de se remettre en cause, il nous oblige à comprendre que nos certitudes sont établies uniquement pour nous. Se remettre en cause n'est pas un drame. Au contraire, la faculté de s'adapter est l'un des meilleurs moyens pour assurer notre survie.

Se remettre en cause en permanence, ça n'aide pas à se sentir stable, à avoir des points de vue établis. « Se remettre en cause en permanence », pour toi, ça veut dire que tout le monde doit savoir retourner sa veste et renier ses convictions ?

Il ne s'agit pas d'être une girouette qui tourne au moindre vent. Si un navigateur à voile aime seulement le vent du nord, il aura beau s'acharner à n'aimer que cette direction, il devra faire avec les autres vents pour avancer, sans pour autant renier sa « valeur prioritaire ».

C'est un peu « bateau » ou niais d'annoncer ce qui suit, mais il est tout de même important de le préciser :

la philosophie surviviste ne peut apprécier la dictature sous aucune forme. Mais elle sait reconnaître que lorsqu'une prise de décision majoritaire est impossible à obtenir (1) ou si elle nous paraît personnellement inacceptable (2), il faut savoir « lancer les dés » et accepter le résultat comme un fait. Libre ensuite de faire mieux par une autre prise de décision.

- (1) (parce que déterminer le mieux possible où est « la survie commune » est parfois impossible)
- (2) (exemple : obliger chacun à rouler à vélo pour lutter contre la pollution)

Je n'ai pas trop compris ce que tu viens de dire sur les « décisions majoritaires inacceptables »...

Croire en la démocratie directe, c'est avant tout accepter la décision majoritaire, même si elle nous paraît absurde. Exemple concret :
« le résultat d'une élection nous déplaît. Mais nous devons l'accepter. »

Je ne comprends plus rien : la philosophie surviviste c'est accepter d'être esclave et ne pas réagir ?

Non. Ne plus être maître de son avenir n'est pas forcément synonyme de déresponsabilisation. C'est juste comprendre que nous ne sommes pas « tout puissant » et que la force de certains éléments, supérieure à la nôtre, méprise notre volonté. Notre survie ne passe pas par « notre ego roi ».

Exemple, un navigateur dans une tempête doit apprendre l'humilité, car les forces de l'océan, les forces du climat sont supérieures aux siennes et ceci malgré sa volonté. Ce qui n'empêche pas d'avoir une forte volonté de survivre quoi qu'il arrive et de ne pas abandonner face à une situation qui paraît « impossible ».

Jolie métaphore, mais quel est le rapport avec le bonheur ?

Le bonheur personnel est un équilibre à trouver avec soi-même, une quête personnelle. Mais le monde, même celui que l'on a dans sa tête, ne se limite pas à notre nombril, à notre personne. L'humain est un animal social, qui a besoin des autres pour survivre. Son bonheur est donc intérieur, mais dépend de sa façon d'appréhender, de communiquer, de vivre avec les autres.

Faux ! Les ermites se passent très bien des autres !

Soit. Mais le cerveau d'un seul humain ne peut contenir tout le savoir du monde. Il ne peut connaître toute la médecine, et pratiquer sur lui-même toute la chirurgie parfois nécessaire à sa survie. Et je ne parle pas des biens utiles et impossibles à faire soi-même faute de ressources multiples (exemple, une machine à laver).

C'est une vision matérialiste ! Et si tout le monde vivait davantage en ermite, il n'y aurait pas autant de pollution sur terre !

Peut-être, mais y aurait-il assez de place sur notre planète pour que chacun soit ermite ? Autre exemple de l'impossibilité de « tous vivre en ermite » :

les déjections humaines (d'un seul ermite) sont facilement absorbées par l'environnement, il n'y a pas besoin de système d'épuration, mais s'il y a « plein d'ermites » partout, alors l'environnement sera totalement pollué par les déjections et il faudrait pour leur survie à tous, qu'ils construisent un système d'épuration... Ce qui les obligerait à ne plus être réellement ermite...

Mais avant de se perdre plus en conjoncture, il faut voir les faits : si les humains ont tendance à se regrouper en société, ce n'est pas un hasard, mais bien parce que cela assure mieux leur survie depuis la nuit des temps, face aux bêtes sauvages, faces aux problèmes climatiques, etc. Alors revenons à la notion de « bonheur parmi les autres ».

Notre bonheur, notre équilibre dépend en grande partie de notre manière de nous placer par rapport à la société.

Entre « vivre uniquement pour soi » et « vivre totalement dépendant des autres », il faut trouver un équilibre, propre à chacun. Un peu à l'image de la démocratie où il faut accepter que le parti adverse gagne lorsqu'il est majoritaire.

Voilà pourquoi il faut savoir « se faire un peu violence » et lutter (dans une certaine mesure) contre une partie de nous-même qui n'a pas envie d'accepter ce que la société veut nous imposer (imposition d'un regard différent du sien). Mais pour cela il faut avoir suffisamment de recul pour se demander en toute objectivité :

Est-ce que ma survie est réellement menacée par la décision de la société contraire à la mienne ?

En conclusion, la recette du bonheur peut se définir comme un état d'esprit constructif qui permet de survivre quels que soient les problèmes que l'on rencontre.

Gérer la violence

Paradoxe : par la non-violence ou par une violence plus forte ?

Tu parles de « se faire violence », mais je trouve que cette notion est opposée au bonheur. Alors, la violence, c'est quoi ?

Le survisme démontre que la violence naît d'un profond sentiment de « survie non assurée ». On le comprend autant dans les colères d'un enfant à qui on dit qu'il faut venir manger au lieu de continuer à jouer (pour lui, « jouer » est une information dont la valeur est beaucoup plus importante que le reste, surtout s'il n'a pas encore faim !), que dans les crises d'un adulte frustré par une suite d'événements qui échappe à sa volonté (son ego ne supportant pas que les choses ne se fassent pas selon ses habitudes). Généralement la violence n'est pas vue sous cet angle, et les premières réactions sont souvent, soit répondre à la violence par la violence encore plus grande (crier plus fort ou en venir aux mains), soit aller se cacher dans un coin.

Le survisme permet le décryptage quasi instantané des événements et il devient inutile pour répondre, d'utiliser la violence ou la fuite : juste parler à la personne « violente » des éléments qui menacent sa survie (ou semblent menacer à ses yeux sa survie).

Ainsi, de l'harmonie se recrée, les tensions perdent de leur force, les frustrations également.

Mieux qu'interdire ou légitimer la violence : la comprendre.

L'un des paradoxes de la violence est qu'elle donne une impression de « survie assurée ». C'est celui qui gueule le plus fort qui l'emporte, c'est celui qui frappe le plus fort sur la table qui donne l'impression d'avoir le pouvoir. Mais suivre celui qui donne l'impression « d'être puissant » n'assure pas forcément notre survie. L'humain violent a un sentiment de puissance mais la violence n'est pas une preuve de raison.

Autrement dit, vous aurez beau imposer une chose avec la violence, cela ne vous empêchera pas de vous tromper et au final de mettre en danger votre survie.

Où commence la violence ?

Il faut tout d'abord déterminer où commence la violence.

La violence est liée à la contrainte. Sans contrainte, pas de violence. (Mais toute contrainte n'est pas forcément « violence »).

La violence physique est plus ou moins facile à déterminer car elle laisse généralement des traces.

Mais lorsque la violence est d'ordre mentale...

Qu'est-ce qui définit la violence mentale ? Comment se forme-t-elle dans notre cerveau ?

La violence mentale est formée par deux informations dominantes qui s'affrontent : une information dans notre tête, et une information du monde extérieur.

Et ces deux informations ont évidemment des valeurs opposées :

celle que l'on a dans la tête semble « assurer notre survie »

celle qui vient de l'extérieur semble « nuire à notre survie ».

Mais celle qui vient de l'extérieur est plus « puissante », plus « présente » que celle dans notre tête.

Résultat : la situation est insupportable.

Comment faire pour que l'information dans notre tête domine l'information extérieure ?

En « tuant » la source de l'information extérieure ?

(c'est la solution utilisée par des extrémistes politiques ou religieux qui assassinent les personnes ayant agi selon des valeurs dominantes différentes des leurs)

En se coupant de la source de l'information extérieure ?

(c'est le cas des personnes qui se replient sur elle-même (certaines maladies mentales utilisant la paranoïa pour se défendre) ou c'est le cas des personnes qui se replient en communauté (de la simple communauté spirituelle à la secte la plus destructrice)

En « argumentant » face à la source d'information extérieure ?

(c'est la cas utilisé par les personnes dont la valeur dominante est « le débat est la solution qui assure le mieux ma survie (la guerre n'étant pas une solution, le repli sur soi-même n'étant pas

une solution) ».

Ce cas nécessite des forces et du temps.)

Dans cette catégorie « argumentaire », il y a deux types d'individus : celui qui croit avoir raison et avance vers l'autre pour le convaincre, celui qui pense avoir raison mais qui laisse une place au doute et qui permet à l'autre de le convaincre qu'il se trompe.

La valeur d'une information est-elle modifiable ?

C'est quoi modifier les valeurs d'une information ?

C'est changer son étiquette « survie/ non survie » ou changer les liens tissés avec d'autres informations.

Exemple : l'information « je peux compter sur Monsieur Eliote pour m'aider dans mon travail » est une information classée dans la boîte « assure ma survie ».

Mais si j'apprends que ce monsieur est un hypocrite, il a dit qu'il m'aiderait mais il n'en a pas du tout l'intention, l'information « je peux compter sur Monsieur Eliote pour m'aider dans mon travail » va passer dans la boîte « n'assure pas ma survie ». Plus précisément, l'information « Monsieur Eliote » équivaudra à « n'assure pas ma survie ».

Les liens entre les informations : travail, amitié, et l'information « Monsieur Eliote » n'existeront plus.

La valeur d'une information est donc modifiable.

Mais certaines informations sont tellement « certifiées comme sûres » que lorsqu'on est face à une nouvelle information qui nous prouve que finalement on s'est trompé, notre premier réflexe est de ne pas croire à cette nouvelle étiquette (étiquette « survie » ou étiquette « pas de survie »).

Exemple :

une personne que l'on côtoie depuis des années, qui ne nous a jamais nui, qui est toujours poli avec nous et nos proches, est finalement arrêté par la police pour un crime abominable.

Notre premier réflexe est de nous dire : « c'est impossible ! La police se trompe ! »

Il en va de même pour les personnes souffrant de maladie mentale comme l'anorexie, et qui se sont répétés pendant des années qu'elles étaient coupables, nulles, etc. Pour qu'elles guérissent, il faut qu'elles changent la valeur de ces informations, ces changements leur paraissent impossibles à effectuer !

Pourtant, toute information est toujours modifiable, à condition que la nouvelle place de l'information soit harmonieuse, ait une place qui fait que l'on comprend, que les informations entre elles, s'emboîtent bien.

Evidemment, certaines informations sont plus facilement modifiables que d'autres (comme vu précédemment).

La valeur d'une information est-elle subjective ?

La valeur d'une information est subjective dans le sens où chacun lui donne la valeur qu'il veut :

exemple :

mettre un vêtement vert avec un vêtement jaune peut être une « information inacceptable » comme être une « information sans réelle importance »

Mais pour chaque individu, cette valeur n'est pas du tout subjective.

L'individu établit une échelle d'importance entre toutes les informations qu'il a dans le cerveau. Cette échelle de valeurs n'est pas fixée à jamais car les événements que l'individu vit sont de nature à remettre en cause la valeur de chaque information.

Mais l'individu est une somme de valeurs, une somme d'informations :

si toutes ces données étaient subjectives, l'individu serait « subjectif ». Alors l'est-il ?

« Dire les choses telles qu'on les pense » à une personne qui ne veut pas entendre autre chose que ce qu'elle pense déjà, est une forme de contrainte, donc de violence. Alors comment trouver le juste équilibre ?

Il y a quelques temps, les caricatures de Mahomet ont, pour certains, franchi les limites de « la liberté de dire ce que l'on veut. »

Pour certains Musulmans, ces caricatures ont représenté une violence. Alors où est l'acceptable, où commence « le dépassement des bornes » ?

Comment départager ces deux cas :

- Une personne se sent agressée lorsqu'on parle de son dieu ou prophète dans des termes qui ne sont pas élogieux et elle réclame une punition pour toute personne qui l'agresse ainsi.

- Une personne ne croyant pas en dieu, entend une personne qui annonce avec force « dieu est grand » ou « grâce à dieu » ou « si dieu le veut bien » (etc), se sent agressée par ce point de vue.

Les deux individus sont dans le même cas : il y a contrainte dans le sens où l'individu a entendu quelque chose qu'il ne voulait pas entendre.

Notre liberté s'arrête où celle des autres commence.

***Par conséquent, ne fait pas à un autre ce que tu n'aimerais pas qu'il te fasse.
Ou, supporte ce que l'autre te fait si ce dernier supporte ce que toi tu lui fais.***

Mais ce principe d'égalité de traitement ne pose pas clairement les limites de la liberté car en appliquant ce principe jusqu'à l'extrême, on pourrait finir par ne plus rien oser faire de peur de froisser. Cette attitude est celle adoptée par les religions ou groupes qui veulent que « aucune tête ne dépasse », avec le principe : « surtout ne pas se faire remarquer ». Elle a pour conséquence de privilégier ce qui existe déjà et interdire tout ce qui est nouveau (société de conservateurs). Sachant que le monde évolue (augmentation de la somme des connaissances, techniques, évolution de l'environnement, etc), la survie semble donc passer par une adaptation plutôt que camper sur ses positions.

Mais dire que la survie passe par une adaptation donne aux conservateurs l'impression inverse :

ce qui évolue meurt puisque ce qui évolue se transforme et donc, n'est plus pareil qu'avant !

Alors, où commence et où finit la survie ?

S'adapter et changer en partie (faire « mourir » une partie de soi) ou « ne rien changer d'un poil » et prendre le risque d'un trop grand décalage entre ce qu'est la réalité et ce qu'on croit qu'elle est ?

Sachant que « ne pas changer d'un poil » est lié à la peur du changement ou au risque de « perdre » et que cette peur empêche l'individu d'évoluer, d'augmenter son savoir, alors la philosophie survivante tend à préférer « l'adaptation aux nouvelles données. »

Complicé tout ça ?

Attendez, voici encore un élément pour compliquer le tout : « l'adaptation aux nouvelles données » ne veut pas dire « courir après la dernière technologie en date ».

Exemple : les nano-technologies peuvent nous aider dans certains cas, à survivre. Mais les nano-technologies sont aussi une pollution potentielle extrêmement dangereuse car la peau humaine ne peut pas les filtrer (l'échelle « nano » étant trop petite). Et toutes les conséquences ne sont évidemment pas connues...

Alors maîtrisons ce domaine de connaissances dans sa globalité avant d'utiliser cette technologie.

Notre liberté s'arrête où celle des autres commence.

Rappel :

Ne fais pas à un autre ce que tu n'aimerais pas qu'il te fasse.

Ou, supporte ce que l'autre te fait si ce dernier supporte ce que toi tu lui fais.

Si un homme dit que la femme doit avoir tel ou tel comportement, et sera punie si elle n'agit pas ainsi, il doit pouvoir accepter qu'une femme lui dise qu'il doit avoir tel ou tel comportement et qu'il sera puni de la même manière s'il transgresse cette règle.

Mais rapidement cette « égalité de traitement » met au jour le problème réel :

Derrière ces luttes, il y a évidemment « la survie » mais également une notion que l'on n'aime pas aborder à cause de l'Histoire humaine (et plus précisément du Nazisme), la notion d'« être supérieur ».

L'être supérieur

Paradoxe : Etre supérieur, c'est être esclave.

Le mythe, le rêve, et la réalité.

Suite à l'épisode « nazisme » qu'a connu l'humanité, l'expression « être supérieur » est devenue tabou.

Pourquoi un tel tabou ?

Parce que l'information « être supérieur » ou « être inférieur » est d'une part associée (dans les cerveaux connaissant l'histoire de l'humanité,) à « guerre mondiale, chambre à gaz, camps de concentration, morts, etc » (informations classées dans « survie menacée »), d'autre part, notre ego est généralement fier de lui, nous avons du mal à admettre que l'on puisse se tromper, et nos voisins nous semblent souvent « imparfaits » pour tel ou tel comportement. Or, si quelqu'un nous paraît « imparfait », c'est que nous nous sentons quelque part « supérieur ». En termes clairs, nous sommes des êtres supérieurs face à « l'abruti de voisin ou de voisine ». Seulement, nous n'osons pas le dire haut et fort, ayant un peu honte de cette impression prétentieuse de supériorité.

Mais cette notion d'être supérieur est en chacun de nous depuis la nuit des temps qu'on le veuille ou non. L'humain vit en société, il affronte des dangers, il se compare à ses semblables et certains humains sont plus forts, plus capables que d'autres, il se crée alors naturellement une hiérarchie « du plus faible au plus fort ».

Le tout étant dirigé par le principe de la survie qui sanctionne l'imperfection ou plutôt, l'inadaptation.

Le tabou naît donc de ces valeurs paradoxales : il y a un danger à parler de « la supériorité », mais elle existe et il faut gérer cette notion.

Malgré ce tabou, la notion d'« être supérieur » n'a pas pour autant disparu.

Les vendeurs de super héros (dans les jeux vidéos, les films ou d'autres supports) se servent en permanence de ce mythe de l'être supérieur pour donner l'envie au consommateur d'être à son tour un « être supérieur » (en consommant le produit de la publicité) « Vous avez acheté ce produit ? Cette voiture ? Oh, alors vous êtes quelqu'un de formidable, d'intelligent, etc ». Qui n'a pas rêvé d'être Superman ou Superwoman, d'avoir des pouvoirs qui vous fassent sortir du lot qui vous permettent de sauver le monde ! Et cette recherche ne se limite pas au rêve car les politiciens, les juges, les militaires, etc. ont toujours en eux cette jouissance d'être au dessus, d'être différents en mieux.

Seulement, ils n'utilisent pas ces termes expressément, donc, « tout va bien ».

La notion d'être supérieur existe dans nos cerveaux, fait partie de nos rêves cachés, mais faute de communication claire, cette notion est la porte ouverte à toutes les « conneries » du genre : deviens un être supérieur en faisant partie d'un groupe spécial (discours des sectes) ou en achetant tel ou tel produit.

Alors comment définir un « être supérieur » ? Supérieur par rapport à quoi ?
Par rapport à la moyenne de nos semblables ?

Est-ce utile de définir qui est « un être supérieur » qui ne l'est pas ?

Faire une liste est totalement idiot pour la simple et bonne raison que notre supériorité éventuelle est toujours liée à un moment précis (car nous ne sommes pas en permanence au top de notre forme et de nos capacités), et à un domaine précis (la personne ayant d'immenses connaissances dans le domaine de l'astronomie pourra en même temps être incapable de se faire la cuisine).

La supériorité est par définition, « une meilleure aptitude à assurer notre survie ».

Encore un paradoxe : faire des erreurs amène à la supériorité.

Ces dernières nous servent de repères, elles nous servent de leçons (lorsque l'on subit un échec, généralement on s'en souvient), elles nous permettent d'apprendre comment il faut faire les choses pour qu'elles fonctionnent bien et donc de nous améliorer (de devenir un être supérieur à l'être que nous étions dans le passé)

Il est par conséquent totalement idiot de nous empêcher de faire des erreurs.

L'exemple classique qui montre que l'erreur participe à notre survie :

la pénicilline est un médicament qui a été trouvé suite à une mauvaise manipulation. (une éprouvette a été mal nettoyée et la présence de résidus d'un champignon a empêché le développement de bactéries. De cette constatation, de cette imperfection de nettoyage, la découverte a été possible. Et cette découverte a été une grande avancée pour l'humanité.)

Un enfant a beau savoir qu'il ne faut pas faire certaines bêtises, il sera souvent tenté de les faire histoire d'établir ses propres limites, de constater par lui-même et ainsi de comprendre pourquoi on qualifie de bêtises certains comportements.

« Etre supérieur » veut-il dire :

« je sais ou fais mieux que les autres, donc je suis en droit de diriger les autres »

?

Si un père impose ses règles (à tort ou à raison) à ses enfants, c'est parce que dans sa tête il se sent supérieur à sa progéniture. Lorsque la progéniture n'est pas majeur, il est normal qu'un adulte « guide » ses enfants. Le parent sert de jalon dans un monde trop immense et trop rempli de dangers.

Jusque là, rien de fondamentalement anormal, même si certains pourraient préférer que les règles soient comprises de l'enfant au lieu d'être simplement imposées par une quelconque violence.

Mais lorsque l'enfant est adulte, le parent a-t-il encore une légitimité à imposer son point de vue ?

Certains parents ont cette impression persistante qu'ils seront toujours supérieurs à leur enfant puisqu'ils auront toujours vécu plus longtemps, auront toujours plus d'expérience que leur enfant.

Sauf que de son côté, l'enfant vit ses propres expériences, accumule du savoir que son parent n'a pas forcément vu qu'ils ne vivent pas forcément exactement la même chose. Devoir couper le cordon est parfois dur à admettre pour le parent qui « a trop peur » de ne pas maîtriser son avenir. L'avenir de l'enfant ou son avenir ? C'est là le problème :

Encore un paradoxe : je suis « moi », mais en lui ou elle, je suis aussi moi...

« moi = lui ou elle ». « Son avenir, c'est mon avenir ».

Et lorsque l'on oublie que l'individu est un individu unique, libre, indépendant, on arrive rapidement aux conflits : « fais ceci, ne fais pas cela ».

L'être supérieur est-il un être inférieur ?

Autre cas :

Si un homme impose sa loi à une femme, c'est pour le bien de qui ?

En considérant que l'homme est « équivalent en droits » à une femme, si un homme dit que la femme doit avoir tel ou tel comportement, et sera punie si elle n'agit pas ainsi, il devrait pouvoir accepter qu'une femme lui dise qu'il doit avoir tel ou tel comportement et qu'il sera puni de la même manière s'il transgresse les règles.

Or ce n'est pas le cas.

Pourquoi ce n'est pas le cas ? Si l'homme est supérieur alors il peut respecter les mêmes règles qu'une femme ! Il peut même respecter des règles encore plus contraignantes !

Il n'y a que les « bêtes » qui ne respectent pas des règles complexes !

Que montre ce paradoxe ?

Ce paradoxe montre que certains hommes imposent leurs lois à certaines femmes non pas parce qu'ils sont supérieurs, mais parce qu'ils sont inférieurs.

« Pour cacher mon infériorité, je prétends que je suis supérieur ».

Ces hommes ont peur de ne pas maîtriser les autres, ils ont peur que les autres deviennent un danger, et seul l'attribution aux autres d'un statut d'esclave peut les rassurer (un statut d'esclave pour les femmes, et un total mimétisme imposé aux hommes).

Si un être est réellement supérieur il ne devrait pas avoir peur d'un être dit « inférieur ». Un être supérieur est au dessus de toutes menaces.

Mais en réalité, le soi-disant être inférieur a par moment une capacité à menacer l'être soi-disant supérieur, et c'est pour faire face à cette menace que ce dernier utilise la violence, l'imposition de règles contraignantes.

Si un être a une capacité de « menace », c'est qu'il n'est pas inférieur, mais supérieur par moments.

Et s'il est supérieur, pourquoi devrait-il obéir à un être « inférieur » ?

Encore un paradoxe montrant bien que ces notions de supériorité et d'infériorité n'aident pas vraiment à vivre lorsqu'elles qualifient des êtres entiers, de catégories d'êtres humains classés suivant leur sexe, leurs valeurs prioritaires, leurs religions, etc.

Supériorité et survie, plus de subtilités que l'on croit.

Il est très important de parler de ces notions de supériorité et d'infériorité car elles sont souvent très vite associées à la notion de survie et débordent sur le « qui a le droit de vivre ». Mais la survie étant une chose très subtile, elle ne fait pas bon ménage avec les étiquettes de « supériorité » et « d'infériorité ». Pourquoi ?

Comme on l'a vu précédemment, la supériorité d'une décision (dont la conséquence est une survie mieux assurée qu'une autre) est toujours remise en question par le temps qui passe et qui amène de nouveaux paramètres, remettant en question la justesse de la prise de décision anciennement « supérieur ».

D'un point de vue humain, il est également évident que la supériorité d'un humain sur un autre est toujours fort relative. Oui, les capacités physiques peuvent être quantifiées et donc classées (par exemple en chronométrant une course). Mais ces classements évoluent en permanence et « celui qui est au top » finit toujours par ne plus l'être. Même chose pour les capacités intellectuelles, on finit toujours par « être le con de quelqu'un », les domaines de compétences sont si nombreux qu'il est humainement impossible d'être au top dans tous les domaines (lorsque ces domaines sont richement fournies en données, je ne parle pas des enseignements dispensés dans les écoles où ces données sont limitées à un programme).

Et pourtant, malgré ce piège qu'est le mot « supériorité » il est important d'

Oser dire où est l'infériorité

Si la supériorité a pour définition : capacité à assurer au mieux sa survie,
l'infériorité a pour définition : capacité à ne pas assurer sa survie.

Et l'une des infériorités communément rencontrée par l'humain, c'est... « La connerie ». (Je parle de la connerie que l'on prend par erreur pour une vérité (exemple : dire que la terre est plate) et non de la connerie prise pour.. de la connerie (type de connerie utilisée par exemple dans les spectacles comiques).

Une « connerie » est ce qui qualifie ce qui n'assure pas notre survie, qualifie une forme de danger, et malgré la bienséance, il faut savoir appeler un chat un chat, et une connerie : une infériorité mentale.

Grâce à l'identification de cette « infériorité mentale » on peut réagir et éviter le danger. Exemple : une attitude qui pollue l'environnement (rejeter des polluants dans la terre) est une infériorité mentale.

Mise en garde : un humain qui produit une infériorité mentale (en langage clair : un humain qui agit comme un con) n'est pas « un con » quoi qu'il fasse, n'est pas un « être inférieur permanent ».

La supériorité comme l'infériorité est une réalité du moment, liée à un événement.

L'infériorité mentale se « soigne » par la connaissance, par la prise de conscience.

La supériorité mentale ne donne aucun droit ou pouvoir sur les autres, mais au contraire implique sa mise à disposition d'autrui, une servitude humble au profit de l'avenir de la race humaine.

Combien d'être « soi-disant plus intelligent que les autres » finissent par s'autodétruire ?

Cet état de fait montre que la supériorité des capacités est toujours relative, et que la supériorité est plus dans un état d'esprit, une philosophie de vie définie et résistante aux épreuves. Sans philosophie de vie, l'humain n'est pas grand chose.

« pas grand chose », donc un être inférieur ?

Momentanément en tout cas, aussi momentanément que lorsqu'il se sent supérieur.

La conscience (la prise en considération correcte des éléments en présence) permet de relativiser autant dans un sens que dans l'autre.

Ne pas se prendre pour un dieu, ne pas se prendre pour une fourmi insignifiante, est-ce que le bonheur ce serait d'« être moyen » ? Dans la banalité ?

On l'a vu précédemment, le bonheur ne peut pas être un point précis (avec une liste établie d'éléments) parce que le bonheur est une impression du cerveau lorsque les éléments qui l'entourent lui indiquent que « la survie est pleinement assurée », un peu comme « l'amour » (sauf que « l'amour » est une étiquette généralement posée sur quelque chose de vivant alors que « le bonheur » est une étiquette posée sur une réunion d'élément pas forcément vivant). Or, les éléments qui nous entourent évoluent, ne serait-ce qu'avec le temps qui s'écoule, et donc, le « point de survie pleinement assuré » évolue lui aussi.

Le bonheur, c'est un bateau qui ne prend pas l'eau.

Alors, la banalité dans tout ça... C'est le secret pour que le bateau flotte ?

Non. La banalité est « un point (plus ou moins) précis », et comme tout point précis, il ne peut pas être une référence pour un mental équilibré.

Autrement dit, pour être « équilibré » il ne faut pas être « dans un comportement extrême » mais pas forcément non plus, attaché à une moyenne.

Le « brin de folie » est nécessaire à la fois pour que la « sécurité » ne se transforme pas en prison, ainsi que pour « explorer d'autres terrains que les siens »

Le bonheur « absolu » n'est définitivement pas un état de fait permanent, une liste ou un point précis.

Alors les personnes insatisfaites en permanence, sont équilibrées ? Sont « dans le bonheur » ?

Cela dépend de la volonté et du désir.

Si une personne cherche volontairement à faire mieux, si cette personne est « insatisfaite » sans que cela la tourmente, si elle sait que le monde n'est qu'un changement permanent, alors cette personne aura une philosophie de vie que l'on pourra qualifier de « progressiste » (qui cherche à progresser). Son bonheur est dans son insatisfaction relativisée.

Mais si cette personne est insatisfaite en permanence sans savoir ce qu'elle veut, sans savoir qui elle est (sans savoir quelles sont les valeurs profondes dans lesquelles elle se sent bien), si cette « insatisfaction » n'est qu'une fuite, alors la volonté et le désir n'existeront pas, et cette personne vivra sûrement mal cet état, et ne se sentira probablement ni heureuse ni équilibrée.

Oui, logique, tout ceci n'est qu'un ensemble d'évidences !

Alors pourquoi n'arrives-tu pas à savoir ce qu'est « le bonheur » si tout est évident ?

Je n'en sais rien.

Comme me disait un prof de math, lorsqu'on pose correctement une question, le travail pour trouver la réponse est déjà fait en grande partie.. Alors « tu ne sais pas » probablement parce que tu ne te poses pas les bonne questions.

Un prof de math ? Mais l'humain n'est pas mathématique !

Ça c'est une bonne question !

Ce n'était pas une question mais une affirmation.

Il faut toujours se méfier de ses certitudes. En particulier sur ce qu'on est, car le recul nous manque souvent.

Je me suis posé la question « n'y a-t-il pas une organisation dans nos pensées ? » ce qui m'a amené à découvrir que la survie orientait absolument tous nos actes même ceux qui était autodestructeur, mais ça m'a aussi permis de comprendre les valeurs que chacun avait.

On a tous dans la tête des informations comme « parents », « travail », etc.

Mais chacun met des valeurs différentes à ces informations :

« les parents c'est sacré », jusqu'à « les parents sont de simples géniteurs », etc.

Je ne voudrais pas être désagréable, mais... Et alors ?

Alors, si quelqu'un menace quelque chose que tu aimes, ta survie sera menacée.

Si cette même personne menace quelque chose qui t'est indifférent, tu ne réagiras pas.

Mais la réaction des gens n'est pas la même pour tous lorsqu'on menace quelque chose qu'on aime ! Certaines agissent et deviennent violentes, certaines bouillent à l'intérieur sans agir, ce n'est pas pareil.

Oui, mais creusons un peu les différences et voyons si les gens qui osent réagir n'ont pas les mêmes caractéristiques. Puis nous regarderons si les personnes qui ne n'osent pas réagir n'ont pas les mêmes caractéristiques entre elles.

Prenons un exemple concret :

Un individu mal intentionné vol le sac d'une grand mère à quelques mètres devant vous, et arrive sur vous.

Cet individu est grand et à l'air musclé.

Lorsqu'il passe à votre hauteur, il n'y a que deux choix possibles :

Vous le laissez passer ou vous essayez de l'arrêter.

Quelles sont les informations présentes dans les deux cas :

« Vous le laissez passer »

Tenter d'arrêter cette personne représente un danger pour vous :
Vous n'êtes pas assez musclé, vous ne connaissez aucune technique pour arrêter une personne, vous connaissez des techniques mais vous n'avez pas confiance en vous.
Vous ne vous sentez pas concerné par cette agression / vous n'aimez pas les personnes âgées, ou cette personne est laide => elle s'est fait agresser ? Bien fait pour elle.
Vous n'avez pas le temps de comprendre réellement ce qu'il se passe, vous vous sentez comme dans un film donc pour vous l'agression n'est pas réelle.
L'argent et les papiers volés sont moins importants que la vie de la personne âgée. Elle est toujours vivante, c'est le principal.

« Vous essayez de l'arrêter »

L'agresseur représente un danger pour la société et vous vous sentez responsable en tant que membre de cette société.
L'agresseur est musclé mais vous l'êtes plus, donc vous pouvez intervenir sans danger.
L'agresseur est musclé mais vous connaissez des techniques de combat qui permettent d'immobiliser n'importe qui, donc l'arrêter ne pose pas de problème.
L'agresseur est plus fort que vous mais vous aimez vous confronter à l'impossible et espérez être comme David contre Goliath.
Vous vous sentez plus malin que lui et un simple croche-patte permettra à quelqu'un ou un groupe de personnes d'intervenir plus facilement.
La haine de ce genre d'individu décuple vos forces et vous aveugle quant aux conséquences, alors vous intervenez.

Les réactions humaines sont parfaitement mathématiques, classables. Mais il ne faut pas pour autant croire que l'humain peut se ranger dans UNE boîte. L'humain est un ensemble de boîtes... Dont l'importance bouge suivant les éléments auxquels il est confronté.

Parler de « boîtes » pour la psychologie humaine peut donner l'impression d'enfermement, de « chose préétablie qui transforme la vie humaine en une destinée écrite d'avance » mais cette impression n'est pas du tout justifiée car une boîte a toujours une ouverture, sinon, ce n'est plus une boîte.

C'est écrit d'avance

Paradoxe : Le hasard du destin ou le destin du hasard ?

Le destin existe-t-il ?

Le hasard existe-t-il ?

Le destin, a comme définition « c'est écrit d'avance ».

Si on désire savoir si les événements sont écrit d'avance, plusieurs questions se posent :
Où est-ce écrit ?

Dans des livres tenus par des divinités ? (voir chapitre « Dieu existe-t-il ? Pour clore définitivement le débat »)

Dans des codes génétiques ?

Les codes génétiques prédisposent à certaines maladies, mais le hasard des rencontres humaines, (même si la sensibilité de nos capteurs chimiques dépend en partie de notre génétique), ne contrôlera jamais un feu rouge que l'on grille ou que l'on respecte, ni l'oiseau qui passe et qui défèque sur notre tête, interrompant notre course effrénée.

Et pourtant le destin existe... Lorsque les éléments sont plus puissants que nous, le résultat $A+B=C$ peut être connu d'avance.

Exemple : un météorite géant frappe la terre, et aucune vie humaine ne pourra survivre sur la planète. Il y a plusieurs météorites capables de créer un tel événement. Notre capacité à calculer lequel nous frappera ne fera que nous révéler ce destin. Mais quelque part, ce destin est déjà écrit. Cela arrivera dans 20 ans, dans mille ans, dans un million d'années...

D'autres exemples peuvent être trouvés lorsque la survie d'une personne est menacée à court ou moyen terme (contamination nucléaire, chimique, virale, etc...) ou lorsqu'une personne a tel ou tel comportement et fait en sorte que certains événements arrivent (cas d'auto-destructions, cas où l'on provoque la chance, etc...) mais on est là face à une logique de probabilité mathématique, de statistique.

En gros, plus on a un comportement sexuel à risque, plus on a de chances d'avoir une MST, ou plus on rencontre des gens dans un domaine spécifique, plus on a des chances par ces contacts, d'obtenir un job dans ce secteur.

On appelle ça forcer le destin.

Mais de là à penser que dès la naissance, une personne aura « telle mort »...

Alors pourquoi certaines personnes aiment croire en la destinée ?

Le survisme répond : parce que ça assure leur survie.

La destinée est synonyme de « chemin déjà tracé » et c'est rassurant pour ces personnes de savoir qu'un chemin est tracé : ça fait moins peur.

Ces personnes sont-elles plus craintives que d'autres ?

Pas forcément. Elles ont besoin de se rassurer.

Et le besoin de connaître « sa destinée » a créé le domaine de la voyance.

La voyance, c'est croire en la destinée. Mais que la voyance s'appuie sur des cartes, un jet de dés, etc. Quelque chose devrait nous interpeller : la destinée change à chaque fois que l'on tire les cartes ou lance les dés puisque le résultat n'est jamais deux fois identique...

Est-ce parce que l'heure où on a lancé les dés ou tiré les cartes n'est plus la même ? Pourtant, une destinée est une destinée et on ne peut rien changer puisque c'est écrit !

A moins que la destinée ne soit pas une loi écrite, mais seulement une caractéristique de la psychologie humaine.

Et inutile de « mépriser » la croyance en la destinée. La comprendre et l'expliquer est préférable.

Pourquoi faire ?

Pour que la personne qui désire être rassurée aille chercher dans son cerveau les informations qui lui donnent l'impression d'être fragile, qui lui donnent l'impression d'être en déséquilibre, menacée par le « non contrôlé ».

Encore faut-il avoir envie de savoir et oser dédramatiser ce qui nous semble si « sérieux »...

Le miroir

Paradoxe : je veux savoir ! Mais pas trop...

- « *Miroir, mon beau miroir : qui est la plus belle de la contrée ?* »

- « *Ben heu... C'est à dire que vous n'êtes pas horrible, loin de là, mais vous n'êtes pas vraiment parfaite, seulement, si je vous le dis, vous n'allez pas aimer et reléguer le miroir que je suis, dans la cave ou le grenier... Alors... Que dois-je dire... ?* »

Face à un problème, on devrait chercher la solution d'une façon neutre, sans à priori. Mais souvent, on cherche une solution là où on croit la trouver, négligeant bon nombre de possibilités qui ne nous viendraient pas à l'idée.

Pourquoi est-ce que l'on cherche cette solution à portée de main, là où on croit la trouver ?

Parce qu'il nous paraît moins dangereux de chercher dans une pièce de notre maison plutôt que dans une pièce d'un grand manoir inconnu et parce qu'il est moins fatigant (intellectuellement) d'aller chercher dans une pièce sans sortir de chez soi, plutôt qu'aller dans un lieu plus éloigné.

La survie est et reste l'organisateur de tous nos comportements et pensées. Evidemment certaines personnes sont plus téméraires que d'autres. Comment l'expliquer ?

Les « téméraires » n'ont pas les mêmes valeurs prioritaires que les « peureux ». Le peureux juge « l'information inconnue » comme étant un danger, alors que le téméraire a classé « l'information inconnue » dans la case « assure ma survie ». Le téméraire associe « information inconnue » à « chance et avantage de découvrir quelque chose que les autres ne connaissent pas ou qui peut m'être utile ». Il peut l'associer également à « donnée nouvelle qui empêchera mon cerveau de s'ennuyer » (ce qui arrive souvent lorsque la routine s'installe trop longtemps). Etc.

Mais que l'on soit téméraire ou peureux, on atteint toujours à un moment la limite où on se dit :
« je ne le sens pas d'aller là... »

C'est la même chose lorsqu'on nous dit quelque chose que l'on n'a pas envie d'entendre.

Doit-on se forcer à écouter ? Doit-on se mettre en danger ?

Pas forcément.

Comme avec un poison, il faut savoir jouer avec le dosage.

Le curare est un poison mortel à haute dose, mais c'est à petite dose un médicament pour certaines maladies du coeur. Alors, doit-on regarder de près cet élément qu'est le curare ou fermer les yeux, détourner le regard ?

Comment faire pour avoir le beurre et l'argent du beurre ?

(nulle recette magique, juste le fameux équilibre à trouver)

L'équilibre entre « se mettre en danger » et « rester protégé »

Puisque des informations nouvelles sont toujours bonnes à prendre pour notre survie (le manque de connaissances nuit pour prendre les bonnes décisions), et puisque notre inconscient et nos limites resteront toujours réfractaires à des idées trop différentes des nôtres (semblant menacer notre survie), le mieux est donc de chercher à amoindrir la part de danger, à mettre un filtre, une vitre protectrice (mais pas trop) entre nous et les informations « trop nouvelles ». Mais également de s'habituer à la remise en question permanente pour que notre première réaction, la défiance, ne soit plus une valeur prioritaire décisionnaire.

Avec l'habitude, la défiance se transforme en « soif de connaissances nouvelles ».

Concrètement, comment faire ?

Prenons deux exemples de sujets qui fâchent, soit en famille soit entre amis :

1 - Dieu

2 - La politique

Je veux savoir (mais pas trop) ce que pense mon voisin de table.

Je ne veux pas me disputer s'il « pense des conneries », mais créer de l'harmonie entre les êtres (et donc savoir ce qu'il pense) me semble nécessaire et me pousse à engager la conversation un peu maladroitement sur le sujet.

Ça ne loupe pas ! Il ne pense pas comme moi.

C'est même radicalement l'opposé...

Je l'écoute, poliment, sans l'interrompre même si je brûle de lui répondre immédiatement, de lui balancer à la figure tout un tas de contre argumentaires...

Mais me retenir de dire n'est pas pour autant la meilleure façon d'exister.

Alors comment faire en sorte que la discussion ne vire pas au drame ?

En dédramatisant.

Ha ! Facile à dire... Car apparemment le sujet tient à cœur des deux côtés.

Comment ne pas en venir aux mains sans pour autant que l'un au moins s'écrase, tout en confrontant des idées ?

Notre ego semble menacé par le discours de l'autre. Mais l'est-il vraiment ?

Car après tout, ce ne sont que des mots !

Si un humain me traite de crétin, de minable, est-ce que j'en suis un pour autant ? Vous êtes devant une voiture grise et quelqu'un vous dit que la voiture est rose. Est-ce que vous allez le croire ? Est-ce que vous allez accorder du crédit à du « n'importe quoi » ? Non. Alors s'il dit n'importe quoi en m'insultant, qu'est-ce que j'en ai à faire ? Ce que disent les imbéciles n'a pas d'importance ! La parole peut être « sacrée », mais elle peut n'être que du vent.

Seulement, on a peur que ces paroles soient entendues et écoutées... Et crues. Alors on se sent obligé de répondre et de contrer ce qui nous semble faux.

Mais il y a plusieurs manières de réagir face aux mensonges. S'emporter ne sert à rien. Le juste argumentaire est une façon bien plus efficace pour contrer le « mensonge » ou « l'erreur » de l'autre, que l'utilisation de la violence.

« Au fait, pourquoi l'ai-je traité d'imbécile ? Parce qu'il se trompe ? Il a le droit de se tromper !

S'il se trompe c'est qu'il lui manque des données à un problème, non ? »

En général oui.

Mais là, on discute d'un sujet philosophique (car « dieu » et « la politique » sont des sujets dont la valeur ne tient qu'à l'individu qui en parle...) Il ne m'appartient donc pas de lui interdire son choix de valeur. S'il a envie d'accorder énormément d'importance à tel ou tel élément, à telle ou telle information... Pourquoi pas ? Après tout, le monde est tel que notre cerveau l'imagine.

Mais une fois de plus, tout n'est qu'équilibre : accorder systématiquement plus d'importance à ce que dit « l'autre » ou à l'opposé accorder systématiquement plus d'importance à ce que l'on pense (priviliégiant notre ego), c'est une erreur. Seule la « chasse à la réalité », seule la volonté de vouloir connaître ce qui est réel peut nous aider à trouver un équilibre serein.

La vérité, chacun la sienne, car chacun établit ce qui lui paraît « vrai ».

La réalité, elle, est universelle, mais on s'en approche seulement grâce au point de vue des autres car plusieurs points de vue différents permettent de mieux faire le tour de la réalité.

« Miroir, mon beau miroir, montre moi toutes les facettes d'un objet, d'une situation, d'un être vivant, cela afin d'augmenter mes chances de ne pas me tromper. »

La conscience fait peur

Paradoxe : conscience = impuissance ou puissance ?

Le miroir, « apprendre sans limite », cette conscience fait peur. Parfois, on préfère « ne pas savoir »...

Il existe plusieurs raisons pour laquelle on ne veut pas « être pleinement conscient » des éléments qui nous entourent.

L'une d'elle se résume par la phrase :

La conscience n'apporte souvent que la frustration de son impuissance.

Parfois on a beau savoir qu'un météorite nous arrive dessus, connaître sa grosseur, sa vitesse, sa composition, n'empêchera pas de nous faire écraser comme des moustiques si ce météorite entre en collision avec la terre. Et le fait de « savoir » ce futur angoissant nous fait nous demander « est-ce que je ne serais pas plus heureux si je ne savais pas ? »

Alors ?

Alors il ne faut pas oublier 2 choses :

La première, c'est qu'un décalage entre les informations présentes dans un cerveau (informations sensées être le reflet de notre univers extérieur) et la réalité de ce qu'est le monde, reste et restera une « erreur ». Et cette erreur, en terme psychologique, ça s'appelle la maladie psychologique et ça engendre de la souffrance. Et plus on est en décalage avec la réalité, plus on est « malade ».

(Exemple : se méfier d'un danger possible n'est pas une maladie lorsque le facteur risque existe, qu'il y a un pourcentage de chance significatif que ce danger puisse nous toucher.

Se méfier d'absolument tout et de voir partout un danger de mort, ça s'appelle la paranoïa et c'est une maladie mentale).

Il est donc préférable d'être le plus proche possible de la réalité, et donc de « savoir » même si on a peur des conséquences de ce savoir.

La deuxième implication est une conséquence de la première. Si on croit que notre cerveau est le centre du monde, que s'il « veut » alors les choses doivent être « comme il veut », il ne faut pas s'étonner qu'il n'y ait en finalité aucune harmonie.

Les forces du cerveau ont leur limite.

Finalement, « la conscience n'apporte souvent que la frustration de son impuissance » est une conclusion erronée. Cette conclusion arrive lorsqu'on additionne deux informations :

Le sentiment « d'être conscient des causes et des effets », et l'information « je veux, donc ce sera » : on a l'impression d'avoir toutes les cartes du jeu en mains, mais on est incapable de gagner. La frustration est là.

Mais sommes-nous si conscient que cela ?

La place que l'on se réserve en tant que « joueur » n'est-elle pas erronée, ne manque-t-elle pas de conscience ?

Si la conscience est associée à « je suis humble : je fais de mon mieux mais ne m'appelle pas ATLAS soutenant l'univers », il y a beaucoup moins de frustration et la conscience n'apporte plus de frustration.

Mais au fait, c'est quoi la conscience ? Et l'inconscient ?

Conscience et inconscience sont dans le même bateau...

**J'agis souvent sans comprendre pourquoi j'agis ainsi.
J'ai l'impression d'être un robot, de ne rien contrôler.
Comment est-ce possible ?**

Commençons par le début :

Tu es au courant que les humains ont (lorsqu'il n'y a pas eu d'accident) cinq sens : l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût et la vue.

Oui.

Ces cinq sens nous donnent des informations sur le monde extérieur, par exemple lorsqu'il y a un changement de température, notre peau (le sens du toucher) nous indique ce changement. Lorsqu'un son est entendu par l'oreille, cette dernière nous transmet également des informations. Etc.

Oui

Notre environnement nous envoie en permanence toutes ces informations liées aux cinq sens. On en est conscient lorsque par exemple, un bruit nous fait sursauter. Mais le ronron d'un frigo ou un son répétitif, habituel, arrive à « se faire oublier ».

Oui, c'est vrai.

Notre cerveau reçoit en permanence de nombreuses informations sur notre environnement (la lumière, les sons, les odeurs, etc) et il les analyse suivant ce qu'il a déjà en stock, suivant ce qu'il a déjà en mémoire.

Et la mémoire, même si c'est quelque chose d'impalpable, elle commence dès que notre cerveau (dans le ventre de la mère) est apte à enregistrer des informations.

A partir de quand précisément ?

Je ne sais pas, mais ça n'a pas d'importance pour la suite des explications.

Notre cerveau, est donc en permanence en train d'analyser des informations, des données qu'il reçoit, en les comparant à d'autres.

Lorsqu'il les a comparées, il arrive à mettre une étiquette dessus : « danger » ou « plaisir » ou « sans importance ».

D'accord, mais quel est le rapport avec le fait que parfois je ne comprends pas mes agissements ?

Tu ne comprends pas certains de tes agissements parce que le cerveau humain agit en deux étapes :

première étape : la reconnaissance, l'étiquette qu'il pose sur une donnée nouvelle, elle se fait en général très rapidement, par analogie d'image, d'impression.

Mais une fois cette information reçue, que fait notre cerveau ?

Si l'étiquette est « sans importance », l'information est généralement oubliée.

Mais si elle a une étiquette « danger » ou « plaisir », là on passe à une deuxième étape : l'information nouvelle est « classée parmi toutes les autres informations de ton cerveau.

Danger ou plaisir, ces étiquettes me semblent un peu trop « radicale », sans nuance !

L'étiquette « danger » ou « plaisir » est plus une « famille d'étiquette » car il y a évidemment tout une gamme de danger plus ou moins fort, et idem pour les plaisirs.

Mais cette famille « danger » ou « plaisir » est ce qui forme nos choix : car en général, le danger n'assure pas notre survie, on aura donc tendance à le fuir, et le plaisir est plus du côté de « notre survie », donc on aura tendance à aller vers lui.

Pourtant certaines personnes aiment le danger et le recherchent !

Oui. Les alpinistes, les cascadeurs, etc.

La valeur « danger » pour un alpiniste « assurera sa survie » parce qu'il a besoin de cette adrénaline. Ce « danger » ne sera donc pas la valeur dominante du moment (adrénaline sera la valeur dominante). Cette même valeur « danger » sera pour un individu lambda, quelque chose d'assimilé à « n'assure pas ma survie ». Et il fuira ou se protégera. Tu vois la différence de traitement de l'information par deux différents cerveaux ? Ils ont la même analyse suivant « survie assurée / survie non assurée » mais n'ayant pas les mêmes valeurs dominantes, ils n'agiront pas de la même manière.

OK.

On en était aux deux stades de l'information dans notre cerveau :

Le premier :

Un classement rapide, primaire : « danger / plaisir », établit par notre cerveau par analogie (suivant ce qu'il connaît déjà).

Le deuxième, qui est le « classement » de l'information nouvelle parmi les autres informations contenues dans notre cerveau, va mettre cette information nouvelle dans une suite de causes et d'effets :

exemple, un son issu de la sonnette de la porte va nous surprendre, indiquer une sorte de « danger » à cause de son caractère imprévu, mais en classant l'information, le cerveau va réaliser (comprendre) que ce son inattendu n'est que le son de la sonnette et qu'il suffit de se déplacer pour savoir si c'est « une bonne nouvelle » ou une « mauvaise nouvelle ».

Logique. Mais le passage du premier stade au deuxième stade est instantané, non ?

Oui, ce passage est quasi instantané. Mais parfois, lors de traumatisme, ce passage ne se fait pas. L'information classée généralement « danger fort » n'arrive pas à trouver sa place.

L'information « danger absolu » paralyse le cerveau et donc le classement correct de l'information dans une suite de causes et d'effets, ne se fait pas.

On ne comprend pas « comment c'est arrivé », « pourquoi c'est arrivé », etc.

Pourquoi on n'y arrive pas ?

Généralement parce qu'on se pose de mauvaises questions.

L'humain cherche sa place dans l'espace qui l'entoure, et il se retrouve souvent face au paradoxe :

« j'existe, mais je ne suis rien. »

Et cela est difficilement acceptable pour notre ego.

Par exemple, beaucoup de gens voient un accident ou un incident, et se sentent ensuite mal parce qu'ils n'ont rien pu faire. Certains se sentent alors coupables. Le problème de base a été : « j'étais présent en spectateur, donc j'existais, mais je n'ai pas existé pour empêcher cela, donc je n'existe pas. »

La philosophie de vie pour surmonter ce genre de situation tient en peu de mots :

« je ne suis pas dieu », « je ne suis pas Atlas soutenant le monde » donc je n'ai pas de raison valable de culpabiliser.

D'où vient ce sentiment de se croire « dieu » ? Y'a-t-il besoin de croire en dieu pour avoir ce sentiment ?

Ce sentiment de se croire tout puissant est lié à notre ego.

Notre ego a tendance à nous faire croire que nous sommes l'essentiel du monde. Il est une composante importante de « la survie ».

Et ce n'est pas en lien avec la croyance personnelle de l'existence d'un ou plusieurs dieux.

L'ego, on en a besoin, mais encore une fois tout n'est qu'équilibre. Un ego très fort aura souvent tendance à écraser les autres. Un ego faible aura tendance à toujours faire passer les autres avant ses propres désirs, mais cela n'entraîne pas « le bonheur » car le bonheur est une harmonie naturelle et non forcée. Or les personnes faisant passer les autres toujours avant soi ont souvent un problème « d'oser exister », de « prendre le risque d'être une source de problèmes ».

Et... Quel est le rapport avec l'inconscient ?

Tu as raison, je m'en suis éloigné. Alors revenons sur le stade « classement de l'information ». Je vais te poser une colle :

Ah ?

Oui. Où se situe l'inconscience :

Lorsqu'on n'a pas à réfléchir sur : $2 + 2 = 4$?

Lorsqu'on ne sait plus quelle route utiliser pour se rendre chez des amis, mais qu'on a le sentiment qu'on est sur la bonne voie ?

Lorsqu'on rêve dans son sommeil ?

Je choisirais plutôt les deux dernières propositions.

D'un point de vue purement logique, il y a des centaines de millions de données (d'informations) dans notre cerveau. Mais parfois, une donnée (une information) se « perd » par rapport aux autres. Elle existe toujours, mais n'est plus bien classée. Là, on peut dire que c'est une donnée « inconsciente ». Et pour qu'une donnée inconsciente passe dans le conscient, il « suffit » de la raccorder à des causes et des effets corrects.

Mais à son tour, une donnée peut passer du « conscient » à « l'inconscient » lorsqu'on oublie certaines choses et que certains liens « causes à effets » disparaissent.

Seulement la description de « l'inconscient et du conscient » est incomplète si on ne parle pas de « la vitesse ».

La vitesse de quoi ?

La vitesse d'accès à l'information. Nos neurones sont reliés entre eux par des « fils » et plus ces fils sont utilisés (parce qu'on a besoin de ces chaînes d'informations), plus ils sont « gros ». Au contraire, moins on les utilise, moins ils sont importants.

Quel est le rapport avec l'inconscience et le conscient ?

Lorsque je te demande $2 + 2 = ?$

Je réponds 4.

As-tu eu l'impression d'avoir eu à y réfléchir ?

Non, c'est automatique.

Maintenant si je te dis « mygale juste au dessus de ta tête ! »

Beurk ! Je regarde si c'est vrai même si je sais que tu me fais une blague !

Ton temps de réponse a été le même. Très rapide.

Or souvent on croit que « l'inconscient c'est lorsqu'on fait les choses sans y réfléchir ». $2 + 2 = 4$ pourrait alors être qualifié de « donnée inconsciente ».

Oui, d'accord. Et ?

Et maintenant tu sais que « l'inconscient » est l'ensemble des informations contenues dans ton cerveau que le raisonnement n'a pas pu relier avec d'autres informations. L'inconscient n'a rien « d'obscur », ce n'est pas un « lieu précis dans notre tête », et pour comprendre son mécanisme, nul besoin de faire des interprétations mystiques.

Les données inconscientes peuvent devenir conscientes (retrouver leur place), et inversement.

Mais il n'y a pas moyen de mieux contrôler son inconscient ?

L'inconscient n'est pas « dangereux » ! Pourquoi veux-tu le contrôler ?

Mais, tu disais qu'être inconscient d'un danger peut nuire gravement à notre survie !

Il ne faut pas confondre l'inconscient (l'ensemble des informations inconscientes) et une information inconsciente.

Notre inconscient existera toujours car il fait partie intégrante de la machinerie « cerveau ». Mais l'information inconsciente, elle, n'existe que parce que momentanément on ne la relie pas avec d'autres informations. Prise isolément, cette information inconsciente peut représenter un danger potentiel (si on agit comme un robot et qu'on oublie de prendre en compte des paramètres : exemple, si on te dit « marche » devant une falaise, tu tombes. Alors que si tu réfléchis à « pourquoi marcher ? » en général, tu t'arrêtes avant de tomber).

Mais j'ai bien dit que l'information inconsciente est POTENTIELLEMENT un danger. Ce n'est pas une obligation, loin de là.

Quand on rêve, on dit que c'est l'inconscient qui parle.

Effectivement, il parle. Mais tu conviendras que les rêves, c'est un peu n'importe quoi au point de vue « clarté » ! Comme si les causes et les effets étaient mal reliés entre eux... Tiens tiens ? Exactement la définition donnée plus haut...

Les rêves, ce sont des informations que le cerveau n'arrive pas à bien classer. Lors du sommeil, la partie raisonnement de notre cerveau n'est pas pleinement activée (l'une des preuves est que nous ne lisons jamais des choses écrites dans nos rêves).

Ces informations que le cerveau n'arrive pas à bien classer, se « baladent » et s'associent au gré de... On ne sait pas au gré de quoi elles s'associent, mais une chose est sûre, on y retrouve très souvent des éléments de la journée que l'on vient de vivre. Les symboliques aussi existent, mais comme chacun a des valeurs symboliques différentes du voisin, il est idiot de vouloir faire des lois sur l'interprétation des rêves.

(Exemple : une personne dont le père est grand, puissant, en impose aux autres, pourra avoir dans un rêve l'image d'une statue. Pour une autre personne dont le père est plutôt chétif, mais malin ou roublard, la symbolique dans un rêve pourra très bien être « une fouine ».

Les symboliques sont infinies et propres à chacun. Chacun trouvera les liens qui lui sont propres. Les lois en la matière sont donc impossibles à établir, sauf à vouloir imposer ses fantasmes au reste de l'humanité.)

Bon d'accord, mais on discutait de :

Pourquoi j'agis sans comprendre, comme un inconscient ?

En fait, ton cerveau a joué son rôle : il a analysé un événement, et a réagi en conséquence. Maintenant que tu sais que ta réaction (qui vient de toi et non d'un être étranger) n'est pas un hasard mais répond bien à une situation, il ne te reste plus qu'à comprendre quel a été le cheminement de l'information dans ton cerveau.

Le cheminement de l'information dans mon cerveau ?

Oui. Déterminer tes valeurs dominantes pour tel ou tel agissement. Exemple : si j'ai suivis l'avis du groupe sans réfléchir, c'est peut être que ma valeur dominante du moment était « être dans le groupe, protégé, exister » et non « je vais faire telle activité (avec le groupe) ».

C'est facile à dire comme ça mais pas évident à comprendre. Sans oublier que lorsqu'on a peur de quelque chose, ce n'est pas évident d'en parler !

Oui, ton raisonnement sait que les données inconscientes (mal reliées aux autres) existent, mais il est totalement paralysé par l'idée d'aller les utiliser, de les « toucher » de les « gérer ». Pourtant, il va falloir le faire et le meilleur moyen d'y arriver, c'est de dédramatiser. Ne plus en faire « une montagne infranchissable » mais un simple défi à relever.

Cette paralysie est toujours « liée à un grave problème » ?

Non, elle peut être simplement due à « une grosse flemme » mais... Derrière une flemme, il y a souvent des causes et des effets mal reliés entre eux. Exemple : croire que le monde tourne autour de moi et que tout m'est dû. Croire que ça ne sert à rien de faire quoi que ce soit (découragement, mélancolie, etc.) Croire qu'une personne qui vous dit « bouge toi le cul » n'est qu'un moralisateur et un empêchement de dormir tranquille.

Mais bon, je ne dis pas ça parce que la paresse est une honte ! La paresse a des qualités de vie car elle permet aussi de prendre le temps d'apprécier les choses, d'avoir du temps pour réfléchir, etc.

Alors comment dédramatiser quelque chose que notre cerveau a qualifié de « drame » ?

Ça c'est la question !

Se remettre en cause est-il impossible ?

Remettre en cause non pas « tout son être », mais une partie, est-ce que ça va te faire « mourir » ? Disparaître ?

Tu crois être la seule personne dans ta situation, cela renforce l'idée que « ce qui est arrivé est une exception, un drame ». Lorsque tu communiqueras avec d'autres personnes, tu t'apercevras que tu n'as pas été la seule personne dans ce cas depuis le début de l'histoire de l'humanité ! Et que tu ne seras probablement pas la dernière. Alors prends en conscience.

Mais à quoi ça va m'avancer de savoir que je ne suis pas la seule personne ?

D'une part à ne plus associer l'information « je seul(e) au monde », « je suis isolé de tous par un océan », à l'information qui a créé ta peur (qui peut être une réprimande, un accident, une perte importante, etc.).

Avoir le sentiment d'être seul au monde est un élément qui peut être changé (avec de la volonté, de la communication, etc.) alors que le traumatisme fait partie du passé et on ne peut pas changer le fait qu'un accident se soit produit. Par contre, on peut changer sa façon de le gérer, de le comprendre.

D'autre part, en communiquant tu vas t'apercevoir que des gens sont arrivés à mieux vivre malgré l'événement traumatisant. Certaines personnes sont non seulement arrivées à mieux vivre, mais aussi à guérir pleinement en prenant des forces dans leur problème passé. (Un traumatisme peut rester une cicatrice mais servir de motivation à construire de très belles choses / engagement dans une association, dépassement de soi, etc.)

Mais communiquer c'est s'exposer, c'est se mettre en danger !

Ça peut oui. Mais rien n'est tout noir, rien n'est tout blanc. Si tu communique avec des personnes de confiance, tu arriveras à supprimer cette impression de « danger si je parle » et même mieux : tu vas te sentir dans un premier temps soulagé !

Après, ce soulagement dont tu as terriblement besoin ne doit pas te faire oublier que le soulagement n'est pas le véritable « but ». Ton but est de remettre chaque chose à sa vraie place, comprendre ce qui s'est réellement passé, gérer tes doutes pour qu'ils ne soient plus étouffants, sans pour autant ne plus remettre en question quoi que ce soit.

Et ne pas oublier également que ça prend du temps de « comprendre » afin que « les données inconscientes » reprennent leur place dans des suites réellement logiques de causes et d'effets.

Je suis né mais je n'existe pas

Paradoxe : peut-on exister sans être ?

Pourquoi ai-je cette impression ? Cette impression de transparence, d'être insipide, de ne pas savoir ce que je dois faire, de n'avoir aucune utilité réelle ?

Peut-être parce que tu n'as jamais répondu réellement aux questions essentielles ?

Quelles questions essentielles ?

Celles que l'on se pose à l'adolescence mais dont souvent on oublie de trouver des réponses.

C'est à dire ?

« Pourquoi je suis en vie ? Quel est le but de l'univers ? Pourquoi tout ça ? »

Je me suis déjà posé ces questions... Mais pour les réponses...

Comme chercher une réponse ça te « prend la tête » ou que tu n'as pas envie de te mettre en danger en y réfléchissant, et bien tu n'as pas cherché plus loin...

Et les réponses, c'est quoi ?

Ha ! Chacun doit répondre soi-même. Si tu adoptes la philosophie d'une autre personne, il y a des risques pour que ça ne te convienne pas complètement.

Pourquoi tu me parles de philosophie ?

Parce que la philosophie c'est un ensemble de valeurs prioritaires que l'on choisit parmi l'océan des possibilités humaines.

Je ne comprends pas.

Tu peux décider de privilégier ta réussite professionnelle, tu peux privilégier une vie de famille, tu peux essayer de privilégier tout à la fois, tu peux en avoir rien à faire de tout ça. Tous les chemins peuvent mener au bonheur. Mais celui qui amènera à TON bonheur, sera celui où tu te sentiras le mieux, où ta survie sera le mieux assurée. Alors à toi de faire une liste de tout ce qui assure vraiment ta survie. Et laisse toi une marge d'erreur, une possibilité de connaître autre chose que ce dont tu es sûre.

Ça c'est de la philosophie de comptoir !

Crois-tu ? La philosophie n'est rien d'autre qu'une liste de valeurs que tu privilégies. Ne fais pas de « snobisme » en mettant dans un cadre doré : Platon, Epicure et les autres.

Ces philosophes grecs discutaient aussi autour de verres de vin. Alors évidemment, comme c'était il y a longtemps, leurs pensées ont pris une valeur « sacrée ». Et comme ils étaient parmi les premiers hommes à laisser une trace écrite de leurs pensées profondes, ils ont pu prendre toute la place qu'ils voulaient.

Mais TA philosophie de vie et tes valeurs sont tout autant respectables, même si tu n'as pas le même vécu et la même éducation que tes ancêtres.

Ça ne me dit toujours pas qui je suis moi !

Normal, tu voudrais avoir la réponse à ta question, comme on choisit un programme télé, en zappant et en ayant immédiatement la réponse ! C'est utopique !

Oui, utopique ! Je suis nulle !

Arrête de te juger, ça ne sert à rien. Il vaut mieux chercher à comprendre.

Mais comprendre pourquoi faire ??? ça ne sert à rien tout ça !

Ça fait longtemps que tu n'as pas respiré profondément, lentement, à plusieurs reprises ?

Qu'est-ce que la respiration a avoir là dedans ?

Le stress. Respirer posément aide à faire descendre son niveau de stress. Et c'est mieux pour réfléchir, car dans la panique, dans la peur, dans l'oppression, on arrive difficilement à trouver les bonnes réponses.

Bon, je respire. Hummmm. Fouuuuuuuuu.
Et après ?

Refais le plusieurs fois, et plus lentement.

Prends ta respiration en la faisant durer 6 secondes, et souffle pendant 10 secondes.

En fermant les yeux si tu en as envie, ça évite de parasiter sa tranquillité avec le monde qui nous entoure.

Hummmm. Fouuuuuuuuuuu. Hummmm. Fouuuuuuuuuuu. Hummmm.
Fouuuuuuuuuuu. Hummmm. Fouuuuuuuuuuu.

Bien.

Maintenant ferme les yeux et imagine un ciel étoilé. Tu vois toutes ces petites lumières dans le ciel ?

Oui, et alors ? C'est à elles que je dois demander qui je suis ?

Ha ! Qui sait !

Maintenant fixe une de ces petites lumières et fait comme si tu pouvais te transporter à travers l'espace, rejoins cette étoile qui est un soleil. Autour de ce soleil, il y a plusieurs planètes qui tournent. Pose toi sur une de ces planètes. De ce lieu, regarde le ciel étoilé et observe les centaines d'étoiles. Essaie de les compter.

Y'en a trop. Je ne peux pas.

Essaye tout de même. Je ne te demande pas un chiffre exact. Prends un tout petit morceau de ton champs de vision, et compte. Combien tu en vois ?

... 49, 50, 51, 52.

Maintenant à ton avis, dans le ciel entier que tu peux voir, combien de fois peut tenir le petit morceau que tu as utilisé pour compter.

Oula !

Mille ou dix mille fois peut être !

Maintenant, prends conscience que ton champs de vision c'est à peine la moitié de ce qu'il y a à voir puisque si tu étais de l'autre côté de cette planète, tu verrais un autre ciel invisible d'où tu es maintenant.

Donc, ça multiplie au moins par deux le nombre que tu as établi.

Et la multiplication va servir à me dire qui je suis ?

Toujours aussi pressée ?

Oui, ça va te servir à savoir qui tu es.

Car à l'œil nu, on ne voit encore « rien » de l'immensité de l'univers. Le chiffre final que tu peux donc trouver est largement supérieur à ta première estimation.

Ça fait donc des centaines de milliards d'étoiles. Avec probablement chacune des planètes qui tournent autour. Et probablement des tas et des tas de planètes où il y a des êtres vivants.

C'est pour me dire que je ne suis rien du tout que tu m'as fait cette belle démonstration ? Merci ! ça me déprime encore plus !

Ha ! Non, ne déprime pas. Comprends que le monde ne se limite pas à ton nombril et à son devenir.

Mais j'en ai rien à foutre de l'univers si moi je n'arrive pas à trouver MA place.

Ta place, elle est quasiment rien. A l'échelle de l'univers, tu n'es même pas une poussière ! A l'échelle du temps, c'est pareil ! La durée de vie de notre soleil est approximativement de 9 milliards d'années, donc même si tu vis cent ans, ça ne représente rien du tout !

Merci, ça me déprime encore plus !

Comprends ta déprime et tu comprendras pourquoi tu ne trouves pas ta place.

Hein ?

Tu es déprimé de ne pas trouver ta place en partie parce que tu as regardé les autres humains, et parmi eux, ceux qui réussissent, ceux qui sont « quelqu'un ». Et tu voudrais être pareil.

Mais même ceux là restent des infimes poussières, du presque néant à l'échelle de l'univers.

Alors pourquoi se rendre triste à cause de choses si dérisoires ?

J'ai peur et tu crois que c'est en me disant des trucs pareils que je vais avoir moins peur ?

Tu as peur de quoi ?

De ne pas être aimée ? De vivre pour rien ? De ne pas être heureuse ? De ne pas aimer ? De mourir ?

Tout ça à la fois ?

Peut-être...

L'une des solutions philosophiques que te donne l'univers, il est au niveau des particules élémentaires.

'Tin mais de quoi tu vas encore me parler pour ne pas répondre à mes vraies questions ?!

Sois patiente.

Les étoiles, les soleils, sont grâce à leur chaleur intense, la source d'existence du carbone. Or tu es faite en partie de carbone. Tu es donc faite d'une partie des étoiles. Et ce carbone est éternel !

Le carbone n'est pas éternel, ça brûle et ça disparaît !

Faux. Le carbone solide brûle mais ce transforme en gaz. Et ce gaz est de nouveau transformé par les plantes en carbone, les plantes sont mangées par l'homme, ainsi de suite. Infiniment.

Mais je ne me résume pas à du carbone !

Non, mais c'est une partie non négligeable des réponses que tu cherches.

Maintenant, parlons de ta naissance à toi.

Pourquoi es-tu née ?

Ha ça, si je savais.

Le pire, c'est que la réponse, tu la connais déjà.

Ha ? Je ne suis même pas sûre que mes parents s'aimaient !

Qu'ils s'aimaient ou non, n'a rien à voir avec ta naissance. Tu es née parce qu'un spermatozoïde a rencontré un ovule. Le reste, on s'en fout complètement !

Pardon ? Mais c'est important de savoir si j'ai été désirée, comment je...

Non, on s'en fout. Car le fait que tu aies été désirée ou non, que tu aies été issue d'un amour passionné ou banal, d'une rencontre brève ou longue, ne change absolument pas ce fait de base : si un spermatozoïde n'avait pas fécondé un ovule, tu ne serais pas là.

Donc, pourquoi tu es là... ?

Parce qu'un spermatozoïde a rencontré un ovule. Mais bon, c'est un peu court comme réponse !

Tu veux quoi ? Un paquet cadeau ? Avec un joli kiki dessus ?
Mais quel que soit l'emballage, ça ne changera pas le présent.

Mais connaître ses parents, savoir si... C'est important !

Oui et non. C'est important d'avoir des parents parce que l'enfant a besoin de repères dans ce monde, et que les parents, les personnes normalement les plus présentes autour de leur enfant, servent à ce dernier de « jalons ». L'enfant se dit « une femme, c'est maman », « un homme, c'est papa ». Mais lorsque l'on naît sans père ou sans mère, on peut se trouver d'autres modèles, et avoir une vie parfaitement heureuse et réussie.

Tout de même, c'est plus dur quand on est orphelin.

Oui, c'est plus dur parce que lorsqu'on a du souci, c'est bien utile d'avoir des parents. On n'a pas à se poser trop de questions, on va vers eux, et ils vous cajolent plus ou moins bien. Mais on a beau avoir des parents, lorsque ces derniers sont maladroits, et bien on n'est pas cajolé comme on voudrait, ou ils ne suffisent plus pour répondre aux questions, aux angoisses. Et à ce moment là, on comprend que le monde ne se limite pas à la cellule familiale, que l'on a besoin d'amis, etc.

Des amis, je n'en ai pas !

Commence d'abord par savoir qui tu es, ensuite tu pourras faire des rencontres, te faire des amis, sans avoir à te dire « je suis nulle » « je vais être ridicule » etc. Car se dire ces choses là, ça transparait et les « autres » sont souvent mal à l'aise. Il faut donc commencer par savoir qui on est, s'accepter sans se forcer, mais en se comprenant.

Bon, et l'ovule fécondé, il doit faire quoi de sa vie ?

Il doit commencer par se construire.

Concrètement ?

Se construire, ça veut dire parler et écrire une langue correctement afin de pouvoir communiquer correctement. Dans le cas contraire, sans avoir appris du vocabulaire, sans savoir appris à ne pas faire de fautes grammaticales, sans pouvoir lire, écrire, parler facilement, on est rapidement handicapé dans la vie, que l'on soit analphabète ou simplement maladroit.

Mais ce n'est pas de la faute des enfants s'ils deviennent analphabètes ou simplement maladroits !

L'éducation dépend de plusieurs paramètres :

Les parents et leur propre niveau d'étude,

La philosophie des parents aussi, car on a beau avoir un bon niveau d'étude, si on a pris par mimétisme des valeurs artificielles comme valeurs prioritaires, on est rapidement « à côté du monde réel »,

De l'école et de la qualité des professeurs, car tous ne sont pas doués pour écouter les élèves, les intéresser, et savoir leur répondre efficacement.

Des paramètres économiques, car les études coûtent cher.

Etc.

Mais quoi qu'il soit, même si c'est dur de revenir à un niveau correct, rien n'est impossible si on s'en donne les moyens. Avec l'âge c'est plus dur d'apprendre. Mais ça reste possible. Et l'une des grosses barrières qu'il faut franchir lorsqu'on est adulte pour revenir à un bon niveau, c'est que l'on devient « responsable » de son éducation, alors que lorsque l'on est enfant, on ne fait en général que suivre donc on ne se pose pas trop de questions de responsabilité.

Personnellement, je crois posséder suffisamment de vocabulaire, je sais parler correctement, mais ce n'est pas pour autant que je sais ce que je suis !

Et comment considères-tu ta façon de communiquer ?

Normale. Même si je suis parfois timide.

La timidité est une attitude beaucoup plus nocive que l'on croit. Chacun a droit à une part d'intimité, donc à ne pas « tout dire à tout le monde », mais lorsqu'on ne communique pas librement, lorsqu'on se met des barrières ou lorsqu'on subit des barrières à la libre communication, comme notre cerveau est fait pour analyser des informations, il analyse coûte que coûte, même lorsqu'il n'a rien de « nouveau à analyser ». Alors il se met à analyser des anciennes données, des souvenirs, à se remettre en cause plus que de raison, et le sixième sens (l'imaginaire) devient la source principale d'information du cerveau.

Que se passe-t-il alors ? Et bien le cerveau s'éloigne de plus en plus de la réalité. Car la réalité du monde change en permanence, mais le cerveau lui reste en vase clos faute de communication. Il perd lentement mais sûrement pied avec la réalité.

Je suis folle ?

Ha ! Pourquoi tout de suite les grands mots ? Parce que les extrêmes sont plus enivrants que l'équilibre ?

« Folle » veut dire que la réalité n'alimente plus du tout le cerveau.

Or on a souvent une part de notre vie « normale », en adéquation avec la réalité, puis sur d'autres sujets on se fait des idées. Et c'est dur d'arriver à déterminer précisément à partir de quand on commence à se faire des idées. Démêler l'exact de l'inexact.

Et dans la timidité, l'une des choses qui est déformée, c'est « la place qu'on occupe dans la société ». Mais surprise : le problème n'est pas uniquement qu'on se bride, donc qu'on se crée un existence « trop petite ». L'ego des timides est aussi très important dans le sens où ses « certitudes », ses « principes » ne peuvent pas être remis en cause.

Pourquoi cette « impossibilité de remise en cause » ? Parce que sinon, il en résulte une impression de « disparition » : « Si je ne m'accroche pas à mes principes, alors je ne suis plus rien ».

Selon les timides, la survie passe à la fois par « ne pas être jugé négativement par les autres et leur regard », et « ne pas remettre en cause mes principes ».

Sans oublier la sensibilité. Les timides sont très sensibles, ce qui veut dire que leurs 5 sens leur envoient énormément d'informations et il y a de temps en temps « embouteillage » face à ce flot d'informations, d'où leur sentiment de « survie assurée » lorsqu'ils se replient sur eux-mêmes ».

On ne peut pas « changer » ! Quand on est sensible, on est sensible et c'est une tare toute sa vie !

La sensibilité est comme tout : un avantage et un inconvénient.

Quand on est très sensible, pour ne pas être noyé par ce flot d'informations, il faut apprendre à relativiser, à mettre un filtre, à savoir mettre la bonne valeur à chaque information.

Toujours facile à dire, toujours difficile à appliquer.

La conscience aide !

Puisque tu sais que tu es du genre à grossir certaines choses démesurément, chaque fois que ça arrive, dis-toi « oula ! je suis en train de partir en vrille ! Alors je respire profondément, j'essaye de voir comment agirait une autre personne dans ma situation, et surtout, je ne me laisse pas envahir par la peur et je trouve des solutions pour affronter les problèmes tranquillement ».

Et ça va se faire en claquant des doigts ?

Certainement pas !

Il faut du temps, et chaque fois que le cas se présente, agir avec conscience.

Au bout d'un moment ton cerveau aura pris l'habitude de cette gymnastique et tu ne seras plus prisonnier de tes anciens réflexes.

Mais ça prend du temps, et il faut un effort relativement constant. Sans oublier les aides extérieures éventuelles pour repositionner ta vision de « la réalité ».

Et je saurais mieux ce que je suis ?

L'une des techniques pour savoir qui on est, est le choix par élimination.

Si tu ne sais pas ce qui te plaît le plus, ce qui te permet d'être le plus « toi-même », tu sais peut-être mieux « ce que tu n'aimes pas faire ». Un peu comme un arbre : en enlevant les branches mortes on a une meilleure photo de ce qui est « l'arbre vivant ».

Mais si ce que je n'aime pas faire, c'est me remettre en question, c'est faire certains efforts, comment pourrais-je savoir qui je suis sans faire d'efforts et sans remettre en cause ce que je pense être « la réalité » ? C'est un cercle vicieux ! Je ne peux pas m'en sortir.

Tu as touché le cœur du problème.

Mais ne te décourage pas face à cette « montagne », car elle s'escalade très bien. Pas à pas. Lentement, mais sans perdre l'objectif. Il faut juste « oser franchir la limite ».

Et au chapitre de l'utilité ?

Comment être utile ?

A la base, personne n'est irremplaçable. Mais tu es là, tu es née. Alors pourquoi ne pas en faire quelque chose ?

Je pourrais me contenter de vivre pour moi !

Et pourquoi pas ? Si tu te sens en harmonie avec le reste et si ça te convient alors pourquoi chercher plus loin ?

Seulement apparemment, tu as une part de toi que l'on appelle « mauvaise conscience » qui vient te tarauder, t'agacer, t'empêcher de jouir tranquillement de la vie.

Alors, loin de chercher où est la morale, cherche plutôt pourquoi une part de toi a besoin des autres humains, du bien que nous nous apportons mutuellement.

Oui, d'où ça vient ?

De la survie, une fois de plus !

Car on peut très bien vivre en ermite, heureux, ne devoir rien à personne. Mais souvent ces personnes ont simplement du mal à gérer la « bêtise » des autres, et la seule façon pour elles de trouver leur équilibre, d'assurer leur survie, c'est de ne plus être ne présence de ce problème, donc, d'être seul.

Mais en général, l'humain est un animal sociable, ce qui veut dire qu'il se sent mieux au sein d'une communauté d'humains.

Pourquoi ? Là encore, la survie est le moteur unique de ce besoin des autres. La survie passe par de nombreux secteurs d'activités, par de nombreuses compétences, (savoir lire, écrire, réparer un objet cassé, construire, approvisionner, calculer, etc) compétences qu'il est difficile de réunir en un seul être. Aussi, on se répartit les tâches, et à plusieurs, on est plus fort.

Ça ne me dit toujours pas ce que je dois faire de ma putain de vie !

Je n'ai pas envie d'être un robot, mais la société me pousse à être un robot, sinon, je suis marginalisée.

Analysons également cette peur d'être marginalisé.

Combien de personnes ont peur d'être marginalisées en étant elles-mêmes ? Beaucoup.

Mais ce que tu qualifies de « marginalisation » n'en est peut être pas une. Peut être que la société telle qu'elle est réellement n'est pas simplement une « réunion de gens normaux », mais « une réunion de gens normaux + un tas de personnes différentes » et qui sait, le « tas de personnes différentes » représente peut être un chiffre plus important que celui des « gens normaux » !

Et alors ?

Tu cherches à faire partie de la société, et crois être davantage insérée si tu es « normale », c'est à dire faire comme les « autres » et être un robot.

Mais peut-être que tu es déjà inclus dans la société en faisant parti du groupe probablement le plus important, celui des êtres « marginalisés » ?

Il est donc inutile de courir après une « normalité » que vous imaginez être le « mieux ».

Pourquoi bien qu'étant potentiellement plus nombreux à être « anormaux », on cherche tous une certaine normalité ?

On a tendance à chercher à être « dans la norme » parce qu'ainsi on n'a pas besoin de faire l'effort intellectuel de savoir où sont nos limites. On se contente de suivre les limites de « la norme », celles déjà empruntées par d'autres, une sorte chemin déjà tracé. C'est moins fatiguant et plus rassurant.

Alors on s'enchaînerait naturellement, on se rendrait malheureux tout seul ?

Qu'est-ce qui pourrait empêcher cette dictature de « la norme » ?

Avant, le vote des femmes n'existait pas. Pourtant il y avait sur terre plus de femmes que d'hommes ! Chacune se sentant trop faible pour « lutter ». Mais lorsqu'il y a eu des réunions de femmes voulant voter, cela a réuni des compétences, des énergies, et finalement, avec le temps, les femmes ont eu le droit de vote.

Beaucoup de femmes ne croyaient pas en une victoire possible.

La première barrière à faire sauter, c'est celle qu'on a chacun dans nos têtes.

Alors il suffit de vouloir pour pouvoir ?

Il ne suffit pas de vouloir et de claquer des doigts pour que ce qu'on imagine devienne réalité dans l'instant.

En 1940, si on t'avait dit : « un jour, vous pourrez parler et voir instantanément une personne située de l'autre côté de la terre ! » tu aurais pris cette personne pour une folle.

Hors maintenant, internet et d'autres moyens le permettent.

Ça ne rend pas forcément plus heureux, mais la question était de savoir si en voulant, on peut, et la réponse est : oui. Plus on ose, plus les champs du possible existent.

Et en conclusion, je dirais que tout ce qui précède ne t'a pas dit clairement ce que tu dois faire de ta vie, comment te rendre utile, car PERSONNE ne doit te dire ce que tu dois faire, et personne ne peut te dire où doit être ton bonheur, même une personne qui te connaît bien et qui arrive d'une manière ou d'une autre à entrer dans ta tête. Car quelle que soit cette personne, ce n'est pas elle qui vivra ta vie, c'est TOI.

Donc, écoute des avis différents, des avis de gens qui t'aiment, de gens qui ne t'aiment pas, ne pas avoir peur d'aller chercher des avis dont tu sais qu'il y a de grandes chances qu'ils ne te plairont pas, car on ne sait jamais, il y aura peut être à un moment une idée qui t'interpellerà. Mais apprends à assumer tes propres choix sans te mettre la pression.

Apprends la mesure, l'équilibre : la vie, ce n'est pas « tout » ou « rien ». On vit beaucoup plus intensément lorsque l'on comprend ce que l'on fait, même lorsque ce sont de « petites choses ». Mais il faut faire un minimum. Alors...

Ose.

Arrête de te faire des idées sur tes incapacités, cultive tes envies, et soigne tes faiblesses sans leur tourner le dos.

Et si certaines fois ça ne va pas comme tu le voudrais, si « tout ne s'organise pas comme tu le voudrais », cherche un intérêt dans ces imprévus, cherche l'intérêt que l'on peut avoir à échouer, à ne pas être « parfait ». L'intérêt est partout : il s'appelle « la connaissance », et après la connaissance correcte, la bonne compréhension des mécanismes qui nous entourent, il y a la conscience.

Petits bouts par petits bouts.

Ainsi tu sauras mieux qui tu es.

L'éducation

Paradoxe : Savoir que l'on ne sait pas.

**Pour mieux apprendre à vivre,
il faudrait commencer par mourir.**

Qu'est-ce que c'est encore que cette connerie ?

C'est une image.

Quand on est jeune, on possède plein de capacités sans savoir qu'on les a, sans en avoir conscience. Et au fur et à mesure que l'on vieillit, que l'on perd certaines capacités, on prend conscience des avantages de la jeunesse.

La vieillesse quoi !

Et si un jeune avait déjà conscience de certaines choses avant d'être vieux, ne vivrait-il pas mieux ? Ne vivrait-il pas plus pleinement au lieu de vivre avec des regrets ?

Est-ce que les jeunes doivent être « vieux » avant l'heure ?

Prendre conscience de certaines choses n'est-il pas tuer l'innocence de la jeunesse ? Au lieu de « vivre mieux » sa jeunesse, on ne fait qu'entrer plus tôt dans la « vieillesse ».

Sauf que la vieillesse est dans la tête ! On a l'âge de ses artères.

Bon et alors ? Comment être sage sans être vieux et ainsi mieux vivre pleinement le temps présent ?

Se priver tour à tour de ses 5 sens...

C'est à dire ?

Mettre un bandeau sur ses yeux pendant plusieurs jours, afin de comprendre ce que nous apporte la vue. De plus, en se privant des informations que nous apporte la vue, l'humain est obligé pour pallier à ce manque d'information de développer ses autres sens : le toucher, l'ouïe, l'odorat....

Ensuite, se priver de l'usage des deux mains.

Carrément !?

Oui.

Puis réutiliser non pas toute la main, mais attacher les doigts deux par deux et réapprendre par la conscience, nos facultés d'attraper, de modeler, etc.

Pareille pour les jambes.

Je ne suis pas sûre qu'agir ainsi aide les enfants à être plus conscient !

Moi non plus, car l'âge de la conscience est plus tardif, mais inutile de dire « à tel âge il faut le faire », car tout le monde ne devient pas « adulte » au même moment.

Pourtant, si c'est utile, il faudrait imposer cette démarche avant un âge précis, sinon certains ne voudront jamais faire cet apprentissage !

On ne peut pas « imposer » correctement la conscience. Un cerveau qui n'a que faire de certaines données, les oubliera. C'est pour cela que les meilleurs professeurs sont ceux qui suscitent l'envie de connaître, suscitent la nécessité de savoir, l'intérêt de savoir. L'éducateur (prof, instit, etc) doit faire en sorte que « sans comprendre ou sans connaître telle ou telle chose, l'élève se sente moins bien » d'où en réaction la motivation à l'apprentissage.

Et après ?

On peut apprendre par la régression (se priver de facultés), mais aussi en augmentant ses capacités, c'est à dire, en découvrant que nos limites ne sont pas celles que l'on croyait.

Devenir un sur homme ou une sur femme ?

Ha ha ! Définir ce qu'est être pleinement un humain avant de vouloir surpasser tout le monde dans tous les domaines, ce serait déjà une bonne chose.

Non, augmenter ses capacités ou définir ses propres limites ce n'est pas quelque chose de « magique » ou un savoir réservé ou quelque chose qui s'achète.

Par exemple, quand on apprend à jongler avec des balles, on ne devient pas un clown, mais on augmente ses capacités à maîtriser les objets et leurs courses.

C'est un peu léger comme « apprentissage ».

Ce n'est qu'un exemple. En voici d'autres où il faut bien repartir de ses cinq sens :

L'ouïe : s'exercer à isoler la mélodie d'un seul instrument dans un morceau de musique utilisant plusieurs instruments ou sons différents.

La vue : il existe tout un tas d'effets optiques intéressants à connaître et bien saisir que la vue, habituellement placée au centre, à la base de « la vérité » n'est qu'une retranscription que fait le cerveau, une interprétation de la réalité.

Savoir que le sens de la vue peut nous tromper, ça fout la trouille, ça déstabilise... Alors est-ce que ça aide à être conscient ? Stable ?

Le point que tu soulèves est intéressant, car beaucoup de gens veulent encore et toujours arriver à un stade mental de « stabilité absolue », comme un rock inébranlable face aux éléments.

Non ! La conscience est un peu à l'image du poème de Lafontaine : « le chêne et le roseau » ce dernier annonçant au chêne :

« quittez ce souci. les vents me sont moins qu'à vous redoutables. Je plie, et ne romps pas. » Alors comment « plier » un mental pour s'adapter sans se renier ?

Car il est facile de serrer les dents dans l'adversité, essayer de « tenir coûte que coûte », mais cela est l'attitude du chêne.

Le roseau plie face aux éléments, qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que ça veut dire que c'est une girouette qui change d'attitude au moindre vent ?

Pas forcément. Plier sans rompre, c'est par exemple comprendre que pleurer à l'annonce de la disparition d'un être cher, ce n'est pas une « faiblesse », c'est le cours possible des choses, une réaction nerveuse face à quelque chose qui menace gravement notre survie :

Les pleurs ne sont que ça, une réaction nerveuse face à quelque chose qui nous menace.

Et la disparition d'un être cher est quoi qu'on en dise une menace pour nous, car on peut compter sur un être cher, sans lui, on a comme un membre en moins.

Un membre en moins... ça me rappelle ce que tu disais sur l'apprentissage des sens.

Oui, c'est bien ça ! Notre apprentissage, notre « conscientisation » passe par comprendre les causes et les effets qui nous font agir de telle ou telle manière (avec le survisme on comprend pourquoi on pleure, ou pourquoi on rit), et la philosophie surviviste tend à apprendre à survivre quoi qu'il arrive.

Car survivre reste le seul et unique but de tous nos gestes. Même dans « apprendre à se servir d'une fourchette » car la survie d'un humain est en grande partie dans l'acceptation de sa personne par les autres, or respecter les normes de convenance « se servir d'une fourchette » est un facteur d'acceptation. (Il y a également d'autres paramètres comme « l'hygiène » de ne pas manger avec des doigts, etc.) Mais ce paramètre sociétal peut évidemment changer lorsqu'on change de société ! Dans les sociétés qui n'utilisent pas de fourchette, comme en Asie avec les baguettes, ou dans d'autres sociétés où on mange avec les mains sans que cela pose un problème).

Par conséquent, pleurer, c'est à dire plier légèrement sous le poids, c'est préférable à « faire le fier ». Ne pas faire ressortir ses émotions (pour des raisons de convenances ou d'ego démesuré), peut s'avérer être un danger car à force d'emmagasiner des émotions, notre mental peut finir par craquer d'un coup.

Comme le chêne du poème de Lafontaine.

Mais on n'est pas obligé de pleurer non plus !

Tout à fait. « Pleurer » face à la disparition d'une personne, que ce soit la disparition définitive d'une existence (mort) ou lié à des sentiments qui n'existent plus (amour non mutuel), pleurer rester une « réaction nerveuse indiquant une survie menacée par l'événement ». Si l'individu a un certain apprentissage de la vie, qu'il arrive à comprendre parfaitement les causes et les effets qui ont mené à cet événement, s'il est conscient que la vie n'est qu'évolution, (donc changements), et que sa survie n'est pas réellement menacée gravement par l'événement, alors il sera triste, mais la réaction nerveuse des pleurs n'aura pas lieu car « le point de choc nerveux » n'est pas atteint.

Donc, celui ou celle qui ne pleure pas face à un événement tragique, n'est pas forcément moins humain qu'une personne qui pleure.

Tout à fait. Et c'est bien pour ça qu'établir une norme dans les attitudes humaines, un sorte de modèle « parfait » pour atteindre le stade de sur homme, est totalement idiot. Car il n'y a pas d'attitude meilleure qu'une autre. La différence entre une personne qui « assure mieux que l'autre » se fait seulement dans la conscience. Et il est évident qu'une personne qui se laisse

envahir totalement par les émotions, sans comprendre comment naissent les émotions, sans savoir les laisser s'exprimer d'une manière naturelle, est beaucoup plus en « danger », en situation de faiblesse, qu'une personne qui comprend pleinement. Mais la personne qui se laisse envahir par ses émotions peut apprendre à tout moment comment naissent les émotions (voir « carte des sentiments » dans le livre « Psychologie et si on arrêta les conneries ? » ou gratuitement sur le site internet <http://www.survisme.info>).

Tu as parlé d'exercices pour prendre conscience de l'ouïe, de la vue, et les autres sens ?

Le toucher : la glace, ça peut brûler. Comprendre que la peau n'est qu'une interface, un moyen d'avoir des informations du monde extérieur, mais qu'avec cette interface on peut obtenir tout une palette d'information autant dans le mal être que dans le bien être. Comprendre que cette simple interface est l'aboutissement d'un système nerveux complexe, qui passe par tous nos organes intérieurs, et qu'en se faisant masser les plantes des pieds à certains endroits précis, on peut soulager des organes internes soumis à d'autres « influx nerveux » qui eux font du mal à l'organe en question.

La philosophie surviste enseigne-t-elle ces massages ?

Ha ha ! Non, absolument pas. Par contre, elle enseigne à ne pas avoir peur de « savoir », donc si tu veux apprendre à faire ces massages, bouge toi ! Renseigne toi. Ta vie dépend des autres mais également de tes propres décisions, alors agis, n'attends pas d'être forcée par tel ou tel élément. La survie passe par « prendre connaissance de toutes choses, sans limite ». Mais revenons aux sens et à leur « conscientisation ».

L'odorat : il est possible de faire une odeur de chocolat, sans la moindre goûte de chocolat. Comment est-ce possible ?

Là encore, la philosophie surviste ne dit pas « il faut faire ces odeurs » ou « il ne faut pas les faire », la philosophie surviste tend à comprendre les mécanismes, comprendre les jeux des molécules, les jeux des capteurs (notre nez et d'autres)

Lié à l'odorat, il y a évidemment le goût, c'est à dire déterminer ce qui est « amer, sucré » et toutes les autres finesses qui donnent une impression de « senteur de banane » dans un vin. Là encore, goûter des choses différentes, prendre le temps pour mettre des mots, ne pas juger trop vite.

A propos de nourriture, on a souvent plus envie de sucré que d'autres choses, pourquoi ?

C'est à un neuro-biologiste qu'il faut poser la question !

La préférence pour le sucré par rapport à l'amer, est semble-t-il lié à une information « danger » lié à l'amertume, car certains poisons sont amers. Mais ce n'est qu'une possibilité d'explication.

Par contre, le survisme explique bien certains troubles du comportement alimentaire, comment ils naissent, comment ils se caractérisent, et comment on peut arriver à rééquilibrer le cerveau malade, car il s'agit bien d'une maladie mentale. Le terme fait peur, mais ce terme aide à la prise de conscience, et surtout, il n'est pas « définitif » car en se sachant malade, que ce soit dans « trop de nourriture », « pas assez de nourriture », ou « rejet après la prise », on peut faire la démarche de se soigner, de comprendre les mécanismes, et les TCA finissent par disparaître lorsqu'on réapprend ou apprend à se construire. Les TCA (troubles du comportement alimentaire) ne sont qu'un symptôme.

Et sur la tendance de l'humain (surtout des pays riches) à devenir gros ?

Il ne faut pas confondre l'obésité simple avec les troubles du comportement alimentaire, ou troubles compulsifs alimentaires. Quand il y a « compulsion » c'est à dire « besoin incontrôlé », il y a maladie. Quand on devient gros parce que notre régime alimentaire est déséquilibré, alors il y a danger sur notre santé également, mais la source peut être « un simple ennui profond » et il faut « peu » pour reprendre le chemin de l'équilibre alimentaire. Quoi qu'il en soit, les humains ne sont pas égaux entre eux, certains emmagasinent facilement les calories, d'autres les dépensent très facilement.

Mais ne jamais perdre de vue que la nourriture est avant tout de l'énergie. Que cette énergie est stockée lorsqu'elle n'est pas dépensée par le corps et sa façon de vivre, que l'exercice physique dépense de l'énergie, mais que l'exercice mental dépense également de l'énergie ! Plus on se contente d'appuyer sur un bouton pour vivre, plus on a tendance à grossir !

Cette dernière phrase n'est-elle pas moralisatrice ?

La morale, c'est dire « il faut faire ceci car c'est bien, il ne faut pas faire cela car c'est mal ». Or la phrase précédente ne dit pas « faites ceci ou faites cela », elle indique juste des faits. Après, que la connaissance de ces faits vous fasse réagir ou non, c'est à vous de voir. Et quoi qu'il en soit il n'y a pas de notion de bien ou mal dans ces propos, même s'il peut y avoir une pointe d'ironie.

Et l'ironie aide à relativiser.

Voilà.

Chacun reste libre.

Mais se plaindre ne sert à rien lorsqu'on est les seuls à prendre des décisions, ou à ne pas prendre de décision. Notre vie reste en très grande partie dans nos mains malgré l'influence du monde extérieur.

Dialogue avec un clown

Paradoxe : sans la peur, le rire n'existerait pas

Monsieur le clown, c'est quoi le rire ?

C'est une envie irrémédiable de faire « ha ha » ! Un soubresaut nerveux face à une action ou des paroles.

Oui mais on ne rit pas tout le temps face à une action ou des paroles ! Alors pourquoi on rit face à certaines ?

On rit parce qu'on a peur.

Ha non, moi quand je ris, je n'ai absolument pas peur ! au contraire je me sens bien !

La nature humaine est plus complexe :
Le rire est basé sur la peur mais cette peur doit être relativisée.

Hein ? Je ne comprends rien.

Comment dire... Le rire se déclenche à un point précis : ce point précis est l'exacte équilibre entre « la peur », et « finalement pas de danger ».

Je vais prendre un exemple :

Imagine un militaire armé avec des fusils, des munitions, qui entre dans une maison avec l'air menaçant. Et en arrivant dans le salon, il se prend les pieds dans le tapis et tombe le nez par terre, avec toutes ses armes qui tombent en faisant un bruit de casseroles.

Oui, ça me fait rire !

Tu as l'élément « menace », le militaire, et l'élément « finalement ridicule » en se prenant les pieds dans le tapis. Le rire se déclenche.

Mais si ce n'était pas un militaire, ce serait drôle quand même !

Oui, mais à ce moment là, ce ne serait plus la même situation. La menace serait uniquement dans l'accident qui n'est pas prévu et qui donc, fait peur.

Pas convaincant !

Pour te prouver que c'est un équilibre de « peur » et de « finalement pas de danger », imagine que tu vois un inconnu dans la rue qui s'avance en regardant derrière lui, et qui se dirige droit vers un poteau. Il se prend le poteau et ça va « gong ». En général, ça fait rire.

Maintenant, imagine l'exacte même situation, sauf qu'au lieu d'un inconnu, c'est ta grand mère très âgée et fragile des os, qui se dirige droit sur le poteau.

A ton avis, le bruit du choc va-t-il déclencher ton rire ?

Probablement pas !

Exact ! Et qu'est-ce qui a changé entre ces deux situations ?

Le fait que tu connais la personne et que le danger pour elle (et indirectement pour toi, car tu risques de souffrir mentalement si elle se blesse) est très important.

Il y a donc du « danger », mais pas de « finalement pas de danger ». Le rire ne se déclenche pas.

Que la notion de danger existe lorsqu'il y a un risque physique, d'accord, mais dans les one-man-show il n'y a pas de danger physique ! Et pourtant on rit !

Mais le danger n'est pas forcément physique.

Le danger peut parfaitement être lié à la morale. Par exemple : dans une ville, un homme a mal au ventre et cherche désespérément des toilettes. Il n'en trouve pas et décide de faire ses besoins discrètement entre deux voitures dans un parking. Hélas, en pleine action l'une des

voitures qui le cachait démarre, et il retrouve accroupi dans une fâcheuse posture face à des gens qui marchaient dans la rue.

Là, le danger est moral : ça ne se fait pas de faire ainsi ses besoins en ville comme ça ! Mais cette transgression fait rire les personnes qui n'auraient pas aimé se retrouver ainsi exposées (danger), tout en se disant : « après tout, il n'y a pas mort d'homme ! Et surtout, je ne suis pas à sa place ! Ouf ! »

Ce n'est pas la peur qui fait rire dans ce cas, c'est le ridicule ! La honte !

Le ridicule et la honte sont des impressions annexes : tout ce qui est ridicule, honteux, ne fait pas rire. Tandis que toute situation où on se sent en danger mais où finalement il n'y a pas vraiment danger, déclenche le rire.

Pas convaincu ?

En partie seulement. Surtout que je n'imaginai pas que la peur occuperait autant de place dans le rire.

Mais un autre exemple : le jeu de mot, ça fait rire ! Et pourtant, il n'y a pas de danger dans un jeu de mots !

Détrompes-toi !

Un jeu de mots c'est quoi ? ce sont des mots qui veulent dire autre chose que ce qu'ils veulent dire normalement.

Nous avons donc : « un truc pas normal : des mots qui veulent dire autre chose que d'habitude » (ce qui est quoi qu'on en dise, une forme de « non maîtrise », de « danger »), et à la fois un danger fort relatif puisque ce ne sont que des mots, donc, pas de menace réelle.

Des mots peuvent être un danger ?

Evidemment, des mots prononcés de manière anormale, peuvent générer une menace pour celui qui les émet. Si vous dites qu'un dictateur est un abruti avec un QI de poule, ça peut faire rire lorsqu'on n'est pas dans le pays du dictateur, mais si vous êtes soumis au fait que « toute critique du chef est interdite », le danger pour vous est réel.

Et ça peut empêcher le rire ?

ça peut empêcher le rire dans la tête d'une personne qui voit trop de danger à entendre ou dire une chose pareille.

Et pourquoi des gens rient face à un gag, tandis que face à ce même gag, d'autres gens ne rient pas ?

Parce que l'échelle des peurs est différente pour chacun.

C'est comme pour un gag que l'on voit plusieurs fois de suite. En général, ça fait de moins en moins rire car on s'est habitué aux éléments présents dans le gag, on s'est habitué à la peur. Et lorsqu'on s'habitue à une peur, on en a en général moins peur. Le niveau de peur devient alors insuffisant et l'équilibre « danger » / « finalement pas de danger » est rompu car « finalement pas de danger » est trop important.

Bergson avait décrit le rire dans des termes différents et complexes. Il avait tort ?

Bergson s'est trompé sur certaines choses. La mécanique du rire est dans la réalité bien plus simple (équilibre « danger »/ « finalement pas de danger »), mais aussi bien plus subtil car les « raisons d'avoir peur » chez l'humain, sont très nombreuses.

Alors quel est l'intérêt de comprendre le rire ?

Pour mon métier de clown, il est plus facile de se servir d'un outil (le rire) quand on sait comment il naît.

Mais il existe un autre avantage de comprendre cet équilibre : quand une personne rit d'un sujet, on sait quelle est son échelle de valeur sur ce sujet.

Tout n'étant que « survie », connaître là où commence la « menace » chez un individu, c'est aussi connaître ses valeurs. Et comme le rire est une réaction nerveuse, il est plus difficile de cacher un rire que de mentir délibérément.

Bien moi avec vos explications, je n'ai plus envie de rire !

Ha ha ! Ne vous inquiétez pas ! Comprendre le rire n'empêche pas de rire car nos peurs restent nos peurs ! Par contre, c'est toujours intéressant de comprendre le pourquoi de nos agissements. Pas pour juger, mais pour comprendre.

Une dernière question : pourquoi rire fait du bien ?

Parce qu'il y a un relâchement des nerfs (un peu comme un massage), mais peut être bien aussi parce que la peur (relative) déclenche dans notre cerveau la production de substance comme l'endorphine, qui sont des anti-douleurs.

Notre cerveau a peur et s'attend à un danger, il déclenche la génération d'anti-douleurs, mais il n'y a finalement pas de danger réel, donc notre organisme se retrouve avec une dose de « drogue » qui ne sert pas contre la douleur, elle est donc euphorisante.

Vous savez, vous ne parlez pas comme un clown !

Un clown normalement parle beaucoup moins, mais quoi qu'il en soit, la bêtise exposée pour faire rire dans mon métier, doit être maîtrisée, être voulue. Et la bêtise étant fonction de l'intelligence, si je ne connaissais pas un peu la frontière entre les deux, je serais un clown qui ne fait pas rire.

Dieu existe-t-il ? (la fin d'un vieux débat)

Paradoxe : dieu est partout et nulle part ?

Et dieu ? il existe ?

Des milliers d'années à se battre pour défendre ses idées sur dieu... Mais maintenant c'est fini.

C'est fini ? Vous n'êtes pas un peu utopiste ?

A vous de voir si la démonstration suivante ne clot pas définitivement le débat.

Alors : dieu existe-t-il ?

La philosophie survisme explique pourquoi dieu existe, à partir de quand il naît, mais ne dit pas « il faut croire en dieu » ou « il ne faut pas croire en dieu ».

Ce n'est pas ma question !

Une idée, pour qu'elle existe, il suffit de l'exprimer. Que cette expression passe par un livre, ou une pensée consciente.

Par conséquent, « dieu existe-t-il » a une réponse évidente : « dieu » est une idée, donc cette idée existe puisqu'elle est exprimée.

Mais ça ne répond pas à « est-ce que dieu existe ? » !

Si.

C'est une idée, et dieu existe en tant qu'idée.

Mais physiquement, existe-t-il ?

Non. Pour l'instant, personne n'a physiquement la preuve que dieu existe physiquement. Mais c'est normal, puisque dieu est une idée. On peut rendre « physique » une idée en la gravant dans la pierre, en créant une statue, mais ce ne sera jamais qu'une transposition physique d'une idée.

Si j'annonce que les haricots verts mangent des radiateurs en fonte, ce sera une idée (totalement loufoque, mais ce sera une idée et elle existe puisque je l'ai exprimée). Je peux faire une statue avec des haricots verts qui mangent des radiateurs, je peux même faire des films en 3D qui montrent que ça peut exister, mais toutes ces transpositions physiques ne seront jamais plus qu'une transposition dans le réel d'une idée et non la réalité.

Pourtant certaines personnes disent que dieu est physiquement présent en toute chose, donc que dieu existe physiquement.

Là, on touche à la sémantique du langage humain :

Lorsqu'on parle d'une chose, que ce soit d'une idée purement issue de l'esprit, ou d'une chose concrète, on peut la définir. Exemple, une balle de tennis. Tous les humains se sont mis d'accord pour dire qu'une balle de tennis a une forme ronde, avec une surface poilue et dont on voit les traits de fabrication.

Lorsqu'on veut définir dieu, là, on se retrouve face à un problème. Non pas parce que c'est une idée et qu'une idée n'est pas définissable (on peut définir par exemple, que l'idée de voler dans les airs c'est avoir une fusée accrochée dans le dos), mais parce l'idée de dieu n'a pas de « définition », n'a pas de contour précis. Si dieu est « tout » alors il est impossible de le définir. Mais s'il est impossible à définir, alors comment en parler avec certitude ?

C'est parfois une sensation profonde !

Définissez comment naît une sensation dans le cerveau humain, définissez vos sensations. On peut arrêter son raisonnement à « des sensations », laisser ses sensations dans le domaine de l'inconscient, mais même des sensations ne sont pas « magiques ». Elles sont explicables par des éléments objectifs.

Pas besoin de le définir avec certitude, dieu est là pour expliquer les choses qui existent.

C'est un premier pas en effet pour expliquer les choses qui existent. Mais le second pas équivaut à tomber dans le vide.

Pardon ?

Je vais prendre l'un des principes lié à l'idée de dieu : le père créateur.

Le cerveau humain a besoin de créer des chaînes de causes et d'effets. En permanence il relie les informations entre elles. Or, dans un certain nombre de cas, il ne comprend pas « la cause » d'un effet.

Exemple ?

Exemple : la création de l'univers.

Pour l'instant, il y a des théories mais pas de certitudes. Certains humains se contentent de ces théories, mais d'autres pas. Il leur faut une cause « sûre ».

Alors leur réponse à « quelle est la cause » de « l'effet qu'est notre univers » ?

Réponse : un père créateur.

Et alors ?

Et alors ? Quelle est la cause de « l'effet père créateur » ?

D'où vient ce père créateur ?

Notre cerveau utilise l'idée de dieu pour comprendre un effet dont on ne maîtrise pas la cause (on ne maîtrise pas la source de l'univers), mais cela ne répond pas à la question d'où vient ce dieu ?

Il s'est créé tout seul !

Peut-être, mais dans l'univers, on a aucun exemple d'élément qui se crée tout seul. Ça n'existe pas pour l'instant.

Mais l'univers avec le big bang, on n'est pas plus avancé vu qu'on ne sait pas comment s'est fait l'étincelle ! Et même pour avoir une étincelle, il fallait un « truc » avant ! Alors pourquoi pas dieu ?

C'est une idée. Mais cette idée n'explique pas mieux d'où vient dieu qui aurait fait cette étincelle.

Comprend bien qu'il ne s'agit pas de « juger » l'idée de dieu par « c'est bien » ou « c'est mal ». Il est juste question de comprendre que nous sommes face à des mystères, et que pour répondre à ces mystères, on utilise l'idée d'un père créateur. Autrement dit, on réunit toutes les choses dont on ne connaît pas la cause, et on décrète : la cause, c'est dieu.

Mais on oublie que même en concentrant tous les mystères à une seule cause, on ne répond toujours pas à « la cause qui a créé dieu ».

Et le survisme répond à cette grande question : « d'où vient Dieu » ?

Oui.

Ha ! Mais c'est un blasphème ! Une hérésie ! Une honte !

Si tu veux « juger » selon le bien et le mal, tu es libre de le faire, mais attend au moins de connaître les explications. Non ?

Non !

Dieu doit rester un mystère !

Mais le mystère est fait pour faire peur, pour manipuler. L'humain a des capacités pour comprendre ! L'humain serait-il un animal sans cervelle qui doit rester ignorant ?

...

Dieu est caractérisé par une puissance plus grande que l'humain « normal ».

Et l'élément réel symbolisant l'idée dieu doit donner l'impression d'être vivant.

Mais il doit être aussi entouré de mystère.

Ce sont les 3 caractéristiques qui symbolisent l'information « dieu » dans le cerveau humain.

C'est ainsi qu'il se définit.

Donc dieu est bien définissable ! Tout à l'heure vous disiez le contraire !

Non. Ces 3 caractéristiques définissent la création d'une information, et ce n'est pas la même chose que de définir une idée, de définir la nature d'une idée !

Je ne comprends pas la différence !

Un enfant, sa nature se définit (dans la normalité) par des bras, des jambes, des yeux, un cœur, une taille, (nature physique), ses attitudes, (nature spirituelle), etc.

Ça, c'est la définition d'un enfant.

La création d'un enfant : un enfant ça vient d'un ventre de femme où un ovule a été fécondé par un spermatozoïde, etc.

Définir dieu (en faire le contour physique ou spirituel) est impossible. On ne sait pas.

Par contre, dire comment a été créée l'idée de dieu, ça c'est possible, car par delà toutes les subjectivités humaines, dieu est fort (plus fort qu'un humain), dieu donne l'impression d'être vivant, et dieu est mystérieux.

Exemple ?

Dans l'antiquité (et même encore actuellement pour certains humains), le vent est un dieu. Car le vent est plus fort qu'un humain, il donne l'impression d'être vivant car il est inconstant (parfois il est là, parfois il ne l'est pas), et il est mystérieux car on ne comprend pas cette force.

Pareil pour le soleil.

Le soleil était et est encore considéré comme un dieu, car il est très puissant, il donne l'impression d'être vivant (il est généreux lorsqu'il fait pousser les récoltes comme il faut ; il est dangereux lorsqu'il n'apparaît pas (rien ne pousse) ou lorsqu'il est trop présent (tout grille) ; et on ne sait pas comment il « marche ».

Maintenant, on sait que le vent est causé par des augmentations et des diminutions de volumes de gaz de l'atmosphère, et que le soleil chauffe parce qu'il est constitué d'explosions nucléaires permanentes.

Oui mais on ne sait pas tout du soleil !

C'est exact. Mais on connaît une partie de son fonctionnement, et cela suffit à lui faire perdre son statut de « dieu ». D'ailleurs, plus les connaissances augmentent, plus le domaine de l'idée dieu recule dans le sens où avant, un gros arbre dans la forêt ayant une forme bizarre représentait dieu, (croyances dans l'Europe centrale), puis on a « touché et compris », alors dieu est alors passé dans les nuages, dans le ciel. Puis les frères Montgolfiers ont compris la puissance des gaz chauffés et se sont élevés dans les airs, dans les nuages, dans le ciel. Les religieux criaient au blasphème car le ciel était le domaine de dieu mais... Dieu n'était physiquement pas au rendez-vous.

Pareil dans l'espace. Dieu était par delà le ciel. Sauf que par delà le ciel, il y a l'espace, d'autres planètes, d'autres soleils, et toujours pas de « dieu physique ».

Alors dieu est devenu « non physique », il est devenu ce qu'il était depuis le début : une idée. Car une idée est « spirituelle », c'est à dire « issue de l'esprit », c'est à dire « issu du cerveau humain ». Sans humain, pas de dieu.

Dieu se résume donc à ça ?

Non.

On peut dire aussi (car les faits le prouvent) que dieu est le nom de nos peurs, pour en avoir moins peur. Ceci étant toujours lié au fait que notre cerveau est obligé de faire des chaînes de causes et d'effets.

Exemple ?

La mort.

La mort est insupportable pour un élément (le cerveau) qui est programmé pour faire des choix dans l'unique but de survivre. Car la mort, c'est « ne pas survivre ».

Alors le cerveau génère l'idée que « la mort n'est pas la fin ». Il y a un dieu ou une forme de vie après la mort.

Tous les humains sont ainsi ?

Tous les humains ont du mal à accepter la mort (à cause de la programmation « survivre ») mais tous les humains n'ont pas la même éducation, donc ils n'ont pas les mêmes pensées la seconde précédant leur mort.

Lorsqu'un humain a été éduqué avec la notion de dieu, il espère avoir une forme de vie grâce à ce dernier. Mais ça n'empêche pas bon nombre de croyant d'être terrifié à l'idée de mourir et de se convaincre qu'il va survivre grâce à des prières.

Lorsqu'un humain a été éduqué sans la notion de dieu, il peut se mettre à croire en cette idée, ou continuer à ne pas y croire. Il peut placer sa survie dans la mémoire de son existence dans ses enfants (culte des ancêtres plus ou moins présents). Mémoire également des gènes dans les enfants, car « un morceau de moi est en eux, donc me survit ».

Et enfin, il y a les humains (rares) qui ont eu le temps et la connaissance pour lutter contre cette idée que « survivre » devait primer même après la mort. (voir chapitre « gérer la mort »)

Mais est-on sûr d'être mort quand on est mort ?

L'humain est d'une part un ensemble de données physiques : le cœur, le cerveau, les membres, les organes, etc... et lorsque ces éléments physiques se détériorent, ne sont plus en fonctionnement, il y a « mort ».

Mais l'humain est d'autre part un ensemble de données « informations ». Autrement dit, l'humain se caractérise par des goûts personnels, un vécu, une façon d'analyser l'environnement qui l'entoure (sa philosophie (de vie)), etc.

Et cette somme d'informations, meurt lorsque le support de ces informations (le cerveau) n'est plus en état de fonctionner.

On a des preuves ?

Un cerveau mort est incapable de transférer (sortie ou entrée, c'est à dire parler ou écouter), ou d'analyser des informations nouvelles.

Oui mais ça pourrait exister ?

Le cerveau est un élément qui utilise la chimie et l'électricité. Si ces deux éléments n'existent plus, les informations n'existent plus. On peut imaginer de « réactiver » un cerveau mort, mais c'est pour l'instant de l'imagination.

Mais on peut l'imaginer donc...

Oui, comme on peut imaginer des haricots verts manger des radiateurs.

Pauvre con !

Si tu veux.

Et si ces informations partaient rejoindre un endroit dans une autre dimension ?

Partaient comment ? Partaient où ? On ne sait pas. On a le droit d'imaginer, de croire en des idées. Mais tant que ces idées ne seront pas concrètes, ce ne seront jamais que des idées.

Mais si j'ai envie que cette idée soit réelle ?!

Mais personne ne vous empêche de croire que l'idée que vous voulez soit réelle !
Ce qui vous perturbe, ce n'est pas « moi », c'est la part de vous qui est gênée par rapport à ce que je lui ai dit.

Et vous croyez que le survisme va clore le débat sur Dieu, va empêcher des humains de croire en Dieu ? De se battre pour Dieu ? Vous rêvez !

Le survisme n'a pas comme but d'empêcher de croire, il a comme but de donner des réponses concrètes à des questions qui semblaient insolubles. Le survisme, et par conséquent la philosophie surviste, n'est pas là pour dire « il faut penser ceci ou cela », mais la philosophie surviste défend l'idée que dieu est parfaitement compréhensible, les croyances en dieu sont parfaitement compréhensibles, et trouver une alternative pour éviter que l'humain se batte au nom d'un dieu, est possible :

tout ceci passe par « prendre conscience de comment le cerveau humain analyse les informations ».

Et lorsque vous apportez des réponses claires et démontrables à un humain, il sera toujours libre de dire « non, c'est faux » sans démontrer qu'il y a une erreur, juste par « mauvaise foi », juste parce que son ego ne pourra supporter l'idée de s'être à un moment trompé. Il sera toujours libre d'utiliser la violence parce qu'il aura l'impression que sa survie est grandement menacée lorsque l'idée de dieu est redevenue une idée. Il pourra toujours dire que « la survie » n'est pas ce qui anime tous ses actes et pensées. Il sera toujours libre de dire que « le survisme » est faux. Mais pourra-t-il démontrer ce qu'il annonce ?

Anti-dieu contre surviste.

Paradoxe : Annihiler la puissance de « l'idée dieu »
mais reconnaître que « l'idée dieu » est immortelle.

Discussion entre un anti-religieux et un philosophe surviste.

Le « croyant en dieu » est-il considéré comme « un être inférieur » par la philosophie surviste ?

Croire n'est pas forcément une preuve de faiblesse.

Croire que l'on est « dans l'harmonie absolu » aide à déplacer des montagnes. Ce que l'on qualifie d'harmonie absolue peut être basé sur du « n'importe quoi », il n'empêche, vous aurez déplacé des montagnes tout de même.

Alors, s'il y a « infériorité », elle est fort relative.

Mais quand on se trompe on est « inférieur » par rapport à une personne qui elle ne se trompe pas.

Personnellement, je préfère une personne qui croit en un dieu, qui fait le bien autour d'elle, plutôt qu'une personne qui ne croit pas en dieu et qui n'a rien à faire de ses congénères.

Toutes les personnes qui ne croient pas en dieu ne sont pas indifférentes au reste de l'humanité ! Bien au contraire !

Oui, à l'inverse de ce que j'ai dit précédemment, il existe aussi des gens qui ne croient pas du tout en dieu, et qui n'ont jamais fait de mal à quiconque, alors que bon nombre de religieux extrémistes ont du sang sur les mains.

Alors, vous dites tout et son contraire ? On est bien avancé !

Vous recherchez une forme d'absolu qui n'a rien avoir avec l'absolu réel !

Vous recherchez un absolu pour savoir où est la supériorité, mais la supériorité n'est pas liée à « croire en dieu » ou « ne pas croire en dieu ».

La supériorité, l'absolu que vous recherchez, il est dans « comprendre » !

Comprendre pourquoi certaines personnes ont besoin de croire en dieu, comprendre comment se font les liaisons entre les informations dans les cerveaux de ces personnes. Comprendre pourquoi d'autres individus n'ont pas besoin de dieu pour vivre. Comprendre quelles valeurs ont certaines informations dans leur cerveau, qui les amènent à conclure que dieu est une non-réponse.

Mais tout de même : les non-croyants savent qu'il suffit de remplacer le mot « dieu » par les mots « père Noël » pour comprendre que « si le père Noël a créé le monde », on n'est pas plus avancé. Que « le père Noël m'offrira un beau cadeau, la vie éternelle, seulement si je suis sage » ça tient du conte de fées !

Une personne qui base sa vie, toutes ses questions sans réponse, sur dieu, est une personne mentalement faible !

Si une personne croit en dieu, croit en son statut de martyr et vient se faire exploser au milieu d'autres personnes, est-ce que ce croyant est si « faible que ça » ?

C'est un malade mental !

La maladie mentale, c'est lorsqu'on est en décalage avec la réalité. Alors vous pensez que « son paradis promis s'il se sacrifie en tuant d'autres personnes » est totalement irréel ?

Evidemment !

Mais cette maladie mentale ne lui donne-t-elle pas plus de courage à se sacrifier pour une cause qui lui paraît juste ?

Sûrement. Mais vous êtes en train de défendre l'idée que « se faire exploser » est une bonne chose ?

Non. Contrairement à vous, je n'ai pas oublié la phrase de départ : « croire en dieu est-ce un signe d'infériorité ? ».

La supériorité est trop relative à tout un tas de facteurs pour faire des conclusions rapides.

Je vais vous donner un autre exemple :

Que vaut-il mieux : un être ne croyant pas en dieu qui s'effondre, qui perd totalement l'envie de vivre suite au décès d'un proche ?

Ou un être croyant en dieu qui après un temps de réflexion, remet son existence dans les mains de son dieu et continue à vivre normalement ?

Je préfère un être qui ne croit pas en cette idée de dieu, qui ne se « leurre pas volontairement », mais qui pour autant sait bien que la mort fait partie de la vie et qui continue à célébrer la vie, sa multiplicité, sa richesse, sans fonder sa vie sur son nombrilisme.

Tout le monde n'est pas capable de supporter la mort en trouvant un tel équilibre.

C'est une question d'éducation ! Quand je vois des croyants pleurer la mort de quelqu'un alors que cette personne est sensée aller au paradis, rejoindre dieu, j'ai du mal à comprendre ! Elles seraient tristes parce que l'être qui est parti n'aura plus à souffrir et vivra éternellement ?

Non, hypocrisie ! Elles sont tristes parce qu'elles sont égoïstes, tristes parce qu'elles pensent à leur survie qui leur semble menacée par la perte du décédé !

Votre dernière phrase est juste. On pleure la mort de quelqu'un qui nous est cher parce qu'on se sent menacé par cette perte.

Mais faut-il prendre le risque que bon nombre d'humain ne supporte pas le « choc » de la mort, de l'inexistence réelle ?

Le risque de quoi ?

Le risque de voir des gens qui se comporteraient mal parce que de toutes manières ils ne seraient pas punis, puisqu'après la mort, il n'y aurait pas de jugement, il y aurait... Rien.

Mais c'est un argument de religieux ça !

Ne pas croire en dieu n'a jamais fait de l'humain un être méchant ! Il existe d'autres barrières ! Il y a la barrière de ne pas avoir envie de finir en prison, celle tout simplement issue de notre éducation qui nous a donné conscience que le respect de l'autre était primordial pour vivre en société !

Mais c'est un problème d'éducation. D'avoir accès à ce savoir. Or sur notre planète, le niveau d'éducation est très bas, et finalement, croire en dieu est peut être « un moindre mal ».

Bon alors je reviens à ma phrase de départ :

Une personne qui a reçu une éducation donnant des réponses uniques à des problèmes différents, à savoir : comment se forme une tempête ? c'est dieu qui est responsable. Pourquoi une fleur est belle ? C'est dieu qui est responsable. Comment est née la vie ? C'est dieu qui l'a faite. Pourquoi les tremblements de terre ? c'est dieu qui les faits. Etc. Une telle personne a reçu une éducation plus faible qu'une personne ayant des réponses différentes et basées sur des faits concrets et prouvables.

Oui.

Mais il ne faut jamais perdre de vue que cette faiblesse est « relative ». Qu'il y aura des « pourquoi ? » auxquels on n'aura pas de réponse, et que ce manque de réponse peut former une faiblesse mentale, un manque de confiance, des peurs latentes, bien plus dangereuses pour la survie, que celle de croire au père Noël.

La conscience a un certain poids.

Et là, vous allez me sortir que les simples d'esprit sont les plus heureux ?

Non, je ne ferai pas ce raccourci là non plus.

Je veux simplement que vous preniez conscience que ce n'est pas en décrétant que telle ou telle croyance est du vent, que pour autant tu augmentes les capacités de survie. Vous défendez votre propre survie parce que les paramètres dans votre tête font qu'à vos yeux « dieu » est un paramètre instable dans la tête des autres, et que ces autres vous menacent par leurs croyances.

Mais la survie peut passer par tous les chemins, même ceux les plus inattendus.

L'URSS a décrété que dieu n'existait pas, mais c'était une connerie de faire une chose pareille. Evidemment, elle le faisait d'abord pour éliminer le pouvoir des religions qui était un contre pouvoir aux dirigeants du régime totalitaire communiste.

Mais l'important n'est pas de statuer sur « faut-il croire » ou « faut-il ne pas croire ».

L'important est une fois de plus la conscience. La conscience du pourquoi et du comment de tel comportement, ou du comportement inverse. Comprendre quels facteurs entrent davantage en jeu dans la tête d'une tiers personne que dans la sienne, ou inversement.
L'absolu que vous recherchez est dans la subtilité qui respecte la liberté de chacun.
L'absolu, c'est comprendre, avoir pleinement conscience, avant toute chose.

Le but de l'univers (la fin d'un autre vieux débat)

Paradoxe : l'univers bouge sans être vivant

L'univers a-t-il un but ?

Oh la jolie question !
Mais ne voudrais-tu pas apprendre à marcher au lieu de tout de suite courir ?

Je ne sais pas marcher peut être ?

Il faut voir... Est-ce que tu demanderais à un lacet de chaussure de te faire une addition ?

C'est quoi ce délire ? Pourquoi je demanderai une chose pareille à un lacet ?

Alors pourquoi tu te demandes quel est le but de l'univers ?

Pardon ? Je ne vois pas le rapport !

Tu ne vois pas le rapport et pourtant c'est tout aussi absurde.
Mais cessons les provocations et allons au cœur du problème :
Toi, tu peux te donner le but d'aller voir un concert et tout faire pour atteindre ce but.
Tu peux te donner un but, parce que tu as un cerveau qui analyse des situations, et pour « assurer ta survie » parce que tu veux te changer les idées, ou parce que tu veux faire partie d'un groupe de personnes qui te ressemble, ou parce que tu aimes bien les membres du groupe, leur musique, etc, tu es motivé pour aller à ce concert.

Un but est créé par un cerveau.
Pas forcément humain, car les animaux peuvent aussi se donner un but : lorsqu'elles chassent, les lionnes se répartissent le travail pour au final capturer une proie.
Elles ont analysé la situation, ont compris qu'une chasse était plus efficace à plusieurs, et par le regard, par certains grognements, elles finissent par atteindre leur but et avoir à manger pour la troupe.

Un but peut également être atteint par un élément qui n'a pas de « cerveau », comme par exemple des plantes. Elles ont besoin d'atteindre le soleil ou l'eau, leurs cellules sensibles prennent en considération le terrain qui les entoure et la plante se développe en conséquence. Leur but est la survie et elles y arrivent.

Un caillou, lui, n'a pas de but !

Je peux très bien le prendre dans ma main et le transformer en projectile ! Son but sera donc de « faire mal » ou « casser » quelque chose !

Oui mais ce n'est pas le but du caillou. C'est toi, l'humain ayant des capacités de réflexion, qui a donné un but.

Pour l'univers, c'est exactement la même chose.

Est-ce que l'univers pense par lui-même ?

On ne sait pas !

Soit, on ne sait pas, mais tu ne peux pas affirmer qu'une chose fait telle ou telle chose avant d'en avoir un minimum de preuves !

Mais tu ne peux pas prouver que l'univers ne pense pas ?

Pour penser, il faut un échange d'informations entre l'extérieur et l'intérieur. Ton corps t'envoie des informations à travers les sens, ton imaginaire aussi t'envoie des informations, puis ton cerveau les analyse.

Pour les plantes, la réaction est d'une chimie encore plus simple : sans l'information vitale, le vital n'est pas. (sans le soleil, pas de photosynthèse, sans les nutriments, pas de création de cellules, etc).

L'univers n'a aucun élément tels.

Mais on ne les connaît peut être pas et ils existent peut être quand même !

Oui, peut-être ! Et il ne faut pas se reposer sur nos certitudes. Mais il faut également être apte à faire la différence entre ce que l'on imagine et ce qui est réel. L'imaginaire existe à côté du réel. L'un ne tue pas l'autre. Mais chaque chose est différente, même si parfois ce qu'on imagine peut devenir concret. L'information présente ne fait alors que changer du statut de « l'imaginaire » à celui de « réel » ou inversement.

Par conséquent, pour l'instant, l'univers ne pense pas par lui-même.

Donc, « l'univers a-t-il un but » n'est pas une vraie question, vu que ce n'est pas l'univers qui se pose cette question !

Rappelle toi : seul les éléments aptes à analyser leur environnement peuvent se donner un but.

Donc, l'univers n'a pas de but ?

Il ne se pose même pas la question d'avoir un but ou de ne pas en avoir !

Oui, mais moi je me pose la question ! Et cette idée que l'univers n'a pas de but, ça m'angoisse !

Demande toi pourquoi ça t'angoisse.

Je n'en sais rien.

Souviens toi, le cerveau humain a besoin de construire sans cesse des enchaînements de causes et d'effets.

Comme l'humain naît dans un environnement physique, il a besoin de savoir d'où vient cet environnement physique et où va cet environnement physique.

Pourquoi ?

Parce que ces données lui semblent généralement importantes pour sa survie.

Si tu ne connais pas ton environnement, tu ne sais pas comment t'en servir pour survivre.

Pareil pour le futur ! Ta survie passe par une continuité temporelle par delà ta mort.

Si tu sais que notre terre va exploser dans plusieurs générations, tu peux en être angoissé.

Tu peux te demander « à quoi sert de vivre aujourd'hui puisque les enfants de tes petits enfants ne pourront pas survivre ».

Pareil pour le soleil.

L'humain sait que notre soleil finira par augmenter de volume au point d'englober et de brûler la planète terre. Même si ça n'arrive que dans 4 milliards d'années, bien au delà de ce qu'une espèce semble être capable de perdurer, et bien l'humain ne peut s'empêcher d'imaginer les voyages interplanétaires. Simple question de continuité temporelle, de survie mieux assurée.

Alors qu'est-ce qu'on doit faire ?

Prendre l'univers pour ce qu'il est : un outil pour notre survie. Et comme pour toutes choses, il peut autant représenter notre survie que notre destruction. A nous de comprendre son fonctionnement et de rester intelligent face aux phénomènes physiques.

D'ailleurs à ce propos, petite question :

Quand on verse de l'acide sur un sol calcaire, il y a effervescence.

C'est quoi ?

Une propriété de la matière calcaire face à la matière acide.

Exact.

Maintenant, les acides aminés : ils composent le vivant. Comme lorsque l'acide rencontre le calcaire, il y a une réaction. Lorsque les acides aminés s'assemblent, même si le processus est plus complexe, il y a une « réaction chimique ». Autrement dit, l'humain est une propriété de l'univers.

On appartient à l'univers ?

Oui, ça c'est une évidence puisqu'on est dedans. Mais dans « propriété » je voulais dire que « nous faisons partie de l'enchaînement logique de l'univers ». Une qualité, un caractère lorsque plusieurs éléments chimiques sont réunis.

Et ça m'avance à quoi de savoir que l'humain est une « propriété de la matière » ?

Ça peut éviter de te croire plus que tu n'es réellement.

Poussière redeviendra poussière, et entre ces deux états, une « prétention d'exister » qui doit être relativisée tout en étant protégée.

Prends le temps d'y réfléchir.

La notion de justice

Paradoxe : pour bien voir, être aveugle

La « justice » est injuste

Qu'est-ce qui est injuste ? Où commence l'injustice ?

C'est une évidence ! Ce qui est injuste est du côté du mal ! Dès qu'on commence à faire du mal, l'injustice commence !

Mais la punition fait mal, or une punition est la justice. Que devient alors ta définition de la justice ?

Au lieu de faire le malin, donnes-en une de définition !

La « justice » est un erreur.

Carrément ?

Prenons un cas concret :

Quelqu'un d'âge est assassiné : c'est très très triste.

Un enfant est assassiné : c'est abominable.

2 vies, 1 même type de crime, pourtant l'un deux paraît plus « injuste ».

Est-ce que la personne plus âgée méritait de mourir à cause de son « plus grand âge » ?

Qu'est-ce qui nous certifie que l'enfant allait de toutes manières vivre plus longtemps ?

La personne plus âgée va-t-elle plus manquer ou moins manquer que l'enfant aux survivants ?

Est-ce fonction de l'avenir ? De l'utilité actuelle ? Du passé de la victime ?

C'est affreux cet étalage que tu fais.

Arrête 5 minutes de te faire diriger par tes émotions sinon l'assassin d'une personne âgée qui vit seule sera moins punie que l'assassin d'une personne âgée connue et respectée de tous.

Pourtant, je crois que ça joue dans la punition !

Alors la justice est-elle toujours aveugle ?

Mais un coupable doit être puni !

La punition est faite à la fois pour lui faire mal, (presque le même mal que celui qu'il a engendré) et à la fois pour le « guérir » de son inconscience.

Mais là encore, un autre problème lié à la conscience :

Si une personne commet un acte délictueux parce qu'elle n'avait pas réfléchi aux conséquences, elle sera généralement condamnée moins sévèrement qu'une personne ayant pleinement conscience de ses actes. Le crime commis est pourtant le même, donc aussi grave. Pire : la punition infligée à une personne ne regrettant pas le « crime » ne servira à rien quant à sa conscientisation du crime, vu qu'il est déjà pleinement conscient...

A t'entendre, tu donnes l'impression que la justice est dérisoire, qu'il faudrait presque la supprimer !

Encore une fois, il ne s'agit pas de tirer des conclusions « absolues ». Il s'agit d'être conscient que si une personne a commis un crime inconsciemment, il faut que la société l'éduque mieux.

ça sent le camp de rééducation !

C'est toi l'extrémiste.

Le problème est pourtant simple : quand tu n'as pas conscience que tu as fait du mal, il faut qu'une forme d'éducation aide à prendre conscience du mal que tu as fait. Tout ceci dans le but de ne pas recommencer.

Pourquoi ne pas imaginer que la personne ayant détruit un bien, apprenne à le reconstruire, apprenne la valeur de ce qu'elle a détruit. Et tant qu'elle n'est pas capable de le refaire, elle ne sort pas...

Pour un bien, c'est plus ou moins facile, mais si le mal a été fait à un humain ?

Aucune idée...

Quoique... Pourquoi ne pas faire travailler la personne là où il y a des gens blessés, malades, mourants ?

Tu mettrais un criminel au milieu de gens qui ont besoin de soins ??? Tu es fou !

Ce n'était qu'une idée à creuser. L'important c'est que le criminel prenne conscience de la destruction qu'il a générée par ses actes, mais il est évident que ce moyen d'éduquer ne correspondrait pas à un criminel malade mental qui apprécie de faire du mal !

Quand la personne est pleinement consciente de son acte, alors le « but » de la justice est d'isoler l'individu nocif de la société, afin que cette dernière ne soit pas de nouveau victime.

Encore faut-il avoir des moyens d'expertises psychologiques qui ne soient plus basés sur des légendes grecques...

L'une des raisons pour laquelle la justice n'est pas « la justice », est qu'une personne qui n'a pas les moyens d'acheter les services d'un bon avocat, risque d'être condamnée plus sévèrement qu'une personne ayant des moyens financiers.

La justice « s'achète » alors qu'elle devrait être aveugle et la même pour tous.

C'est bien beau cette notion de « justice » mais parfois l'injustice ne se soigne pas en utilisant le système judiciaire !

C'est vrai que parfois, la disparition naturelle d'une personne peut nous paraître « injuste ».

Mais c'est souvent parce qu'on met une définition erronée au mot « injuste ». La mort par exemple, n'a pas à être « juste » ou « injuste ». Le principe de la mortalité n'a souvent rien à faire de la volonté humaine. Un peu à l'exemple des personnes qui voudraient faire « penser » l'univers et ainsi lui donner un but. Si quelque chose meurt, c'est toujours « juste » dans le sens où c'est toujours « logique ». Une chose meurt lorsque des éléments plus forts qu'elle la détruisent.

Une réalité bien sinistre.

Tout ce qui naît a une destinée : disparaître. Notre instinct de survie refuse souvent cette réalité absolue et nous fait croire à des formes d'immortalité. Mais une bonne éducation, (une éducation qui colle à la réalité des connaissances du moment et prépare aux connaissances futures), fait qu'on apprécie mieux la vie en connaissant ses limites. La réalité n'est pas sinistre ou merveilleuse : les éléments présents assurent ou n'assurent pas notre survie. Partant de là, on en tire des idées du « bien et du mal » ou une « morale » ou une « philosophie de vie ». Et une bonne philosophie de vie, c'est une philosophie qui permet d'affronter les tempêtes, de les apprécier et d'apprécier aussi les autres moments.

C'est du positivisme...

Non, c'est une recherche de plénitude dans la conscience des chaînes de causes et d'effets de notre monde. Lorsque tu ne comprends rien à ce monde, tu te sens perdu, tu te sens menacé. Et c'est dans ces moments que l'humain commet des crimes. Pour éviter d'avoir à déterminer quelles lois il faut pour défendre la société et établir un semblant de justice, il serait temps d'anticiper, de comprendre la violence telle qu'elle est : un cri de détresse. Lorsque tu comprends la majorité des chaînes de causes et d'effets, tu n'es peut-être pas forcément à l'abri de tous les dangers, mais au moins tu l'es des dangers identifiés. Rends malheureux quelqu'un, donne lui une forte impression d'injustice, ou ôte lui les barrières nécessaires à l'équilibre intellectuel (en lui supprimant des repères), et tu obtiendras des humains prêts à exploser au milieu d'une foule.

Contrer une manipulation

Paradoxe : savoir manipuler un manipulateur

**Manipulations :
L'ennemi est partout, même en moi.
Comment ne pas devenir fou ?**

« Ne pas se croire manipulé, c'est déjà être manipulé. »
« Voir des manipulations partout, c'est être paranoïaque, manipulé par soi-même »

Alors on respire, et tranquillement on identifie « qu'est-ce qui est quoi ? »

Le meilleur moyen pour contrer une manipulation est de connaître son fonctionnement universel.

Définition de la manipulation : utilisation d'éléments faux dans une suite de causes et d'effets dans le but de déclencher une action prévue d'avance. (Amener la future victime à faire ce que le manipulateur avait l'intention de lui faire faire).

Ces éléments faux seront, soit totalement imaginaires, soit leur l'importance aura été grossie ou amoindrie par rapport à la réalité.

Un manipulateur ou une manipulatrice se sert des facteurs de survie entraînant un déclenchement de décision à savoir :
le désir ou/et la peur.

Le **désir** prend généralement la forme de la sécurité, incarnée par ce que propose le manipulateur.

La **peur**, est basée sur un danger, celui de ne pas suivre les recommandations du manipulateur.

Outils du manipulateur :

Pas de réflexion.

Pour manipuler plus facilement, le manipulateur dit généralement ce que la personne en face à envie d'entendre. Cela entraîne moins de résistances dans l'esprit du manipulé, ce dernier n'a pas à réfléchir car ce qu'il a envie d'entendre est déjà dans sa tête.

Cela crée une impression d'harmonie (fausse) entre le manipulateur et le manipulé.

Pas de temps à perdre.

Un esprit manipulateur ne laissera pas le temps pour réfléchir ou pour vérifier les informations en présence :

« Si vous signez tout de suite, je vous fais une remise supplémentaire. »

L'effet de masse.

Plus il y a de cerveaux en présence, moins il y a de chances de se faire manipuler ?

Faux :

Le nombre de personnes présentes n'est pas une garantie si toutes ces personnes ont le même avis. L'important est d'avoir des avis les plus différents possibles. C'est lorsque l'argumentaire de chacun est exposé, que peut se dessiner les contours de la réalité.

Le nombre de personnes présentes entraîne l'effet de masse.

Le grand frisson créé par une masse à l'unisson... Un sentiment trompeur d'invulnérabilité.

En général, plus on est nombreux, plus on a une chance de survie, (sauf pour les humains n'ayant pas confiance dans la présence d'un trop grand nombre de congénères).

Ça marche pour les troupeaux de zébus attaqués par des fauves, ça marche également pour l'homme lorsqu'il débarque en grand nombre sur un champ de bataille.

Nous sommes protégés par la masse. Et si cette masse va dans une seule direction (si elle crie, chante ou bouge à l'unisson) cela augmente considérablement l'effet de puissance. Puissance égale survie. Et si rien ne résiste à son mouvement, elle se sent immortelle.

La vérité plutôt que la réalité.

Le manipulateur annonce dire la vérité, mais la vérité est différente de la réalité.

La vérité est ce que l'on croit, ce que l'on juge « vrai ».

La réalité, elle, n'a que faire de notre croyance ou de notre jugement.

Notre vérité peut être la réalité, mais ce n'est pas du tout une obligation, car notre jugement peut être trompé. La réalité ne raisonne pas, elle ne peut donc pas se tromper.

Solutions pour contrer d'éventuelles manipulations

Connaître la réelle valeur des éléments en présence :

Comment ne pas tomber dans la paranoïa et voir des manipulations partout ?

On peut se tromper sur chacun des éléments qui nous entourent, alors comment ne pas devenir fou en voyant le danger à chacun de ses pas ?

Respirer profondément et régulièrement est un premier pas.

Notre cerveau doit être apte à faire la distinction entre réalité et vérité. Pour cela, il doit avoir les capacités de fonctionner correctement :

Pas de stress, ne pas manquer de sommeil, ne pas manquer de nourriture, être libre de communiquer avec autrui sur n'importe quel sujet (sans aucune exception mais ne pas être obligé de parler de choses gênantes si le stress est trop présent.)

Comment distinguer la réalité de notre vérité ?

Notre monde est ce que nous en voyons, ce que nous entendons, etc. Nos cinq sens nous donnent des informations, notre sixième sens (notre imaginaire) ajoute d'autres informations. Notre cerveau fait une synthèse de toutes ces informations pour se faire une idée du monde qui l'entoure.

La réalité est composée de beaucoup trop d'informations pour que notre cerveau puisse tout enregistrer et mettre en relation les informations entre elles. Sans oublier que l'univers bouge, certaines choses évoluent avec le temps, remettant en cause les relations « causes à effets » que l'on a pu établir dans le passé.

Alors, comment moins se tromper ?

En relativisant l'importance de son propre point de vue :

« mon point de vue est ni complètement nul, ni l'absolu. »

En allant chercher des informations nouvelles, des informations qui ne vont pas dans mon sens afin de pouvoir m'enrichir des avis différents, et mettre à l'épreuve les informations et leurs valeurs.

En étant conscient de la différence entre réalité et vérité, en connaissant les principes de la manipulation.

Dans la société actuelle, tant qu'on ne vous demande pas de suivre aveuglément et rapidement, de donner votre argent, ou de devenir un esclave sexuel ou un être qui ne doit pas tenir compte de ses désirs, il y a peu de chance de se faire manipuler.

Savoir modifier la valeur d'une information dans sa tête, est une bonne chose.

Il y a deux façons de modifier la valeur d'une information dans notre tête : une rapide et une lente.

Ces deux méthodes sont connues des manipulateurs, et doivent être connues de chacun.

La méthode rapide peut être symbolisée par votre enfermement dans une pièce où est diffusé par haut parleur, un unique discours répété encore et encore.

Exemple avec les médias : tous les gros titres des différents médias sont identiques, où que vous regardiez, écoutiez, on parle de la même chose, donnant une importance considérable à un fait.

Ainsi, l'information devient réelle puisqu'elle est « généralisée, répandue, commune ».

La méthode lente peut-être réalisée en répétant une information régulièrement mais par petites touches et sous des formes différentes. Ainsi, l'information devient réelle puisqu'elle est historiquement connue depuis longtemps. Son poids vient de son âge.

Lorsque les informations transmises sont malhonnêtes, fausses, etc. on les qualifie de bourrage de crâne (pour le changement rapide) et de changement insidieux (pour la méthode lente).

Lorsque les informations transmises sont honnêtes, utiles à une guérison lorsqu'on est face à une maladie mentale, on les qualifie de : déprogrammation (cas de personnes embrigadées dans une secte), ou de thérapie lente (lorsque cela se passe avec un thérapeute pendant plusieurs mois).

Une fois qu'une information est bien entrée dans la tête, peut-on changer quoi que ce soit à cette information ?

Souvent on peut rencontrer des gens qui annoncent : « moi je suis comme ça et pas autrement ! » Et tels des rocs ils se dressent face aux tempêtes...

Mais cette phrase cache souvent une personnalité qui n'a surtout pas envie de remettre en cause ce qu'elle pense, dont l'ego empêche toute évolution. Or, qui dit « évolution stoppée » dit « mort lente », incapable de s'adapter aux changements que l'humain subit, crises, etc.

En se croyant forte, la personne est en réalité fragile.

Savoir modifier des informations dans notre tête
(modifier leurs valeurs ou/et leur place
par rapport à d'autres dans des suites de causes et d'effets)
est primordial pour notre survie.

Exemple très simple :

je dois acheter du pain, mais aujourd'hui ma boulangerie habituelle est fermée. Si notre cerveau ne change pas notre lieu de destination pour aller à la boulangerie, on se retrouve « comme un con » devant une porte close.

Exemple plus complexe :

une maladie mentale appelée « anorexie » me fait croire que je suis trop grosse alors que dans la réalité, mon IMC (Indice de Masse Corporel) est trop bas et cette maigreur menace ma survie.

Les informations dont il faut changer la valeur semblent être « je suis trop grosse ».

« je » n'est en fait pas « trop gros ».

Sauf que dans le cas de cette maladie mentale, les informations dont je dois m'occuper à changer la valeur est : « je suis coupable », « je mérite d'être puni », « je n'ai pas de personnalité », ainsi que reconstituer (déterminer, comprendre, ...) un trauma passé dominant qui est la source de ce sentiment de culpabilité.

Et l'un des gros problèmes pour que l'anorexique puisse changer la valeur de toutes ces informations, c'est qu'il manque de confiance en lui et s'accroche à ce dont il est sûr et certain, à savoir : « je suis nul, je suis coupable, je mérite d'être puni, je dois souffrir puisque je mérite d'être puni ».

Comment changer la valeur d'une information dont on croit qu'elle est absolument exacte, que l'on s'est répété comme « vraie » un multitude de fois ?

Là est le problème. Mais ce problème se résout en mettant tous les éléments à plat, noir sur blanc, en ayant suffisamment d'énergie (nourriture) pour alimenter son cerveau, en prenant le temps de comprendre, de communiquer, en relativisant, en déterminant clairement « où sont mes valeurs de survie ? », en comprenant que s'il y a souffrance, c'est qu'il n'y a pas de réelle harmonie.

Savoir modifier la valeur d'une information dans notre tête se fait donc dans de bonnes conditions (nourriture, sommeil, etc). C'est primordial pour rester en contact avec la réalité. Mais il n'y a pas de baguette magique pour être au plus prêt de la réalité. Le maître mot reste « faire des efforts au bon moment ».

Le but de ceux qui ont tout.

Paradoxe : avoir tout pour s'ennuyer plus

Texte d'un gagnant du loto

J'ai rêvé de posséder une île déserte dans un climat paradisiaque, de m'y installer dans le luxe et d'y inviter mes amis.

Puis j'ai gagné au loto alors que je croyais cela impossible.
Evidemment j'espérais gagner, mais je restais réaliste « je n'ai aucune chance de gagner ! ».

Si, j'en avais une.

Ainsi, plus besoin de travailler toute une vie, n'en déplaît aux moralisateurs.

Pas besoin d'être un génial inventeur ou un artiste ayant rencontré le succès.

Pas besoin également d'être « né riche sans rien faire ».

Juste un hasard non maîtrisable qui est bien tombé.

Alors je m'achète cette île, je fais construire une grande villa avec tous les comforts modernes imaginables, puis j'invite des amis.

Le pied ! Le pied total !

Je mange les mets les plus raffinés, je fais un peu de sport, j'écoute de la musique, je regarde des spectacles sur mon écran géant. Mes amis et moi sommes au paradis.

Les jours passent, et j'avoue que je suis toujours à la recherche de la nouveauté.

Pourquoi vouloir toujours de la nouveauté ? Est-ce que je m'ennuie ?

Pourquoi je m'ennuierai puisque j'ai tout ce que je veux quand je le désire ?

Qu'il suffit de claquer des doigts pour obtenir...

Alors je commence à aimer prendre des risques, car l'adrénaline me donne l'impression d'être encore plus vivant ! Nostalgie de ma jeunesse où je circulais comme un dingue avec ma mobylette sur les petites routes de campagne.

Seulement la mobylette, c'est la misère ! Maintenant je fais du hors bord survitaminé, de la « cigarette » pour fumer la mer.

Les risques sont là, mais mesurés tout de même, sécurité oblige.

Evidemment, au bout d'un moment on se lasse.

On se lasse de tout. Surtout avec des bateaux qui vont vite, vite, très vite, mais... vers nulle part. Au moins, je me serais bien éclaté.

Il y a un autre moyen de s'éclater : le sexe.

Pas besoin « d'assurer » vu que je paye. De jolis corps bien fermes, divinement sculptés, que je peux caresser, lécher, et beaucoup plus.

C'est vraiment agréable.

Sans les sentiments, c'est un peu moins fort, c'est vrai. Quoique.

Les jeux d'argent sont excitants. Quand on n'a pas d'argent, mais lorsqu'on en a plus qu'il n'en faut, le risquer ou même gagner n'a pas vraiment d'intérêt.

Mais ça passe le temps.

Dépenser et jouer au casino me fait de l'effet surtout lorsque je fais un parallèle entre les sommes que je gaspille et mes souvenirs du temps où de telles sommes habitaient mes rêves.

Suis-je con de dépenser ainsi mon argent ?

Ça fait vivre du monde ! Alors que personne ne se plaint.

D'ailleurs je donne de l'argent aussi à des œuvres caritatives.

Mais la misère est si grande sur terre... A se demander si donner ne sert pas surtout à se sentir mieux soi-même. Quoique... Les personnes qui bénéficient de mes largesses voient leur vie s'améliorer.

Quel monde merveilleux finalement.

Mais je m'emmerde.

C'est dans ces moments que me revient en tête l'une des phrases les plus connes qui soient : « L'argent fait-il le bonheur ? Non, mais il y contribue bien ».

Le temps passe, je me diverte et je vois l'horloge tourner encore et toujours. Et plus je m'occupe l'esprit, plus le temps passe vite ! Saleté !

Faisons le point :

Je peux tout faire, librement. C'est un luxe !

Mais pour autant, je n'arriverai pas à changer la face du monde. Alors à quoi bon se torturer l'esprit ?

L'amitié c'est important et lorsqu'on a beaucoup d'argent, on finit pas ne plus savoir quel est le fondement de l'amitié qu'on vous porte.

Domage.

Il reste les amis aussi riches que vous. Au moins eux, on sait qu'ils ne sont pas là pour l'argent, même si cette possession fait qu'on est bien ensemble, car eux aussi redoutent les parasites, surtout lorsque les parasites veulent un autre statut que celui de bouffon.

Voilà voilà.

Finalement la vie est une question de finesse. Je veux dire par là que pour savoir qu'un bien matériel ne vous apportera pas vraiment le bonheur pour toujours, il faut au préalable l'avoir possédé. Un peu comme le Bouddha qui avant d'abandonner ses biens était un prince immensément riche.

Paradoxe : il faut ne pas avoir pour courir après l'avoir et il faut avoir pour comprendre qu'avoir n'est finalement pas fondamental.

Cette leçon méritait bien un fromage, sans doute.

Et l'éternité dans tout ça ?

J'aurai beau avoir des habits en or, je vais crever un jour, comme le plus pauvre des pauvres de cette planète !

Quelle misère...

L'éternité...

Je donnerai bien tout ce que j'ai pour l'obtenir ! Bon, je dis ça mais si c'est pour vivre éternellement dans le dénuement, je crois que ce « bonheur » se transformerait vite en enfer.

Maintenant je me suis habitué à avoir tout sans rien faire, ou si peu !

Encore un paradoxe : avoir tout sans rien faire, alors que d'autres ont rien en trimant comme des boeufs !

Mais ne changeons pas de sujet : comment ne pas mourir ?

En faisant des statues de moi en marbre ? En enterrer quelques unes pour qu'un certain nombre passe les siècles et l'usure ? En ayant des enfants et des petits enfants et...

Oula, quelle dissolution de moi-même...

En créant une fondation à mon nom et en lui choisissant un noble but ?

En me faisant congeler la veille de ma mort histoire d'attendre que la science invente l'immortalité ?

Oui, ça ce serait pas mal.

Mais bon, je n'ai pas trop confiance en l'humanité et dans la constance du courant électrique nécessaire à la glace de mon congélateur.

Avec tout ce que j'ai vécu, pu accomplir ou faire, si on me demande quel est le but de ceux qui ont tout, je répondrais : survivre.

Mais peut-être que le meilleur moyen de ne pas regretter de mourir, c'est d'avoir tellement bien vécu, d'être tellement plein de choses à l'intérieur, qu'une grande fatigue vous prenne et vous fasse voir la mort comme une sorte de soulagement.

Je connais des vieux qui en étaient arrivés là.

Ils étaient las. Las de tant d'images dans leur tête, las d'avoir entendu l'humanité tourner en rond comme un écho sans fin.

Avoir conscience de la fin... Et l'assumer.

A moins qu'il faille rester inconscient de la fin...

Je me souviens de vers parlant d'avant les vers :

La sénilité protège, elle vous rend inconscient,
elle recouvre de neige, le piège du néant.

Les sentiments

Paradoxe : les émotions sont du poison
ou le nectar de la vie ?

Peut-il exister une seule émotion sans réflexion ?

Deux amoureux discutent sur un banc, observés par un grand père.

- Les émotions c'est le bazar ! Le mieux ce serait de ne plus en avoir ! T'es toujours en train de pleurer pour un rien, et puis tu crois en l'amour, mais chaque fois tu te mens ! Un jour tu aimes, un jour tu n'aimes plus !

- On a le droit de changer d'avis quand même !

- Ce n'est pas le problème. Le problème c'est que tu éprouves des sentiments sans savoir pourquoi ! Résultat, tu es comme un papillon qui n'arrête pas de voler de fleur en fleur !

- Et alors, c'est beau un papillon !

- Mais tu oublies qu'avant d'être un papillon, c'était une chenille qui bouffait tout, les cultures ou les arbres ! Tu te limites aux apparences et ça mène à la catastrophe !

- Mais les émotions aident à déplacer des montagnes ! C'est ce qui donne de la force ! ça donne du relief à la vie ! C'est génial les émotions ! Pourquoi tu voudrais les supprimer ? C'est idiot !

- La souffrance. Voilà pourquoi je voudrais supprimer les émotions ! Parce que lorsque tu es enthousiaste, l'instant d'après il arrive une contrariété et tu déprimes ! C'est épuisant ces hauts et ces bas !

L'idéal ce serait de ne pas être joyeux, de ne pas être triste, juste zen ! Détaché de ces montagnes russes.

- Tu veux dire comme un bonze ?

- Je n'ai pas envie d'être un religieux ! Je veux quand même être dans la vie active, normal !

- Alors tu veux être « détaché » tout en étant « attaché » au monde actuel ?

Drôle de paradoxe ! Sans oublier que sans amour, et bien on ne serait pas ensemble ! Et si tout le monde fait la même chose... Y'a plus de bébés !

- Les besoins sexuels existeront toujours ! Et pas besoin d'amour pour avoir des relations sexuelles pour faire des enfants !

- Ha oui, précise bien « pour faire des enfants » parce que je te rappelle que le sexe procure aussi des émotions ! Du plaisir ! Enfin, si c'est bien fait !

Alors comment tu vas pouvoir faire des enfants, sans jouissance ? Ne parlons pas de la jouissance féminine qui reste une énigme, mais de la jouissance masculine !

- Et bien ça fera une exception, c'est tout !

- Alors les hommes devraient avoir « exceptionnellement du plaisir » et pas les femmes ? Et quand tu manges, ce que tu manges devra obligatoirement être « sans goût » ! Pas mauvais, pas bon, rien, sinon : émotions !

- Ha merde ! J'en sais plus rien !

... Tout ce que je sais c'est que les peurs par exemple, c'est toujours utilisé par les manipulateurs ! Si on était moins soumis aux émotions comme la peur, on serait moins manipulé ! Par les hommes politiques par exemple ! Ils essayent tous d'utiliser la peur de quelque chose !

- Mais si je n'avais pas peur, je n'aurai pas besoin de tes bras de temps en temps !

- Toi qui veux être « indépendante » et qui te dis à juste titre l'égale des hommes, et bien tu n'auras plus besoin de cette dépendance que sont mes bras protecteurs. Tu te débrouilleras toute seule. Comme une grande.

- Et bien... Tout ça parce que tu n'arrives pas à gérer les émotions !

- Et oh, toi non plus tu n'arrives pas à les gérer ! Qui est-ce qui se plaint sans cesse des gens qui t'énervent au travail ! Ce ne serait pas mieux de travailler sans être soumis à cet énervement permanent ?

...

Le grand père :

- Si je puis me permettre jeunes gens, être dans la tempête des sentiments avec les avantages et les inconvénients, ou chercher à ne plus ressentir en se forçant, ou en se coupant du monde, ce n'est peut être ni l'une ni l'autre une solution idéale.

- Et votre expérience va nous dire quoi ?

- Mon expérience va vous répondre : conscience.

Conscience de ce que sont les émotions. Comment elles naissent, comment elles meurent.

Conscience également que l'humain est un être « chimique » avec plein de substances issues de nos diverses glandes, qui génèrent des changements dans notre tête, même lorsque tout va bien, nous interdisant ainsi d'être zen et immobile.

- C'est l'enfer !

Et comment prendre conscience des émotions ? C'est impossible vu que c'est de l'ordre de l'inconscient !

- L'inconscient, on lui met sur le dos plein de choses, mais il suffit de réfléchir « pourquoi », et l'inconscient devient conscient ! Pas la peine d'en faire une montagne. Pas à pas, comprendre où est la place de chaque chose. Ainsi, lorsque vous haïssez quelque chose, c'est qu'elle semble menacer votre survie. Et si une chose vous menace, au lieu de vous laisser submerger par la haine, il est plus intelligent de déterminer ce qui précisément vous menace, d'en discuter, puis de prendre des décisions pour autant que possible ne plus être soumis à cette menace. Parfois c'est dur d'y échapper, mais il y a toujours une solution aux problèmes. Il suffit d'arriver à se remettre en cause, de remettre en cause nos certitudes qui nous aveuglent.

- La haine, d'accord, mais quand on aime, on aime ! Point barre !

- Si on veut se limiter à cette surface, on peut. Mais comme vous l'avez dit, il ne faudra pas s'étonner à un moment de ne plus comprendre, de s'apercevoir que certaines choses s'usent, etc.

L'amour, c'est lorsqu'un élément semble assurer pleinement votre survie.

- L'amour, ça fait faire n'importe quoi, donc ça menace notre survie aussi !

- Il ne faut pas confondre l'analyse d'une situation (qui amène le sentiment de survie assurée au maximum dans le cas de l'amour), avec la suite de la situation !

Notre cerveau prend les éléments du passé et du présent pour faire des projections sur le futur, mais le futur ne dépend pas uniquement de ce que l'on pense ! Il est donc normal que parfois on croit faire au mieux, mais finalement, c'est le contraire qui se produit. Il n'empêche, lorsque vous êtes dans les bras de votre amoureuse vous avez une émotion, un sentiment d'invulnérabilité, de plénitude.

- Et qu'est-ce qu'on a de plus à connaître cette évidence : dans l'amour on est « bien » et dans la « haine » on est mal ? Ce sont des évidences !

- Evidences en apparences. Lorsque quelqu'un est violent, vous y voyez quoi de prime abord ? Probablement un être dangereux parce qu'il utilise la force.

Alors que dans sa tête, cet être est faible, en souffrance, fragile mentalement. Et c'est cette compréhension qui permet de recréer de l'harmonie.

- Créer de l'harmonie en disant à un mec qui utilise les poings pour s'exprimer, qu'il est faible et mentalement fragile ? Je ne pense pas que sa réaction soit l'harmonie ! Ce sera plutôt une envie de me casser la gueule !

- Il est évident que lorsqu'une personne a déjà du mal à exister, si on lui dit qu'il n'est qu'un « enfant », son ego se sentira encore plus menacé.

Mais il ne faut pas s'arrêter là et comprendre ce qui le menace LUI.

L'une des preuves que la violence est liée à une menace sur la survie d'une personne, c'est que lorsque vous essayez de vous mettre à sa place, lui disant que vous comprenez son sentiment d'injustice envers ce qu'il peut subir, que vous trouvez les éléments qui composent

cette menace, et bien vous recréez de l'harmonie entre lui et le monde extérieur. Et sa première réaction est l'incrédulité, ce qui annule dans un premier temps l'utilisation de la violence.

- Ou lui donner envie de cogner parce qu'on se mêle de ce qui ne nous regarde pas ou parce qu'il se sent menacé ! Vous êtes un utopiste de croire que le dialogue permet de soigner !

- Cela peut arriver qu'après avoir été en partie « mis à nu », un individu réagit avec violence, monte sur ses grands chevaux, mais là encore c'est lié au sentiment qu'il a d'être menacé. Or est-il si menacé que ça ? Non. Et quand on lui dit « est-ce que parler vous menace tant que ça ? » sa fierté lui fera répondre « non » et ainsi le fera descendre d'une marche sur l'échelle de la haine.

A nous ensuite de dédramatiser encore plus la situation tout en prenant bien en considération la valeur importante de sa souffrance.

- A vous entendre, vous avez l'air de penser que son sentiment d'être menacé est faux. Mais en même temps, vous dites que dans sa tête, il est vrai. Comment être sûr que personne ne se trompe sur la nature réelle des choses ?

- Sûr à 100% tout le temps ?
Jamais.

Et il ne faut jamais oublier que même si la mécanique de la psychologie humaine est une science exacte parce que reproductible dans les mêmes conditions, il ne faut pas oublier que sa compréhension dépend d'autres humains, donc, est en partie soumise à la subjectivité. Alors même lorsqu'on a l'impression d'être plus conscient que d'autres personnes, il est bon de rester humble et de laisser une place au doute. Et pas uniquement un doute sur ce que pensent les autres, mais surtout avoir un doute salvateur sur nos certitudes et bien se répéter que nous ne sommes pas des êtres parfaits !

- En tous cas, mon amoureux, je le trouve parfait !

- Mais cet amour est une émotion, un sentiment, par conséquent ce n'est qu'une partie incomplète du raisonnement ! Cela ne veut pas dire que vous n'êtes pas réellement amoureux, cela veut dire qu'on se focalise sur certains éléments de l'autre, en grossissant leurs importances, et en étant peut-être aveugle sur d'autres.

- C'est une position de rabat-joie ! Vous n'avez pas dû être souvent amoureux ! Ou alors vous avez été souvent déçu !

- Il est vrai que l'expérience fait relativiser certains emportements, mais ne croyez pas que je sois un déçu de l'amour. Et je vais peut-être vous dire quelque chose qui va vous surprendre : On ne doit pas aimer quelqu'un pour ses avantages, mais pour ses défauts. Autrement dit, pour être sûr qu'on aime quelqu'un à 100 %, il faut que l'on comprenne ses « défauts », il faut les accepter sans se forcer. Car « aimer ce qui est merveilleux » tout le monde a ce réflexe et c'est très facile ! Aimer une personne, créer de l'harmonie avec elle et les éléments qui paraissent des défauts, là est le vrai amour.

- Aimer un alcoolique, ce n'est pas évident !

- L'alcoolisme est une maladie, il ne faut pas tout confondre. Aimer une personne alcoolique ne veut pas dire apprécier son alcoolisme, mais faire en sorte qu'elle s'en sorte, car une personne soumise à une dépendance forte ne peut pas s'en sortir sans l'aide d'autres personnes.

Comprendre ne veut pas dire « pardonner », ça veut juste dire « comprendre ». Point.

- Ce point est bien frustrant !

- C'est vrai. Il faut comprendre que cette frustration naît du fait que l'on pense pouvoir tout faire sur toute chose. Cette pensée est un peu prétentieuse, surtout lorsque l'on en fait un absolu, une certitude. La compréhension aide à relativiser sa frustration. Non ?

Le but n'étant pas de « juger » mais encore une fois de comprendre.

Sur ce les enfants, le temps se couvre et la réalité de la température me rappelle que je dois prendre soin de moi !

J'espère vous avoir aidé à prendre conscience que les émotions sont bien issues d'une réflexion de nos cerveaux. Une réflexion rapide, mais une réflexion quand même. Et nos émotions comme tout le reste dans ce monde, peuvent être destructrices, ou bénéfiques, qu'il n'y a pas à les étouffer ou à les glorifier, juste prendre conscience de ses mécanismes afin d'être davantage maître de sa vie, si tel est notre désir.

Gérer la mort

Paradoxe : l'impensable doit être pensé

Gérer la mort, est-ce possible ?

Toute chose qui existe finit par disparaître. Pourtant notre ego nous fait souvent croire l'inverse :

« tu es immortel, les accidents c'est pour les autres, ça ne peut pas t'arriver ! »

Mais l'inexistence de ce qui a existé (la mort) n'a que faire de notre ego sur-dimensionné. Alors comment gérer la mort des autres, comment gérer sa propre mort ?

Commençons par décrire pourquoi la mort est perturbante.

1er cas : la mort des autres.

Le monde est ce que notre cerveau en perçoit. Il reçoit des informations tout au long de sa vie, et le cerveau construit son monde en tissant des liens entre les informations reçues et les informations imaginées.

Certaines informations ont plus de « valeurs » que d'autres. Les être vivants que l'on connaît et que l'on apprécie ont plus de valeur que des objets usuels comme des verres à eau, des fourchettes, etc.

Pourquoi cette différence ?

Parce que les êtres vivants que l'on apprécie ne sont pas interchangeables et sont rares.

Ils deviennent des éléments qui occupent notre esprit régulièrement.

Et lorsque l'un de ces éléments disparaît, le cerveau se sent perdu, sa propre « survie » lui semble menacée. Comme si, dans un mur, on enlevait des pierres à sa base : le mur est fragilisé.

Et la mort est souvent source de traumatismes, faute de savoir gérer le vide laissé.

Chose étonnante : très peu d'écoles enseignent différentes manières de gérer la mort.

Il est peut-être temps pour l'humanité, d'affronter tous ses tabous.

2ème cas : notre propre mort.

On est là, puisque l'on pense. (*Puisque l'on pense être*). Alors il n'y a aucune raison pour que ça change ! Surtout lorsqu'on se sent bien, que l'on aime exister.

Seulement voilà, aucun élément vivant ne survit indéfiniment. Même la matière non vivante peut se disloquer, s'atomiser.

Et lorsque l'on prend conscience de la mort, de notre mort (à cause de la mort d'une personne que l'on aimait, à cause de notre capacité à imaginer ce que serait « la vie de nos proches » sans nous, etc), on se met à avoir quelques sueurs froides, presque à paniquer... Puis généralement on occupe notre cerveau avec d'autres éléments, et on oublie ce sujet sensible, jusqu'à la prochaine confrontation avec ce problème.

Quoi qu'il en soit, depuis des millénaires l'humain répond à ce problème par différents moyens plus ou moins maladroits :

- 1- la fuite
- 2- la reproduction (continuité temporelle)
- 3- laisser une trace en entrant dans l'histoire
- 4- l'idée de vie après la mort
- 5- la lutte contre son ego

1- la fuite

Le cerveau humain peut, face à un problème difficile à résoudre, chercher à oublier par l'étouffement.

Notre cerveau est fait pour analyser en permanence des causes et des effets, tisser des liens entre les informations. Mais un problème insoluble étant une information que l'on arrive pas à lier correctement à d'autres, le cerveau peut masquer son échec en s'occupant de plein d'autres choses à la fois, afin de ne jamais avoir une seule seconde au repos, repos qui pourrait laisser exister ce « problème non solutionné », comme un fantôme qui revient dans le silence.

Et plutôt que risquer des silences, le cerveau se crée des besoins, une course sans fin.

Voilà pourquoi certaines personnes se « noient » dans le travail, font du sport dès qu'ils ont 5 minutes, ont une passion dévorante, etc.

La fuite en avant plutôt que prendre le temps de réfléchir à la problématique de la mort.

2 – la reproduction

L'un des moyens pour ne pas disparaître est... de continuer à vivre. Non ? Sauf que les cellules fatiguent et meurent, sans forcément arriver à se régénérer. Aussi, donner la vie est un très

bon moyen de « mettre une part de soi » dans un être neuf, capable de survivre quand les parents seront morts.

« Oh, ton enfant a tes yeux, il a ta bouche... »

Chouette, une part de moi va continuer à exister après ma mort ! Mais... Le physique ne suffit pas, il faut également que survivent certaines de mes pensées. C'est pourquoi je vais transmettre mes valeurs à mon enfant. Je vais l'éduquer, autant pour qu'il sache se débrouiller seul après ma mort, que pour qu'il défende mes idées à travers le temps. Ces idées peuvent être de tout ordre : politique, recettes de cuisine, religieuses, etc.

Evidemment, notre ego nous fait croire que « puisque l'enfant est issu de nous, il est une part de nous ». Mais l'enfant est avant tout un nouvel être, unique, dont les « liens du sang » ne sont qu'une image intellectuelle (si un parent transmet son sang à un enfant, l'enfant a toutes les chances de mourir empoisonné par le sang de son parent, faute d'un groupe ou rhésus sanguin compatible).

Bon nombre de parents ont du mal à transmettre leurs valeurs et il arrive souvent que ce soient les idées inverses que l'enfant développe, dans un souci de se « trouver lui-même ».

Mais la reproduction reste l'un des moyens le plus simple pour donner à l'humain l'idée d'immortalité.

Attention, cette conclusion ne doit pas faire croire que c'est l'idée d'immortalité qui engendre la reproduction. C'est le plaisir sexuel et d'une manière générale la chimie du cerveau (les manques sexuels : le fait « d'être en chaleur », le débordement de testostérone) qui sont à la base des actes sexuels d'au moins un des partenaires et engendre le fait que depuis la nuit des temps les animaux et les humains se reproduisent.

3- laisser une trace dans l'histoire

La reproduction n'étant pas un moyen sûr de continuer à exister (l'enfant restant finalement le seul maître de son avenir), certains individus préfèrent entrer dans la mémoire collective, cette dernière étant sensée être moins volatile que la mémoire d'un seul individu.

Alors comment entrer dans la mémoire collective ?

En marquant les esprits par des actes qui sortent de l'ordinaire, en montrant sa puissance, etc.

Cela va du « simple peintre du dimanche » au dictateur le plus impitoyable, en passant par les inventeurs, les politiciens voulant changer la face du monde, etc.

L'individu sait qu'il laissera une « trace immortelle » dans l'histoire lorsque son nom et son oeuvre entrent dans le dictionnaire. Evidemment le support peut changer : certains préfèrent le marbre au papier. Mais le principe reste le même : placer des bouts de soi dans un support moins mortel que soi-même.

4- l'idée de vie après la mort

L'une des façons la plus simple de ne pas être soumis à l'inexistence, c'est de croire en l'immortalité.

Si le cerveau est gêné par une information, après tout, pourquoi ne pas faire comme si cette donnée n'était pas vraie ?

« La mort me terrifie ? Alors faisons comme si la mort n'existait pas. »

De cette idée centrale, de nombreuses possibilités s'offrent à votre cerveau :

Vous pouvez imaginer un paradis fait de vierges, d'anges, d'ancêtres, etc.

Vous pouvez imaginer une boucle sans réelle fin : la réincarnation.

Vous pouvez imaginer la transposition dans une autre dimension totalement inconnue et dépassant l'imaginaire humain.

Il est inutile d'apporter des preuves de l'existence ou de l'inexistence de la vie après la mort puisque le fondement de cette idée est la croyance et que tout se passe dans le cerveau de l'humain vivant.

Rappelons qu'une idée n'a pas à être « prouvée ». Une idée, il suffit de l'émettre pour qu'elle existe.

Mais une idée n'est rien de plus ou de moins qu'une idée.

5- la lutte contre son ego

Cette approche est probablement la moins démagogique et la plus délicate à utiliser. Pourquoi délicate ? Non pas qu'elle soit dangereuse, mais elle est fragile.

Il s'agit dans un premier temps de comprendre que dans l'univers, l'humain est absolument rien du tout (concept que l'ego n'apprécie pas). « Rien du tout » ou presque, car l'humain a un effet sur son environnement. Et si c'était sa volonté, l'humain pourrait très bien détruire plus que sa planète...

Mais quoi qu'il en soit, la place de l'individu humain dans la globalité de l'univers, est plus qu'infime. Et c'est une chance pour lui dans le sens ou « vivant ou mort », il n'y a pas beaucoup de différence pour l'univers. La mort de l'individu n'est donc pas un drame. Evidemment à condition de ne pas se croire le centre de l'univers...

Dans un deuxième temps, il s'agit d'analyser ce que la « masse de carbone et d'eau » que nous sommes, est par rapport au reste des atomes qui composent l'univers.

Quand on met en présence d'une roche calcaire, un acide corrosif, que se passe-t-il ?

Il y a une réaction chimique.

Lorsque l'on met des acides aminés ensemble, on crée la vie. Il y a une réaction biologique.

Lorsque l'on met certains produits dans le sang et que ces produits atteignent le cerveau, il y a des réponses chimiques.

Lorsque l'on met une plante vivante au soleil, la photosynthèse transforme les cellules, il y a transformation chimique.

Lorsque l'on place un humain dans un environnement, il agit sur ce dernier.

Alors pourquoi ne pas considérer l'humain comme une propriété physique et chimique de l'univers ?

Evidemment, l'humain est un être complexe qui ne se compare pas directement à une simple roche, mais il répond à des mécaniques. Il réagit en présence de certains éléments.

Evidemment le hasard de l'évolution a joué sur son existence, comme tout élément de l'univers qui continue d'exister si et seulement si un autre élément ne vient pas le détruire...

Et si l'humain n'est qu'une propriété physique et chimique de l'univers, il est englobé dans un tout (l'univers) qui lui, est (à l'échelle de la race humaine) éternel. La mort n'a donc aucune importance puisque le reste continue d'exister.

Il reste enfin l'approche « carbone ».

Nous sommes constitués en grande partie de carbone.

Le carbone est un atome issu des étoiles et de leur combustion, et ce carbone est recyclé à l'infini dans de la roche, roche nourrissant les végétaux, puis ce carbone passe des végétaux aux animaux et aux humains, et les humains repartent dans la terre...

Comme nous sommes fait d'atome de carbone, certains de ces atomes en nous ont servi pour faire des végétaux, pour de la roche, pour des animaux, etc. Le tout dans un cycle infini.

Nous sommes donc en partie éternels.

Et contrairement à certaines idées précédemment citées, l'approche « carbone » est un fait avéré, il n'est pas du domaine de la croyance.

Est-ce que pour autant cette approche « carbone » fera que l'humain sera moins effrayé par le fait de disparaître un jour ?

C'est à chacun de se poser la question, et surtout de vouloir ou non y répondre.

Penser à la virgule

Paradoxe : tout a une fin mais rien ne finit vraiment.

Lettre à une amie.

A toi qui aimes les métaphores parce qu'elles ne sont pas aussi violentes que la réalité crue :

à t'accuser de tout en permanence, ou à courir après le bonheur que vendent certains, et puisque tu cherches l'équilibre... Pense à la virgule.

Prisonnier ou prisonnière sur une île... Pense à la virgule.

Il y a probablement un élément qui flotte et qui pourra te servir de moyen de transport pour quitter l'île. Que cet objet flottant soit un simple morceau d'arbre mort mais qui permet ta survie malgré son état, ou que ce soit un objet plus perfectionné que tu construiras patiemment.

Et sur cette île, es-tu si seule ? Pense aux milliards d'humain qui ont pu vivre la même chose que toi au cours de l'histoire humaine. S'en sont-ils sortis ? Certains oui, certains non, alors apprends ! Pars à la chasse aux informations ! C'est une chasse pacifique même si parfois tu as peur de ce que tu ignores ou peur de ce que tu peux découvrir.

Quitte le rivage, son ressac d'émotions, et pense à la virgule.

Oui, c'est trop simple, trop niais, trop inconsistant de rappeler « tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». Mais il n'empêche, chaque vie est une ligne d'écriture où s'inscrivent tes pensées, tes choix, et le point final n'est même pas ta mort car le souvenir et la suite de causes et d'effets liées à tes actions te font encore exister. Alors quand tu ne sais plus quoi écrire avec le sang de ta vie, continue à penser que la virgule existe.

La virgule, ce petit signe insignifiant. Un truc tout petit et pourtant si essentiel.

Te souviens-tu de tes cours lorsque tu apprenais à lire ?

La virgule, c'est fait pour reprendre son souffle.

Toi qui as l'impression de ne plus pouvoir respirer, étouffée par trop de choses possibles ou par trop de choses impossibles. Pense à la virgule.

C'est également le signe que la phrase ne s'arrête pas là. Que dans l'immense univers qui nous entoure, il y a des multitudes de causes et d'effets, que la soi-disant fin est toujours un début. Alors même si ce début aura une fin, pense à toutes les virgules qu'il y aura d'ici là.

Les virgules sont des chances, mais ce ne sont pas des « chances de hasard » car elles dépendent de toi. Alors à toi de provoquer ces chances en plaçant des virgules quand le besoin s'en fait sentir.

Et l'impasse ? me diras-tu.

Même si tu t'aperçois que tu t'es trompée dans un choix, le chemin que tu as parcouru dans cette impasse, n'est pas « pour rien » car tu l'as vécu. L'avoir vécu t'apporte l'expérience.

Tu sais, cette expérience que tu trouves si « géniale » chez les autres, chez ceux que tu mets sur un piédestal. Et bien eux aussi se sont trompés, sont « revenus à la ligne » dans leur page d'écriture. Ça ne sert pas à grand chose de te juger, de te condamner ou de te glorifier.

Certains pensent que cette approche liée à l'instabilité d'état de survie, liée à cet état de conscience, est du simple « positivisme », voir seulement le côté positif.

Mais c'est oublier qu'une virgule peut amener d'autres choses moins réjouissantes.

Ainsi même lorsque « tout va bien », il faut penser qu'il y a une virgule derrière cet état de bien être. Oui, Ok, tu es super heureuse par moment, mais... Respire, apprécie, et reste consciente de la virgule.

Cette virgule n'est pas « rabat joie » car elle n'empêche absolument pas de te sentir bien, enthousiaste, imprégnée d'émotions fortes.

C'est juste l'équilibre entre tous les « trop » qui te chahutent.

D'ailleurs, une virgule, c'est un peu en équilibre sur la ligne de ta vie... On dirait que ça va tomber une virgule, mais non. C'est accroché à la ligne, en équilibre.

Ce petit rien qui sépare la connaissance de la conscience, tient souvent dans la compréhension de la virgule.

Car tu la connais depuis longtemps cette virgule ! Tu l'utilises même... inconsciemment ! Mais la conscience, c'est arriver à pleinement comprendre tout ce qu'il y a avant et après. Pas par un coup de baguette magique, mais progressivement, en ne perdant pas de vue qu'il faut faire des efforts pour pleinement comprendre les tenants et les aboutissants d'une situation, d'une pensée, d'agissements.

Alors, ne te condamne plus, ne cours plus désespérément après la jouissance permanente. Pense à cette satanée virgule, cette divine virgule, ce « truc » à peine existant mais qui m'a fait écrire de (trop ?) nombreuses lignes. En espérant que ces dernières te permettront de mieux écrire TA ligne.

Et merci de me faire exister par l'aide que tu m'as demandée.
Les lignes se lisent de gauche à droite, et aussi de droite à gauche.
Métaphore des effets qui deviennent à leur tour des causes, mais ça, c'est une autre histoire...

La couverture du livre
est tirée d'une oeuvre de Nicolas Gervais.
Un grand merci à Danielle R.

Ce livre numérique est protégé par le droit d'auteur,
mais vous êtes libre de le diffuser (sans modification)
à qui bon vous semble.

La dernière version disponible de ce livre est téléchargeable
sur le site www.survisme.info/la_gestion_des_paradoxes
Ce livre est la version 1.3

Ce livre numérique a nécessité le travail de son auteur, le travail des correcteurs, etc.
S'il vous a permis de mieux comprendre et d'appréhender le monde qui vous entoure,
n'hésitez pas à rétribuer ce travail.

Le prix est de 4 euros, envoi du chèque compris.
(si le timbre postal est à 0,53 euros, votre chèque sera de 3,47 euros
- ou toute autre somme à votre convenance-)

Ordre du chèque : les éditions R.J.T.P.

Adresse où envoyer le chèque :

Les éditions R.J.T.P.
182 avenue Berthelot
69007 Lyon

[Les éditions R.J.T.P.](http://www.leseditionsrjtp.com)
Eurl au capital de 5 000 Euros
RCS de LYON N° 488 325 481 00015